Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Fortuné Du Boisgobey

LE CRIME DE L'OMNIBUS

(1881)

Table des matières

Chapitre I

Vous est-il arrivé, le soir, vers minuit, de manquer le dernier omnibus de la ligne qui conduit à votre domicile ? Si vous n'êtes pas obligé de régler strictement vos dépenses sur votre budget de recettes, vous en avez été quitte pour prendre un fiacre. Mais si, au contraire, votre modeste fortune vous interdit ce léger extra, il vous a fallu revenir à pied, traverser Paris en pataugeant dans la boue, quelquefois sous une pluie battante, et vous avez cent fois en route maugréé contre la Compagnie qui n'en peut mais, car il faut bien qu'après seize heures de travail, elle accorde un peu de repos à ses chevaux et à ses employés.

Il y a plusieurs façons de la manquer, cette bienheureuse voiture, la suprême espérance des attardés.

Quand on l'attend au passage, et qu'après avoir adressé au cocher des signes inutiles, on voit apparaître en lettres blanches se détachant sur un fond bleu le mot redouté, le désolant : *Complet,* on enrage ; mais, après tout, on s'y attendait un peu ; on fait contre fortune bon cœur, et l'on continue à cheminer. On se flatte vaguement qu'il en passera encore une, et, soutenu par cette illusion, on finit par arriver pédestrement au logis sans trop s'apercevoir de la fatigue.

Le pis, c'est de se présenter à la station, tête de ligne, juste au moment où vient de se remplir l'unique omnibus en partance. Pas moyen de s'y tromper ; c'est bien le dernier. Le préposé qui tourne la manivelle pour fermer la devanture du bureau vous a répondu qu'il n'y en a plus d'autre, et les

voyageurs qui vous ont devancé vous rient au nez quand vous leur demandez poliment s'il ne reste plus une seule petite place.

L'arrêt est sans appel. Vous n'avez plus d'autre moyen de transport que vos jambes, et il faudra qu'elles vous portent jusqu'à destination, car vous ne le rattraperez pas en route, ce maudit véhicule sur lequel vous comptiez pour éviter une longue étape.

C'est ainsi qu'un soir de cet hiver, à minuit moins un quart, au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue du Cardinal-Lemoine, à l'instant précis où le cocher de l'omnibus vert qui va de la Halle aux vins à la place Pigalle grimpait sur son siège, une femme arriva tout essoufflée, une femme convenablement vêtue, et encore jeune, autant qu'on en pouvait juger à sa tournure, car une épaisse voilette lui cachait le visage. Elle venait du côté du Jardin des Plantes, par le quai Saint-Bernard, et elle avait dû courir assez longtemps, car elle était hors d'haleine et elle eut quelque peine à articuler la question que les retardataires adressent avec anxiété à l'employé chargé de donner le signal du départ.

– Tout est plein, Madame, et il n'y a plus rien après, lui répondit le conducteur qui était occupé à faire viser sa feuille.

– Ah ! mon Dieu, murmura-t-elle, et moi qui vais à Montmartre ! Je n'y arriverai jamais.

Et en vérité, à cette heure et en cette saison, un voyage à pied de quatre à cinq kilomètres pouvait bien effrayer une personne appartenant au sexe faible.

Il faisait un froid sec et un vent du nord qui rendait ce froid encore plus piquant. Il y avait de la neige dans l'air. Les rues de ce quartier étaient désertes. Pas un passant sur les larges trottoirs, pas un fiacre à l'horizon.

L'intérieur de l'omnibus était complet, mais personne n'avait osé braver la température en montant sur l'impériale, où pour trois sous on était à peu près sûr d'attraper un gros rhume.

La dame leva les yeux vers ces *places en l'air,* comme disent les conducteurs, et il fallait qu'elle eût un bien vif désir de profiter du dernier départ, car un geste qui lui échappa indiquait clairement qu'elle regrettait de ne pouvoir se hisser sur le toit en dépit de la bise et de la gelée.

Puis, sachant bien que cette ascension n'est pas permise aux dames et que les employés ne transigent pas avec la consigne, elle avança la tête dans la longue voiture où il n'y avait plus de place pour elle. Sans doute, elle ne désespérait pas d'apitoyer sur sa situation quelque galant voyageur qui lui céderait son droit de premier occupant.

C'était une chance bien faible, car il n'y avait guère là que des voyageuses, et les femmes n'abandonnent pas volontiers un privilège.

Elle eut pourtant le bonheur très inattendu d'intéresser quelqu'un à son sort.

Un monsieur assis tout au fond se leva et se coula jusqu'à la sortie.

– Montez, Madame, dit-il en sautant lestement sur le macadam.

– Oh ! Monsieur, vous êtes trop bon, et je ne veux pas abuser de votre complaisance, s'écria la dame.

– Pas du tout ! pas du tout ! ne craignez rien. Je vais me caser là-haut. Il ne fait pas chaud, mais j'ai la peau dure.

– Vraiment, Monsieur, je ne sais comment vous remercier.

– Il n'y a pas de quoi. Ça n'en vaut pas la peine.

– Allons, Madame, allons, s'il vous plaît, dit l'employé ; nous partons.

La dame avait déjà un pied sur la marche de l'escalier, et elle ne se fit pas prier davantage ; mais, au lieu de s'appuyer sur le conducteur pour monter, elle accepta l'aide que lui offrit gracieusement l'homme qui venait de lui rendre service.

Elle mit sa main dans la sienne, et elle l'y laissa peut-être quelques secondes de plus qu'il n'était nécessaire.

C'était bien le moins qu'elle pût faire pour un monsieur si poli, et ce contact n'avait rien de compromettant, car ils étaient gantés tous les deux ; ils portaient de gros gants fourrés dont la peau avait l'épaisseur d'une cuirasse.

Le monsieur qui venait de céder sa place n'était pourtant ni très joli, ni très jeune.

Il pouvait avoir quarante ans et même davantage. Sa moustache et ses favoris coupés militairement grisonnaient très fort. Il portait un paletot qui avait dû être acheté chez un confectionneur à bon marché, et un chapeau bas de forme, en feutre dur, le chapeau d'un indépendant qui ne se pique pas de suivre les modes.

Il avait d'ailleurs des traits assez réguliers, mais durs, des traits taillés à coups de hache.

Il grimpa sur l'impériale avec une agilité remarquable, et il prit position à l'entrée de la première banquette, tout près du marchepied qui sert à descendre.

Pendant qu'il s'établissait là en relevant le collet de son paletot, la dame qu'il venait d'obliger se glissait à la place restée libre, au fond de l'omnibus, à droite, entre une vieille tout encapuchonnée de laine, et une jeune très simplement habillée.

Plus loin, contre la glace du fond, il y avait une grosse commère en bonnet qui aurait dû payer pour deux, car elle débordait littéralement sur sa voisine de gauche.

En face siégeait un homme, le seul qui fût dans la voiture : un grand garçon mince et brun, l'œil vif et la bouche souriante, une vraie tête d'artiste, mais d'artiste arrivé, car il n'avait ni la tenue débraillée, ni les façons turbulentes des rapins qui hantent les brasseries du boulevard extérieur.

Les autres voyageurs appartenaient aux diverses catégories d'habituées des omnibus : bourgeoises rentrant au logis après une soirée passée chez des parents domiciliés à l'autre bout de Paris, mères chargées d'un enfant au maillot, ouvrières revenant d'une veillée d'atelier et tombant de sommeil.

La lourde voiture s'ébranla, le timbre argentin sonna seize fois pour l'intérieur et une fois pour l'impériale, le conducteur demanda la monnaie, et les sous passèrent de main en main.

Le grand brun se mit à examiner les compagnes de route que le hasard lui avait données.

Il ne s'en trouvait là que deux qui valussent la peine qu'il étudiât leur mine et leurs allures, et ces deux-là lui faisaient justement vis-à-vis.

Il n'avait rien perdu de la petite scène qui avait précédé le départ, et il faut lui rendre cette justice qu'il se préparait à offrir sa place lorsque l'homme au chapeau rond s'était levé pour céder la sienne. Il avait fort bien remarqué le serrement de main échangé entre la dame et le monsieur complaisant. Il se disait que c'était peut-être le début d'une aventure, et s'il n'espérait pas en voir le dénouement, il se promettait du moins d'observer les incidents qui pourraient se produire pendant le trajet.

Il lui semblait déjà que les deux personnes de cette comédie ambulante formaient un couple assez mal assorti. La femme qui avait consenti un peu trop vite à devenir l'obligée d'un inconnu n'était évidemment pas du même monde que son chevalier d'occasion, car sa toilette était presque élégante.

Elle paraissait avoir une jolie taille, et ses yeux brillaient à travers la voilette de blonde noire qu'elle s'obstinait à ne pas relever.

Il n'en fallait pas davantage pour qu'un chercheur s'occupât d'elle, et l'artiste assis en face de cette mystérieuse personne était un chercheur.

Il partagea son attention entre la dame voilée et la jeune femme assise à côté d'elle.

Celle-là aussi avait rabattu le voile attaché autour de sa toque de velours marron, et l'on ne voyait guère que le bas de sa figure, un menton à fossettes, une bouche un peu grande, mais d'un dessin très pur, et des joues pâles, d'une pâleur mate.

« Un teint d'Espagnole, se disait le grand brun. Je suis sûr qu'elle est charmante. Quel dommage que le froid l'empêche de montrer le bout de son nez ! Maintenant, elles ont toutes la manie, pour peu que le thermomètre baisse, de se masquer pour

sortir, et quand on tient à rencontrer de jolis minois, il faut attendre l'été.

» Encore, s'il faisait clair dans ce diable d'omnibus ; mais une des lanternes est éteinte, et l'autre charbonne comme un lampion qui n'a plus d'huile. On n'y voit goutte. Nous sommes dans une caverne roulante. On y commettrait des crimes que personne ne s'en apercevrait… »

En continuant à observer, le grand brun reconnut que la jeune fille ne devait pas être riche.

Elle portait, en plein mois de janvier, un petit manteau court, sans manches, ce qu'on appelle *une visite,* en étoffe noire si mince et si usée qu'on gelait rien qu'en la regardant, une robe d'alpaga, couleur raisin de Corinthe, qu'un long usage avait rendu luisante, et elle cachait ses mains dans un manchon étriqué et déplumé, un manchon qui avait dû être acheté jadis pour une fillette de douze ans.

« Qui est-elle ? d'où vient-elle ? où va-t-elle ? se demandait le jeune homme. Et pourquoi sa voisine la regarde-t-elle du coin de l'œil ? Est-ce qu'elle la connaît ? Non, puisqu'elle ne lui parle pas. »

Cependant, l'omnibus avait fait du chemin. Il roulait maintenant sur le pont Neuf, et le cocher, qui avait hâte de finir sa journée, lança ses chevaux au grand trot sur la pente qui descend vers le quai du Louvre.

Les voitures de transport en commun ne sont pas tout à fait aussi bien suspendues que les calèches à huit ressorts, et ce mouvement précipité eut pour effet de cahoter fortement les voyageurs.

La jeune femme fut jetée sur sa voisine, la dernière arrivée, et se cramponna à son bras, en jetant un faible cri, qui fut suivi d'un profond soupir.

– Appuyez-vous sur moi, si vous êtes souffrante, Mademoiselle, dit la dame voilée.

L'autre ne répondit pas, mais elle se laissa aller sur l'épaule de la compatissante personne qui lui proposait de la soutenir.

– Cette jeune dame se trouve mal, s'écria le grand brun. Il faudrait faire arrêter la voiture, et je vais…

– Mais non, Monsieur ; elle dort, dit tranquillement la dame voilée.

– Pardon ! j'avais cru…

– Elle dormait déjà lorsque les cahots l'ont réveillée en sursaut. Mais la voilà repartie. Laissons-la se reposer.

– Sur vous, Madame ! Ne craignez-vous pas…

– Qu'elle ne me fatigue ? oh ! pas du tout. Et elle ne tombera pas, j'en réponds, car je vais la soutenir, reprit la dame en passant son bras droit autour de la dormeuse.

Le grand brun s'inclina, sans insister. Il était bien élevé, et il trouvait qu'il en avait déjà trop fait en se mêlant de ce qui ne le regardait pas.

– Ces jeunesses d'à présent, ça fait pitié, dit entre ses dents la grosse femme au bonnet. Moi, j'ai poussé la charrette toute la soirée pour vendre des oranges, et, s'il fallait, j'aurais encore des jambes pour monter à pied jusqu'en haut de Montmartre. Ah ! si celle-là s'en allait danser à la Boule-Noire ou à l'Élysée, c'est

ça qui la réveillerait. Mais pour rentrer chez maman, bernique ! il n'y a plus personne.

Elle en fut pour ses réflexions. La jeune fille qu'elles visaient ne bougea point. La voisine dont l'épaule servait d'oreiller fit semblant de ne pas avoir entendu, et l'artiste assis en face d'elles ne dit mot, quoiqu'il eût bien envie de rabrouer un peu cette commère mal apprise.

Il se remit à observer, et il s'attendrit presque en voyant que la dame voilée s'emparait doucement des mains nues de l'endormie et les replaçait dans le maigre manchon que la pauvre fille portait suspendu à son cou par une cordelière éraillée.

« Une mère ne soignerait pas mieux son enfant, pensait-il. Et moi qui prenais cette excellente femme pour une chercheuse d'aventures ! Pourquoi ? je me le demande. Parce qu'elle a accepté la place d'un monsieur, et parce qu'elle l'a remercié en se laissant serrer le bout des doigts. Eh bien, ce galant personnage en sera pour sa politesse… et peut-être pour une fluxion de poitrine, car on doit geler là-haut.

» C'est égal, je voudrais bien voir toute la figure de la fillette qui dort d'un si profond sommeil. Les lignes du bas sont parfaites. Elle ne doit pas rouler sur l'or, cette petite, à en juger par sa toilette, et je parierais volontiers qu'elle consentirait à poser pour la tête.

» Si elle s'arrête en chemin, je ne m'amuserai pas à la suivre ; mais si elle va jusqu'à la place Pigalle, je lui proposerai en descendant de me donner quelques séances.

» Espérons qu'elle ouvrira les yeux avant la fin du voyage. »

L'omnibus roulait toujours d'un train à faire honte aux fiacres. Les deux vigoureux percherons qui le traînaient distançaient toutes les rosses que les loueurs de voitures de place attellent, dès que le soleil est couché. Ils allaient d'autant plus vite qu'aucun voyageur ne demandant le cordon, le cocher, qui n'était pas obligé de les retenir souvent pour laisser descendre quelqu'un, les poussait tant qu'il pouvait. C'était à peine s'il s'arrêtait aux stations réglementaires.

Personne à prendre au bureau de la rue du Louvre ; personne non plus au bureau de la rue Croix-des-Petits-Champs.

Place de la Bourse, il y eut du changement. Trois femmes assises à l'entrée de la voiture furent remplacées par une famille bourgeoise, le père, la mère et un petit garçon. Mais les voyageuses du fond ne bougèrent pas.

La jeune fille dormait toujours, appuyée sur sa charitable voisine ; la marchande d'oranges avait fini par s'assoupir ; d'autres femmes somnolaient aussi ; de sorte qu'après la station de la rue de Châteaudun, qui est la dernière, quand l'attelage, renforcé d'un troisième cheval, se mit à gravir la rude côte de la rue des Martyrs, l'intérieur de l'omnibus ressemblait à un dortoir.

La massive machine roulait comme un navire balancé par la houle et berçait si doucement les passagers, qu'ils se laissaient presque tous aller peu à peu à dodeliner de la tête et à fermer les yeux.

Il n'y avait plus guère que le grand brun qui se tînt droit.

Le conducteur suivait à pied pour se dégourdir les jambes, et le cocher faisait claquer son fouet pour se réchauffer.

Au dernier tiers de la montée, la grosse commère se réveilla en sursaut et se mit aussitôt à crier qu'elle voulait descendre.

L'endroit n'est pas commode pour arrêter, car la pente est si raide que les chevaux glissent et reculent aussitôt qu'ils cessent d'avancer. Les dames qui tiennent à mettre pied à terre avant d'arriver au haut de l'escarpement doivent requérir l'aide du conducteur.

Ainsi fit la femme obèse, non sans grommeler des mots peu gracieux à l'adresse de ce brave employé qui n'arrivait pas assez vite pour la recevoir dans ses bras. Elle se précipita vers la sortie en écrasant les orteils de ses voisines, et dès qu'elle eut touché le pavé, elle se mit à crier qu'elle était descendue trop tôt, qu'elle aurait dû attendre jusqu'à l'avenue Trudaine, puisqu'elle demeurait chaussée Clignancourt, et cent autres récriminations qui n'émurent personne.

Elle se décida pourtant à marcher, et l'omnibus continua son ascension qui touchait à son terme.

À ce moment, l'artiste, qui songeait toujours aux deux femmes assises en face de lui, fut brusquement distrait de sa rêverie par un bruit qui partait de l'impériale, le bruit de trois coups de talon de botte, trois coups successifs, séparés par un léger intervalle et vigoureusement frappés.

« Tiens ! se dit-il, le voyageur de l'impériale qui fait des appels du pied comme un maître d'armes. Il paraît qu'il est encore là. En voilà un que dix degrés au-dessous de zéro ne gênent pas.

» Ah ! cependant, il en a assez, car il se décide à descendre. »

En effet, les bottes qui venaient d'exécuter ce roulement apparurent sur le marchepied aérien, les jambes suivirent, puis le torse, et enfin l'homme, après avoir jeté un rapide coup d'œil dans l'intérieur de l'omnibus, sauta sur le pavé. Le peintre, qui observait ses mouvements, le vit s'éloigner à grands pas par la rue de la Tour-d'Auvergne.

« Allons ! pensa-t-il, ce bonhomme si lourdement botté n'a pas les intentions que je lui supposais. Je me figurais qu'il attendrait à la sortie la dame qui a accepté sa place, et qu'il tâcherait de lui faire aussi accepter son bras.

» Pas du tout. Il s'en va tranquillement tout seul. Il a raison, car cette personne ne me semble pas d'humeur à se familiariser avec des messieurs de son espèce. »

Pendant qu'il se tenait à lui-même ce judicieux discours, l'omnibus atteignait le point où la rue des Martyrs croise deux autres rues, fort habitées : la rue de Laval, à gauche, et la rue Condorcet, à droite.

On s'arrête toujours là pour dételer le cheval de renfort, et aussi parce qu'à cet endroit du parcours, il arrive souvent que la voiture se vide. Les voyageurs, et surtout les voyageuses, descendent en masse.

Et ce soir-là, elles n'y manquèrent pas. Presque toutes se levèrent à la fois, et ce fut à qui sortirait la première.

Tant et si bien qu'après cette dégringolade générale, il ne resta plus dans l'intérieur que le grand brun et les deux femmes assises en face de lui.

Encore, celle qui soutenait la dormeuse faisait-elle mine de partir aussi.

– Monsieur, dit-elle vivement, cette pauvre enfant qui s'appuie sur moi dort d'un si bon sommeil que je me reprocherais de la réveiller… et cependant, il faut que je descende… je demeure tout près d'ici, et il est tard… Oserai-je vous demander de me remplacer dans mes fonctions de reposoir ?

– Avec le plus grand plaisir, répondit le jeune homme en s'asseyant à la place que la grosse marchande d'oranges venait d'abandonner.

– Attendez encore un peu, je vous prie, cria la charitable dame au conducteur qui allait donner le signal du départ.

En même temps elle soulevait, avec des précautions infinies, la tête de la jeune fille qui reposait sur son épaule, et elle la plaçait délicatement sur l'épaule du grand brun, tout prêt à la recevoir.

La dormeuse se laissa faire sans donner signe d'existence, et s'abandonna si complètement que le voisin auquel on la confiait crut devoir la soutenir par la taille.

– Je vous remercie, Monsieur, dit la dame voilée. Il m'en coûtait de la laisser seule ; mais puisque vous allez jusqu'au bout de la ligne, je puis la quitter. Si vous pouviez la reconduire jusqu'à la porte de la maison où elle va, vous feriez assurément une bonne action, car, à l'heure qu'il est, ce quartier est dangereux pour une jeune fille.

Et, sans attendre la réponse de son suppléant, elle se coula rapidement hors de l'omnibus qui venait d'enfiler la rue de Laval. Le conducteur s'était accoté dans le coin, à l'entrée de la voiture, au-dessous du compteur, et il s'occupait à vérifier, à la clarté fugitive des becs de gaz, les derniers pointages de sa feuille.

Le peintre restait donc tout à fait en tête-à-tête avec la belle dormeuse, et personne ne l'empêchait de lui dire des douceurs ou de lui demander une séance de portrait ; mais, pour en venir là, il fallait d'abord la réveiller, et il voulait y mettre des formes.

Il la serrait discrètement contre sa poitrine, et il espérait qu'en accentuant un peu cette pression décente, il réussirait à la tirer de sa torpeur.

Il se trompait. Il eut beau appuyer un peu plus, sa main ne sentit pas battre le cœur de cette enfant, qui ne devait cependant pas être accoutumée à se laisser étreindre ainsi. L'idée vint alors à ce malin garçon qu'elle n'était pas si endormie qu'elle en voulait avoir l'air, et qu'elle ne demandait pas mieux que de devenir son obligée.

Il était Parisien ; il avait de l'expérience et du flair. Aussi ne croyait-il guère à la vertu des demoiselles qui montent en omnibus toutes seules, à minuit moins un quart, et qui se dirigent, à cette heure indue, vers les boulevards extérieurs.

Il voulut savoir à quoi s'en tenir, et il se pencha un peu, afin de voir de près le visage de cette dormeuse obstinée ; mais la dernière lanterne, celle qui agonisait dès le départ, avait fini par s'éteindre, et l'intérieur de la voiture était plongé dans une obscurité complète.

Il se pencha jusqu'à toucher presque la figure de la jeune fille, et il s'aperçut qu'elle était pâle comme de l'albâtre, et qu'aucun souffle ne sortait de sa bouche entrouverte.

Il prit une de ses mains qui étaient restées dans le manchon, et il trouva que cette main était glacée.

– Elle est évanouie, murmura-t-il. Elle a besoin de secours.

Et il appela le conducteur, qui lui répondit, sans s'émouvoir :

– Nous voilà à la station. Ce n'est pas la peine d'arrêter pour si peu.

En effet, vivement mené par un cocher pressé d'aller se coucher et par des chevaux qui sentaient l'écurie, l'omnibus avait parcouru la rue Frochot en un clin d'œil et débouchait sur la place Pigalle.

Le jeune homme, effrayé, essaya de relever la malheureuse enfant qui s'était affaissée dans ses bras ; mais elle retomba, inerte, et alors seulement il comprit que la vie s'était envolée de ce pauvre corps.

– Nous y sommes, Monsieur, dit le conducteur, qui les prenait pour deux amoureux. Bien fâché de réveiller votre dame. Mais nous n'allons pas plus loin. Il faut descendre… à moins qu'elle n'ait envie de coucher dans la voiture.

– C'est dans la fosse qu'elle couchera, lui cria le grand brun. Vous ne voyez donc pas qu'elle est morte ?

– Bon ! vous blaguez, pour vous amuser. Eh bien, là, vrai, vous savez, ça ne porte pas bonheur, ces plaisanteries-là. Faut jamais rire avec la mort !

– Je n'ai pas envie de rire. Je vous dis que cette femme-là a la peau froide comme du marbre, et qu'elle ne respire plus. Venez m'aider à la tirer de l'omnibus. Je ne peux pas la porter tout seul.

– Elle ne doit pourtant pas être lourde… enfin, si elle est malade pour tout de bon, je vas vous donner un coup de main ; on ne peut pas la laisser là, c’est sûr.

Sur cette conclusion, le conducteur se décida, en rechignant, à monter dans la voiture, où le grand brun faisait de son mieux pour soutenir la malheureuse enfant. L’employé monta aussi, et, à eux trois, ils n’eurent pas de peine à enlever ce corps frêle. La salle d’attente de la station n’était pas encore fermée. Ils l’y portèrent, ils l’y étendirent sur une banquette, et le jeune homme releva d’une main tremblante le voile qui cachait la moitié du visage de la morte.

Elle était merveilleusement belle : une vraie figure de vierge de Raphaël. Ses grands yeux noirs n’avaient plus de flamme, mais ils étaient restés ouverts, et ses traits contractés exprimaient une douleur indicible. Elle avait dû horriblement souffrir.

– C’est pourtant vrai qu’elle a passé, murmura le conducteur.

– Pendant le voyage ! Et vous ne vous en êtes pas aperçu ? s’écria l’employé.

– Non, et Monsieur qui était assis à côté d’elle n’y a rien vu non plus. Elle n’est pas tombée… on la tenait… et elle n’a pas seulement soufflé. C’est drôle, mais c’est comme ça.

– Un coup de sang, alors… ou bien quelque chose qui s’est cassé dans sa poitrine.

– Moi, je crois qu’on l’a tuée, dit le grand brun.

– Tuée ! répéta le conducteur, allons donc ! il n’y a pas une goutte de sang sur elle.

– Et puis, ajouta l'employé, si on lui avait donné un mauvais coup dans la voiture, les autres voyageurs l'auraient bien vu.

– Elle a dix-huit ans tout au plus. À cet âge-là, on ne meurt pas subitement, dit le jeune homme.

– Est-ce que vous êtes médecin ?

– Non, mais…

– Eh bien, alors, vous n'en savez pas plus long que nous. Et au lieu de faire des phrases, vous devriez aller chercher les sergents de ville.

» Nous ne pouvons pas garder une morte dans le bureau.

– En voilà deux qui arrivent.

En effet, deux gardiens de la paix en tournée sur le boulevard s'avançaient à pas comptés. L'employé les appela, et ils avancèrent sans trop se presser, car ils ne se doutaient guère que le cas valait bien la peine qu'ils se hâtassent. Et quand ils virent de quoi il s'agissait, ils ne s'émurent pas outre mesure. Ils se firent conter l'affaire par le conducteur, et le plus ancien des deux prononça gravement que ces accidents-là n'étaient pas rares.

– Voilà pourtant Monsieur qui prétend qu'on l'a assassinée dans l'omnibus, dit l'homme à la casquette timbrée d'un O majuscule.

– Je ne prétends rien du tout, répondit le grand brun. J'affirme seulement que cette mort est tout ce qu'il y a de plus

extraordinaire. J'étais assis d'abord en face de cette pauvre fille, et je…

– Alors, vous serez appelé demain au commissariat, et vous direz ce que vous savez. Donnez-moi votre nom.

– Paul Freneuse. Je suis peintre, et je demeure dans cette grande maison que vous voyez d'ici.

– Celle où il n'y a que des artistes. Bon ! je la connais.

– Du reste, voici ma carte.

– Ça suffit, Monsieur. Le commissaire vous entendra demain matin, mais vous ne pouvez pas rester là. On va fermer le bureau, pendant que mon camarade ira prévenir le poste pour qu'on envoie un brancard. Heureusement qu'il ne fait pas un temps à s'asseoir devant les cafés de la place Pigalle. Si nous étions en été, nous aurions déjà un attroupement à la porte.

Ce vieux soldat parlait avec tant d'assurance, et il devait avoir une telle expérience des événements tragiques, que Paul Freneuse se prit à douter de la justesse de ses propres appréciations.

L'idée d'un crime lui était venue à l'esprit sans qu'il sût trop pourquoi et il fallait bien reconnaître que les faits la contredisaient absolument.

Le cadavre ne portait aucune blessure apparente, et, pendant le voyage, il ne s'était rien passé qui permît de supposer que la malheureuse enfant eût été frappée.

« Décidément, j'ai trop d'imagination, se dit-il en sortant pour obéir à la sage injonction du gardien de la paix. Je vois du mystère dans une histoire comme il en arrive tous les jours.

Cette petite avait une maladie de cœur…, un anévrisme qui s'est rompu, et elle a été foudroyée. C'est dommage, car elle était admirablement belle ; mais je n'y puis rien, et je serais bien bon de perdre mon temps à ouvrir une enquête sur un simple fait divers. J'ai mon tableau à finir pour le Salon. C'est déjà beaucoup trop que je me sois mis dans le cas d'être interrogé par un commissaire de police auquel je n'aurai rien de sérieux à dire, et qui très probablement se moquera de mes idées baroques, si je m'avise de lui parler de la possibilité d'un assassinat… commis par qui, bon Dieu ?… par cette charitable dame que j'ai remplacée au coin de la rue de Laval… et comment ?… sans doute en soufflant sur sa jeune voisine… c'est absurde… la vie ne s'éteint pas comme une bougie. »

L'employé mettait déjà les volets, et le plus jeune des sergents de ville courait chercher des hommes pour enlever le corps. L'autre s'était placé devant la porte du bureau pour éloigner les curieux, s'il s'en présentait. Le conducteur, qui était bavard, lui expliquait comme quoi il avait remarqué qu'au départ la jeune fille avait déjà l'air malade. Le cocher était resté sur son siège, et il avait bien de la peine à retenir ses chevaux, impatients de rentrer au dépôt de la compagnie.

– Vous n'avez plus besoin de moi ? demanda Freneuse.

Et comme le gardien de la paix lui fit signe que non, il s'achemina vers son domicile, qui n'était pas loin. Mais il n'avait pas fait trois pas qu'il se souvint d'avoir laissé tomber sa canne dans la voiture. Cette canne était un joli rotin qu'un sien ami, officier de marine, lui avait rapporté de Chine, et il y tenait. L'omnibus était encore là. Il y monta, et, comme on n'y voyait goutte, il frotta une allumette pour ne pas être obligé de tâtonner avec ses mains.

La canne avait roulé sous la banquette, et en se baissant pour la ramasser, il aperçut un papier qui était tombé aussi, et

une épingle dorée, de celle qui servent aux femmes pour fixer leur chapeau.

– Tiens ! murmura-t-il, la pauvre morte a perdu cela. Il me restera quelque chose d'elle.

Paul Freneuse ramassa la canne, le papier et l'épingle, mit la canne sous son bras, le papier et l'épingle dans la poche de son pardessus, descendit lestement de l'omnibus et s'éloigna sans tourner la tête, de peur que le sergent de ville n'eût l'idée de le rappeler.

Maintenant, il ne tenait plus du tout à s'occuper des suites de cette triste aventure, et il se promettait bien de rester tranquille, si le commissaire ne requérait pas son témoignage.

Paul Freneuse avait du talent et une foule de qualités aimables, mais il manquait un peu de fixité dans les idées. Sa tête se montait trop facilement et se refroidissait encore plus vite. Il se lançait à tout propos dans les conjectures les plus hasardées, à peu près comme les enfants courent après tous les papillons qui volent devant eux ; mais il se lassait bientôt de poursuivre des chimères, et alors il redevenait lui-même, ne songeant plus qu'à son art, à ses travaux et aussi un peu à ses plaisirs, quoiqu'il menât une vie assez régulière.

Ainsi, ce soir-là, il venait de passer par des émotions très vives, et il était déjà beaucoup plus calme. Il avait échafaudé tout un roman sur la mort d'une jeune fille, et ce roman s'effaçait peu à peu de son esprit.

Il lui tardait de rentrer, de revoir son atelier, et il y allait tout droit, lorsque, dans un café qui s'avance comme un cap entre la rue Pigalle et la rue Frochot, il aperçut un de ses amis, un artiste comme lui, attablé devant un verre vide et une pile de

soucoupes qui marquaient le nombre des chopes absorbées par ce peintre altéré.

Cet ami était seul dans le premier compartiment du café, une sorte de cage vitrée où l'on est aussi en vue que si l'on buvait dehors, et d'où l'on voit parfaitement les gens qui passent. Il reconnut Freneuse, il se mit à lui faire des signes télégraphiques pour l'appeler, et Freneuse se décida à entrer, sachant bien que s'il s'avisait de passer son chemin, le camarade Binos allait courir après lui.

Il s'appelait Binos, cet amateur de bière, artiste médiocre, mais discoureur incomparable, philosophe pratique et paresseux comme un loir, s'occupant de tout, excepté de peindre, quoiqu'il eût toujours trois ou quatre tableaux en train, au demeurant le meilleur garçon du monde, le plus serviable, le plus désintéressé et par-dessus le marché le plus amusant.

Freneuse, qui n'était jamais de son avis sur aucun point, ne pouvait se passer de lui, et le consultait volontiers pour le plaisir de l'entendre contredire à tout et s'embarquer dans des paradoxes bizarres.

– Te voilà ! lui cria Binos. J'ai couru après toi toute la soirée : d'où viens-tu ?

– D'un quartier extravagant. J'ai dîné chez un de mes cousins qui est interne à la Pitié et qui demeure rue Lacépède, répondit Freneuse.

– Et tu descends de l'omnibus de la Halle aux vins, quand tu aurais dû revenir à pied par une gelée magnifique. Tu ne seras jamais qu'un bourgeois.

– Bourgeois tant que tu voudras, mais il vient de m'arriver une histoire étrange.

– En omnibus ? Je vois ce que c’est. Tu auras perdu ta correspondance.

– Ne blague pas. C’est très sérieux. Regarde ce qui se passe là-bas.

– Eh bien, quoi ? Le conducteur qui pérore au milieu de cinq ou six badauds assemblés devant la porte du bureau.

– Il y a une morte dans ce bureau… une jeune fille ravissante qui a voyagé avec moi… en face de moi d’abord et à côté de moi ensuite…

– Aurait-elle rendu l’âme dans tes bras ? demanda Binos, toujours gouailleur.

– À peu près. Et personne ne s’est aperçu qu’elle expirait.

– Qu’est-ce que tu me racontes là ?

– Je te dis la vérité. C’est tout ce qu’il y a de plus extraordinaire… tellement extraordinaire que tout à l’heure j’en étais presque venu à croire que cette mort n’était pas naturelle.

– Un mystère à débrouiller. C’est mon affaire. J’étais né pour être policier, et j’en remontrerais aux plus malins agents de la Sûreté. Narre-moi l’histoire, et je te donnerai mes conclusions, dès que je connaîtrai les faits.

– Les faits ! mais il n’y en a pas. Tout s’est passé le plus simplement du monde. Quand je suis arrivé à la station du boulevard Saint-Germain, la jeune fille était déjà dans la voiture. J’entrevoyais qu’elle était jolie, et je me suis placé en face d’elle. Une grosse femme était assise à sa droite, un

monsieur à sa gauche… un monsieur, si l'on veut… il avait l'air d'un ancien tambour de la garde nationale.

– Bon ! voilà déjà un homme suspect.

» Suspect ou non, avant le départ de l'omnibus, il a cédé sa place à une dame qui était arrivée en retard… une vraie dame, celle-là… élégamment habillée et pas laide du tout, autant que j'ai pu en juger à travers sa voilette.

– Si elle ne l'a pas relevée, c'est qu'elle avait un motif pour se cacher. Et elle a accepté, sans hésiter, la politesse de l'individu que tu viens de me décrire ? Sais-tu ce que ça prouve ? Qu'ils se connaissaient, et que la chose était convenue d'avance entre eux. L'homme gardait la place. La femme l'a prise, et c'est elle qui a fait le coup.

– Mais il n'y a pas eu de coup, s'écria Freneuse.

– Tu crois ça, parce que tu n'as rien vu, dit Binos qui suivait son idée avec une persistance imperturbable. Je le déclare encore une fois que cet échange de place n'est pas naturel. Maintenant, j'ai une base, ça me suffit. Continue. C'était la dernière voiture, n'est-ce pas ?

– Oui. J'ai couru depuis la rue Lacépède pour ne pas la manquer.

– Raison de plus pour que l'homme ne descendît pas. S'il est resté, c'est qu'il n'avait pas envie de partir.

– Il n'est pas resté. Il est monté sur l'impériale.

– Plusieurs degrés au-dessous de zéro et une bise qui vous coupe la figure… Je suis fixé ; il s'est perché là-haut parce qu'il voulait s'assurer que sa complice exécuterait l'opération.

– Pas du tout. L’homme a mis pied à terre à l’entrée de la rue de la Tour-d’Auvergne, et la femme un peu plus loin… au coin de la rue de Laval.

– C’est-à-dire trois minutes après. Ils n’auront pas eu de peine à se rejoindre. Je suis sûr qu’en descendant l’homme s’est arrêté un instant sur le marchepied pour que la femme vît qu’il partait.

– Non, mais j’ai remarqué…

– Quoi ?

– Qu’avant de quitter l’impériale, l’homme a frappé trois ou quatre coups de talon si vigoureux que, dans l’intérieur, tout le monde les a entendus.

– Parbleu ! C’était le signal.

– J’avoue que cette pensée-là m’était venue.

– Ah ! tu vois bien que tu les soupçonnais ! Seulement tu n’as pas le courage de tes opinions.

– Et toi, quand tu enfourches une idée, tu vas beaucoup trop loin. J’admets, si tu veux, que ces gens-là étaient d’accord, mais pas pour tuer une malheureuse qu’ils ne connaissaient pas.

– Qu’en sais-tu ?

– Je suis certain du moins qu’elle ne les connaissait pas, car elle ne leur a pas fait l’honneur de les regarder. Et je serais assez disposé à croire que l’homme espérait qu’à l’arrivée la dame la récompenserait de son obligeance en lui permettant de l’accompagner. En montant, elle s’était laissé serrer la main.

– De mieux en mieux. Je n'ai plus l'ombre d'un doute. Cette poignée de main signifiait : « Tue-la ».

– Mais tu es fou ! Puisque je te dis qu'il n'y a pas eu le moindre incident pendant le trajet.

– Enfin la fille qui est morte était vivante quand elle est entrée dans la voiture, n'est-ce pas ?

– Oh ! très vivante. Elle aussi avait un voile, mais ses yeux brillaient à travers ce voile comme deux diamants noirs.

– Bon ! et en arrivant, ils étaient éteints. Quand s'est-on aperçu qu'elle avait passé de vie à trépas ?

– C'est moi qui m'en suis aperçu, au moment où nous arrivions à la station de la place Pigalle. Elle appuyait depuis un instant sa tête sur mon épaule, et je me figurais qu'elle dormait. J'ai voulu la réveiller, et…

– Comment, sur ton épaule ! Tu étais donc assis à côté d'elle ? Je croyais que tu lui faisais vis-à-vis.

– La dame voilée qui était sa voisine de gauche la soutenait depuis le Pont Neuf, s'imaginant comme moi qu'elle dormait. Quand cette dame est descendue rue de Laval, elle m'a prié de la remplacer. Je n'étais pas fâché du tout de servir d'oreiller à une jeune et jolie personne. À sa droite, la stalle était libre. Je l'ai prise, et la dame m'a repassé un fardeau qui me semblait doux.

– Et tu n'as pas trouvé prodigieux ce sommeil que rien n'interrompait ? Paul, mon garçon, tu torches proprement un tableau de genre, mais ta naïveté passe les bornes.

– J'en conviens ; et pourtant…

– La dame savait fort bien qu'elle te confiait un cadavre, et elle ne la soutenait que pour l'empêcher de tomber. Elle avait jugé à ta figure que tu ne t'apercevrais de rien, et, dès qu'elle l'a pu, elle t'a laissé te débrouiller tout seul. C'est très fort, ce qu'elle a fait là, et elle pouvait te jouer un très mauvais tour. Comment t'en es-tu tiré à l'arrivée ?

– Ah çà, est-ce que tu prétends qu'on aurait pu m'accuser d'avoir assassiné ma voisine ?

– Hé ! hé ! on a vu des choses plus extraordinaires.

– Allons donc ! je viens de causer avec les gardiens de la paix qui ont constaté le décès. Le corps n'a pas seulement une piqûre.

» Tiens ! voilà les hommes du poste qui arrivent avec un brancard pour l'emporter.

» On m'a demandé mon nom, voilà tout.

– On t'a demandé ton nom, et tu l'as donné !

– Sans doute. Pourquoi l'aurais-je caché ? D'ailleurs, je ne pouvais pas faire autrement.

– Ça, c'est une raison. Il est certain que, si tu avais refusé de dire qui tu étais, ce refus aurait paru louche. On t'aurait soupçonné.

– Soupçonné de quoi ? Puisque je te dis que cette jeune fille a succombé à la rupture d'un anévrisme. Tous ceux qui l'ont vue n'ont aucun doute à cet égard. Les sergents de ville, l'employé de la station, le conducteur…

– Tous gens aussi compétents les uns que les autres en matière de décès ! Ne dis donc pas de bêtises. Tu sais aussi bien que moi qu'un médecin examinera le corps, et que lui seul pourra trancher la question.

» Et, quoi qu'il décide, tu peux t'attendre à être appelé chez le commissaire.

– Eh bien, j'irai… et j'aurai soin de ne pas t'y emmener avec moi, car avec tes imaginations et tes raisonnements, tu troublerais la cervelle de l'homme le plus sensé. Ah ! tu ferais un terrible juge d'instruction ! Tu vois des crimes partout.

– J'en vois où il y en a, mon cher. Tu viens d'assister à un bel et bon assassinat, savamment combiné et magistralement exécuté. Il y aurait de quoi défrayer de copie pendant trois mois tous les journaux de Paris.

– Tu es fou. Les journaux raconteront demain qu'une jeune fille est morte subitement dans un omnibus, et après-demain il n'en sera plus question.

– Si le public ne s'en occupe plus, moi, je m'en occuperai.

– Tu veux faire de la police pour ton agrément ! Il ne te manquait plus que cela. C'est complet.

– Il faut bien employer ses loisirs à quelque chose, et j'ai du temps de reste.

– Et ton tableau, malheureux, ton tableau, qui devait être prêt pour l'exposition et qui est à peine commencé !

– Je m'y mettrai au printemps. L'hiver, je ne suis jamais en train. J'ai donc deux mois devant moi, et avant deux mois, j'aurai retrouvé la femme qui a fait ce mauvais coup.

– C’est-à-dire celle qui était assise à côté de cette pauvre enfant ?

– Naturellement.

– Pardon ! il y en avait deux, l’une à la droite, l’autre à la gauche de la petite.

– Celle qui est restée jusqu’à la rue de Laval, et qui t’a si adroitement repassé le cadavre.

– Fais-moi donc le plaisir de m’expliquer comment elle a pu s’y prendre pour tuer sa voisine sans que personne s’en aperçût.

– Très volontiers… dès que tu auras répondu aux questions que je vais te poser. Tu m’as dit que la jeune fille s’appuyait sur la dame voilée…

– Oui… je crois même que la dame la tenait par la taille.

– À quel moment a-t-elle commencé à l’entourer charitablement de son bras ?

– Mais il me semble que c’est après la descente du Pont Neuf. L’omnibus allait très vite, et une roue a dû passer sur une grosse pierre, car il y a eu un cahot très violent. La petite a jeté un cri… oh ! un cri bien faible… Elle a porté la main à son cœur, elle s’est renversée en arrière… probablement la secousse lui avait brisé un vaisseau dans la poitrine… Elle est morte sans souffrir… et presque sans faire un mouvement.

– C’est, en effet, on ne peut plus vraisemblable, dit ironiquement Binos. Et alors, après ce léger spasme, elle a

penché la tête… la bonne voisine a présenté son épaule… elle a fait de son bras une ceinture à l'enfant qui n'a plus bougé.

– Tu racontes la scène exactement comme si tu l'avais vue.

– Et toi qui l'as vue, tu as trouvé tout simple que cette jeune personne s'endormît tout à coup et ne se réveillât plus.

– Je n'y ai pas fait d'abord grande attention… on n'y voyait pas très clair dans le fond de la voiture. Les lanternes étaient presque éteintes.

– Parbleu ! j'en étais sûr. La scélérate comptait sur l'obscurité.

– Mais, encore une fois, de quel procédé a-t-elle usé pour expédier dans l'autre monde, en moins de dix secondes, une fille qui n'avait pas vingt ans et qui ne demandait qu'à vivre ? Tu ne me soutiendras pas, je suppose, qu'elle l'a poignardée ?

– Poignardée, oh ! non. Il y a des moyens plus sûrs et moins bruyants.

– Lesquels ?

– Mais… le poison, par exemple… avec une goutte d'acide prussique, on foudroie l'homme le plus robuste.

– Quand on la lui verse dans l'œil ou sur la langue, oui…

– Ou sur une simple écorchure de la peau… Tu hausses les épaules… très bien ! Je n'ai pas la prétention de te convaincre ce soir. Demain, tu reconnaîtras peut-être que j'avais raison. Je monterai à ton atelier dans l'après-midi.

» En attendant, je te quitte. Voilà les brancardiers qui emportent le corps. Je m'en vais flâner du côté du poste pour savoir un peu ce que l'on dit de cette histoire-là. Je connais le brigadier. Il me donnera des renseignements.

Et le policier par vocation se précipita hors du café en criant à son ami :

– Tu régleras mes consommations. Je n'ai que quatorze bocks.

Chapitre II

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, dit le proverbe.

Le lendemain de ce triste voyage en omnibus qui s'était terminé par une catastrophe, un beau soleil d'hiver éclairait la place Pigalle. La température s'était subitement adoucie ; la fontaine dégelée lançait son gai jet d'eau vers le ciel bleu, et les modèles italiens, assis sur les marches autour du bassin, souriaient d'aise aux rayons de l'astre qui les réchauffait pendant la longue station devant les ateliers.

Et Paul Freneuse était aussi joyeux que le temps. Une nuit de repos avait calmé ses émotions de la veille et chassé les visions lugubres. Il ne pensait plus à cette aventure que pour plaindre la pauvre morte et pour se féliciter de n'avoir pas pris au sérieux les ridicules imaginations de l'ami Binos.

Il avait reçu dans la matinée la visite d'un inspecteur envoyé par le commissaire, plutôt pour causer avec lui que pour l'interroger, car la mort accidentelle venait d'être bien et dûment constatée par le médecin commis à l'examen du corps, qui ne portait aucune trace de violence.

La jeune fille avait dû succomber à une hémorragie interne, et, en attendant que l'autopsie confirmât les conclusions du docteur, le cadavre avait été envoyé à la Morgue pour y être exposé, car on n'avait trouvé sur elle aucune indication qui pût servir à établir son identité.

Les faits d'ailleurs ne permettaient pas de supposer qu'un crime eût été commis ; sur ce point, le témoignage du conducteur était très net.

En déposant devant le commissaire, il ne s'était pas privé de se moquer du voyageur qui, en arrivant à la station, criait qu'on venait d'assassiner la petite, et il avait démontré sans peine que l'idée de ce monsieur n'avait pas le sens commun.

Le voyageur, c'était Paul Freneuse, que le commissaire connaissait très bien de réputation, car son nom était déjà célèbre, et qui n'était pas difficile à trouver, puisqu'il avait laissé son adresse aux gardiens de la paix.

Mais Paul Freneuse avait complètement changé d'avis, si bien qu'il jugea tout à fait inutile d'entretenir l'inspecteur des absurdes raisonnements dont ce fou de Binos l'avait régalé en buvant de la bière. Il se contenta de raconter ce qu'il avait vu sans réflexions et sans commentaires.

Et, tout le monde étant d'accord, Freneuse, délivré d'une préoccupation assez désagréable, avait déjeuné avec appétit et s'était mis à la besogne avec ardeur.

Il achevait alors un tableau sur lequel il comptait beaucoup pour enlever au prochain Salon un de ces succès qui classent définitivement un artiste : une figure de femme, une seule, une jeune Romaine gardant une chèvre au pied du tombeau de Cecilia Metella.

Et il avait eu le bonheur de découvrir un modèle que Dieu semblait avoir créé tout exprès pour lui fournir le type qu'il rêvait.

C'était une toute jeune fille, presque une enfant, qu'il avait rencontrée un jour, descendant des hauteurs de Montmartre, et qui lui avait demandé le chemin du Jardin des Plantes.

Freneuse avait passé quatre ans à Rome, et il savait assez d'italien pour renseigner la petite dans la seule langue qu'elle comprît bien.

Puis, il s'était enquis de ce qu'elle faisait à Paris, et elle lui avait répondu sans embarras qu'elle venait d'y arriver, amenée par un de ses compatriotes qui faisait le métier de racoler en Italie des modèles des deux sexes, et qui logeait rue des Fossés-Saint-Bernard, près de la Halle aux vins, dans une grande maison toute pleine de joueurs d'orgue et autres musiciens ambulants.

Elle était née à Subiaco, dans les montagnes de la Sabine, et elle avait passé son enfance à mener les chèvres à travers les rochers de ce pays sauvage. Sa mère, morte depuis un an, posait dans les ateliers à Rome. Elle n'avait jamais connu son père, mais elle passait là-bas pour être la fille d'un peintre français, qui, après avoir séjourné quelques années en Italie, était parti sans s'inquiéter d'elle. Elle avait eu une sœur aînée, mais cette sœur avait été emmenée toute petite par un homme qui recrutait des élèves pour leur enseigner le chant et les placer dans les théâtres d'Italie.

Paul Freneuse, émerveillé de sa beauté, avait eu aussitôt l'idée de confisquer à son profit ce modèle inédit, – l'enfant n'était encore allée chez aucun artiste, – et il s'était immédiatement abouché avec le meneur, qui, moyennant une somme assez ronde, avait pris l'engagement écrit de loger séparément et convenablement Pia, – c'était le nom de la fillette, – de l'envoyer tous les jours donner une séance place Pigalle, et de refuser les offres que d'autres peintres pourraient lui faire.

Et depuis cinq mois, Pia n'avait pas manqué une seule fois d'arriver à midi chez Paul Freneuse, qui la traitait beaucoup moins en salariée qu'en amie.

La beauté de Pia n'était pas banale. L'enfant ne ressemblait pas à ces *bambines* italiennes qui ont toutes les mêmes grands yeux noirs, les mêmes lèvres rouges et un peu fortes, le même teint brun clair, à ce point qu'on les dirait coulées dans le même moule.

Elle était bien de la race qui a fourni des modèles aux peintres de tous les temps, mais elle avait l'expression qui manque presque toujours aux filles de son pays, une physionomie mobile et intelligente, quelque chose de personnel et de vivant.

Et cette physionomie n'était pas trompeuse. Pia avait l'esprit ouvert et une étonnante facilité à tout comprendre, à tout s'assimiler. En quelques mois, elle était arrivée à parler très bien le français, dont elle ne savait pas un mot en débarquant à Paris. Elle amusait Freneuse par ses remarques naïves et par ses reparties inattendues. Elle l'étonnait par la justesse de ses idées sur toutes les choses de la vie et même sur les arts, dont elle avait le sentiment très vif.

Elle l'étonnait davantage encore par sa sagesse. Cette petite merveille, qui ne se montrait nulle part sans qu'on l'admirât, n'avait pas l'ombre de coquetterie et savait tenir en respect les admirateurs trop empressés. Elle avait gardé le costume de sa patrie, sans le gâter par ces additions de modes parisiennes que se permettent volontiers ses pareilles. Jamais châle n'avait recouvert ses épaules encore un peu maigres, mais d'un galbe charmant ; jamais bottines n'avaient emprisonné ses pieds de statue, ses pieds accoutumés à fouler nus le thym des montagnes.

Et elle vivait comme une sainte, ne sortant jamais que pour venir à l'atelier de Freneuse et ne frayant pas plus avec ses compatriotes qu'avec les autres femmes qui exercent à Paris la scabreuse profession de modèles.

Depuis que, grâce aux généreuses avances de Freneuse, elle n'en était plus réduite à mener cette existence en commun que la misère impose aux pauvres filles amenées d'Italie par un maître qui les exploite, elle habitait toujours la maison de la rue des Fossés-Saint-Bernard, mais elle s'était complètement séparée de la colonie vagabonde qui campait dans cette espèce de phalanstère.

Elle occupait seule une chambrette sous les toits ; une étroite mansarde dont les murs étaient blanchis à la chaux et où il n'y avait d'autres meubles qu'un petit lit de fer, trois chaises de paille et un miroir cassé. Elle y passait tout le temps que lui laissait l'atelier, elle l'y passait à lire, – elle avait appris à lire, – à chanter des chansons de ses montagnes et à rêver… à quoi ? Freneuse s'amusait quelquefois à le lui demander, et elle lui répondait qu'elle n'en savait rien elle-même. Peut-être rêvait-elle à ses quinze ans qui venaient de sonner.

Ce qu'elle gagnait en posant chez son bienfaiteur lui suffisait, et au delà, car elle ne mangeait guère plus qu'un oiseau, et elle dépensait fort peu d'argent pour sa toilette, quoiqu'elle fût très soigneuse de sa personne et de ses vêtements.

Et elle était gaie, comme le sont rarement les Romaines, gaie de cette gaieté franche que donnent le contentement de soi-même et l'absence de soucis. Quand elle arrivait dans l'atelier de Paul, la joie y entrait avec elle.

Depuis un mois cependant, Freneuse avait cru s'apercevoir qu'elle était moins rieuse, plus réservée, plus pensive, moins enfant, pour tout dire en un mot. Elle ne jouait plus avec le chat favori de l'atelier, un superbe angora qui l'avait prise en affection, et qui ne manquait jamais de sauter sur ses genoux, dès qu'elle s'asseyait pour prendre la pose.

Ces symptômes avaient paru graves à l'artiste. Il connaissait ces natures-là, ces fillettes transplantées d'Italie en France qui languissent pendant les premiers temps sous notre froid climat et qui mûrissent tout à coup au premier rayon de soleil. Et il soupçonnait un commencement d'amourette.

Pour éclaircir le cas, il avait questionné doucement la petite, qui s'était mise à pleurer au lieu de répondre, et il n'avait pas voulu insister, quoique l'idée qui lui était venue l'attristât. Freneuse s'était attaché à cette enfant, et il s'affligeait de penser qu'elle allait peut-être s'éprendre sottement de quelque pâtre grossier venu des Abruzzes à Paris pour récolter des gros sous en jouant de la vielle. Il lui arrivait même parfois de se demander s'il n'était pas jaloux d'elle, et il se reprochait d'oublier qu'il avait vingt-neuf ans, presque le double de l'âge de Pia. Alors il devenait grave, presque froid, et la séance de pose se passait sans qu'il dît un seul mot à la pauvre enfant, qui s'en allait le cœur gros.

Mais le lendemain de son aventure en omnibus, Paul Freneuse était dans un de ses bons jours. La certitude de n'être pas mêlé, même indirectement, à une enquête judiciaire le faisait tout joyeux, et il causait gaiement avec la chevrière à demi couchée au fond de l'atelier sur un haut marchepied destiné à figurer un bloc de marbre détaché du tombeau de Cecilia Metella.

– Pia, ma belle, dit Paul Freneuse en riant, tu ne te doutes pas que, hier soir, j'ai failli grimper tes six étages pour te surprendre. Je suis allé dîner dans ton quartier.

– Et vous n'êtes pas venu me voir ! s'écria la jeune fille. J'aurais été si heureuse de vous montrer ma chambre… elle est si jolie maintenant… J'ai trois pots de fleurs et un oiseau qui chante si bien… C'est à vous que je dois tout cela…

– J'ai eu peur de te gêner… elle n'est guère plus grande que la cage de ton oiseau, ta mansarde. Et puis… tomber chez toi, sans te prévenir… ma foi ! je n'ai pas osé. Je n'aurais eu qu'à rencontrer ton amoureux…

Pia pâlit, et des larmes lui vinrent aux yeux.

– Pourquoi me dites-vous cela ? murmura-t-elle. Vous savez bien que je n'ai pas d'amoureux.

– Allons, petite, reprit gaiement Freneuse, ne pleure pas. Ça t'enlaidit et ça dérange la pose. Est-ce que tu pleurais quand tu menais paître ta chèvre, là-bas, dans la montagne ?

– Non, jamais… et ici non plus… excepté quand vous cherchez à me chagriner… il n'y a que vous qui me fassiez pleurer…

– Et rire aussi… Voyons, ris un peu, ou je croirai que tu m'en veux. Je ne parlais pas sérieusement.

– À la bonne heure !… Tenez, je n'y pense déjà plus… Mais, je vous en prie, ne dites pas que j'ai un amoureux… où le prendrais-je, mon Dieu ? Là-bas, à la maison, tous les garçons qui travaillent pour le père Lorenzo sont laids et méchants comme des singes… Sur la place Pigalle alors ?… sur les marches de la fontaine ?… Mais si vous vous mettiez à la fenêtre

quand j'arrive, vous verriez que je ne m'y arrête jamais. Je suis bien trop pressée d'entrer dans votre atelier pour me chauffer… et pour embrasser mon ami Mirza… c'est lui mon amoureux.

L'angora qui ronronnait près du poêle entendit son nom et sauta d'un bond sur les genoux de Pia, qui reprit en éclatant de rire :

– Il m'aime bien, celui-là…, il vient sans que je l'appelle…, et il ne me fait jamais de peine.

– Tu as raison, petite. Mirza est une bonne bête. Il vaut mieux que moi… et que cet animal de Binos, qui ne vient ici que pour te tourmenter.

– Oh ! lui, ça m'est égal… mais vous, M. Paul… dès que vous vous moquez de moi, je perds la tête… et la pose. Tenez ! je n'avais pas remué depuis le commencement de la séance, et maintenant que vous m'avez dérangée, je ne sais plus comment me mettre…

– Comme tu étais tout à l'heure… la tête un peu plus en arrière. Regarde-moi… chasse Mirza… et reste immobile.

Pia fit ce que lui disait Freneuse, et le chat revint se coucher à la place qu'il affectionnait.

– C'est parfait comme ça, reprit le peintre, et puisque tu es gentille, tu sauras que si je ne suis pas allé te dire bonsoir hier, c'est qu'il était trop tard quand je suis passé près de ta rue… minuit moins un quart… tout le monde dormait dans la caserne où Lorenzo loge ses *pifferari*.

– Moi, je ne dormais pas, dit tout bas Pia.

– À cette heure indue ! c'est très mal, petite. Les fillettes de ton âge doivent se coucher comme les fauvettes… à *l'Ave Maria,* comme on dit dans ton pays.

– C'est ce que je fais tous les soirs, mais hier…

– Pas d'explications, Mademoiselle. Vous changeriez encore de position si vous vous mettiez à bavarder, et je n'ai pas de temps à perdre. Le jour s'en va déjà. Et pour que vous ne soyez pas tentée de causer, je ne vous raconterai pas une histoire qui m'est arrivée… en revenant de votre maudit quartier…

– Oh ! M. Paul !… je vous jure que je ne dirai pas un mot.

– Du tout ! du tout ! tu te tairais peut-être, mais mon histoire te ferait encore pleurer… et justement, je tiens tes yeux.

– Il ne vous est rien arrivé de mal, j'espère !

– Non, non. Tu le vois bien. Je n'ai jamais été si en train de travailler. Si je continuais de ce train-là, mon tableau serait fini dans quinze jours.

– Et après…, je ne viendrais plus ? demanda vivement Pia.

– Allons ! voilà encore que ta figure change d'expression. À la pose, gamine, à la pose ! Après ce tableau, j'en ferai un autre… où tu seras debout…, trois heures sur tes jambes… Tu seras si fatiguée, que tu n'auras pas envie de parler.

À ce moment, la porte de l'atelier s'ouvrit brusquement, et Binos entra comme un obus en s'écriant :

– Je l'ai vue, mon cher. Elle est admirable !

– Qui ? demanda Freneuse.

– Parbleu ! la morte. Je viens de la Morgue. Elle y est exposée depuis une heure… et il y a une foule !…

Binos n'eut pas plutôt lâché ces mots : « Je viens de la Morgue », que Freneuse se mit à lui faire des signes dont le sens était très clair ; mais Binos ne s'arrêtait jamais une fois qu'il était lancé, et il reprit imperturbablement le fil de son discours.

– Tu avais raison, elle est admirable, continua-t-il. Si elle avait voulu poser de son vivant, on l'aurait payée vingt francs l'heure. Pia est un modèle comme on n'en voit guère, n'est-ce pas ? Eh bien, elle n'approche pas de celle-là. J'ai essayé de prendre un croquis au vol en passant devant le vitrage, mais les sergents de ville m'ont forcé de circuler, et il y avait là un bourgeois qui m'a dit des sottises. Il m'a appelé sans cœur, cet imbécile. J'en ai plus que lui, du cœur. Ce que j'en faisais, c'était dans l'intérêt de l'art. Heureusement qu'on va la photographier.

» Du reste, quand j'ai vu qu'on me mettait à la porte, je me suis dit : il n'y a qu'un moyen, et je suis allé tout droit sonner à…

– Te tairas-tu, maudit bavard ? lui cria Freneuse ; si tu ajoutes un mot, moi aussi, je vais te mettre à la porte.

– Pourquoi ? qu'est-ce qui te prend ? demanda le rapin d'un air ébahi.

– Il me prend que tu m'empêches de travailler, et ensuite que tu effarouches la petite avec tes vilaines histoires.

– Comment ! parce que je parle de la Morgue ! Ah ! elle est bonne, celle-là ! mais ça l'amusera, au contraire. Je parie qu'elle ne passe jamais devant l'établissement sans y entrer, et comme

elle doit y passer à peu près tous les jours pour venir de chez elle ici…

– Binos, mon garçon, pour la seconde fois, je t'enjoins le silence, et je te préviens qu'à la troisième sommation, si tu n'obéis pas… tu sais comment sous l'Empire on dispersait les rassemblements.

– Des menaces ? des violences ? Sur quelle herbe as-tu donc marché ce matin ? Hier soir, tu ne faisais que parler de ton aventure.

– Encore !

– C'est bon ! c'est bon ! je ne savais pas que la Pia fût si impressionnable… mais du moment que Mademoiselle a des nerfs, je serai muet comme un poisson… jusqu'à ce qu'elle soit partie, car, après, j'ai un tas de choses à t'apprendre.

– Laisse-moi tranquille, en attendant. Je n'ai pas de temps à perdre. Remets-toi à la pose, ma chère Pia, et si ce fou se permet d'ouvrir encore la bouche, fais-moi le plaisir de ne pas l'écouter.

– La Morgue, c'est cette maison où l'on expose les morts ? demanda l'enfant tout émue.

– Allons, bien ! toi aussi, tu t'en mêles ! s'écria Freneuse. Vous avez donc juré, tous les deux, que je ne ferais rien aujourd'hui…

– Je sais où c'est, continua Pia ; mais je n'ai pas osé y entrer… et jamais je n'oserai… oh ! non, jamais !… jamais !…

– Parbleu ! je l'espère bien. Si tu t'en avisais, je ne te recevrais plus ici. Mais tu ne me parais pas disposée à te tenir

en repos sur ton marchepied, et je vais lever la séance. Encore trois minutes d'immobilité, et ce sera fini, fillette. Une touche à donner seulement... je commençais à attraper ce ton, quand cet animal de Binos est venu nous déranger... Ah ! je le tiens, maintenant... ne bougeons plus.

Pia n'avait garde. Elle était devenue songeuse, et ses grands yeux noirs n'exprimaient plus rien, ils regardaient vaguement Mirza qui venait de se réveiller et qui faisait le gros dos.

Binos, pour se consoler de ne plus raconter, furetait dans tous les coins de l'atelier, retournait les tableaux accrochés la face au mur, ouvrait les boîtes à couleurs et tracassait les chevalets.

Il en fit tant, que Freneuse, impatienté, lui cria :

– Finiras-tu de remuer ? Qu'est-ce que tu cherches ?

– Du tabac. J'ai oublié d'en acheter, répondit le rapin en agitant une longue pipe qui ne le quittait guère.

– Le pot est aux pieds du mannequin, sous la fenêtre.

– Très bien. Alors tu ne pousses pas la sévérité jusqu'à m'interdire de fumer ? Merci de votre indulgence, mon prince. Ah ! mais, dis donc, la farce est mauvaise, il est vide, ton pot... il n'y a pas plus de tabac dedans que de cervelle dans le crâne de mon bourgeois de la Morgue.

– Es-tu assez assommant ! Cherche ma blague dans la poche de mon pardessus qui est pendu là-bas.

– J'obéis, seigneur, répondit gravement Binos, en portant ses deux mains à son front pour imiter un salut à l'orientale.

Et il se mit à fouiller le paletot, pendant que Freneuse, qui essuyait ses pinceaux, disait à Pia :

– Assez pour aujourd'hui, petite. Je n'y vois plus.

– Ta blague ! ta blague ! grommelait Binos ; j'ai beau sonder les profondeurs de ce vêtement luxueux, je ne la découvre pas, ta blague… je ne découvre même rien du tout… c'est-à-dire, si… mes doigts investigateurs ont rencontré un objet qui pourra me servir à débourrer ma pipe… quand je l'aurai fumée. Voyons un peu ça… Tiens ! une épingle de femme !

Binos, ravi de sa trouvaille, brandissait triomphalement l'épingle dorée qu'il venait d'extraire de la poche du pardessus de son ami.

– Ah ! mon gaillard, criait-il, tu farcis tes habits d'ustensiles à l'usage du beau sexe ! Quelle est la princesse qui t'a laissé ce gage de son amour ?

Freneuse l'avait complètement oubliée, cette épingle qu'il avait ramassée la veille dans l'omnibus, et il trouvait inopportunes les facéties que le camarade Binos se permettait à propos d'un objet qui avait, selon toute probabilité, appartenu à la morte.

– Fais-moi donc le plaisir de remettre cet outil où tu l'as pris, lui cria-t-il.

– Tu crains que je ne le profane en l'employant à des usages vulgaires, dit ironiquement l'incorrigible farceur. Rassure-toi ! je ne m'en servirai pas. Tu pourras encore le porter sur ton cœur. Ah çà, tu es donc amoureux, maintenant ? Depuis quand ?

– Binos, décidément, tu m'agaces.

Pia s'était levée tout à coup, et elle avait couru pour voir l'épingle de plus près.

– Qu'est-ce que tu dis de ça, enfant de la montagne ? lui demanda le rapin. Tu n'en as jamais porté de pareille à Subiaco… et tu as même le bon goût de n'en pas porter à Paris. La bourgeoise qui a planté ce colifichet dans son chignon est indigne d'aimer un artiste… et Paul devrait rougir de conserver précieusement cette piteuse relique… ridicule produit de l'industrie parisienne, acheté au bazar à quinze sous… Aide-moi, petite, à faire honte à notre ami de sa grotesque adoration pour la propriétaire de ce bibelot déplorable.

» Tiens ! tu pleures ! pourquoi diable pleures-tu ? Est-ce que par hasard ce serait pour l'avoir ? Aurais-tu la fantaisie déplacée de déshonorer tes beaux cheveux en les ornant de cette lardoire en similor ?

– Je ne pleure pas, murmura la jeune fille qui s'efforçait de refouler ses larmes.

– Binos, tu es insupportable, s'écria Freneuse. Je te défends de tourmenter cette petite. C'est toi qui l'as énervée avec tes extravagances. Laisse-la partir en paix.

» Remets ta mante, Pia, et file vers la rue des Fossés-Saint-Bernard. La nuit arrive, et les rues ne sont pas saines pour toi après le soleil couché. Tâche d'arriver demain à midi précis. Je barricaderai ma porte pour qu'un ennuyeux de ma connaissance… et de la tienne… ne nous dérange pas, et nous ferons une longue séance.

Pia était déjà prête, et, comme Freneuse lui tendait la main, elle se pencha pour la baiser, à la mode italienne ; il la releva

vivement et il l'embrassa sur le front. L'enfant pâlit, mais elle ne dit pas un mot et elle sortit sans regarder Binos, qui riait dans sa barbe.

– Mon cher, commença-t-il, dès qu'elle eut disparu, j'ai fait en un jour plus de découvertes que n'en firent en un siècle les plus illustres navigateurs… et la dernière est la plus curieuse de toutes. Je viens de découvrir que cette chevrière transplantée est follement éprise de toi. Elle a pleuré parce qu'elle croit que l'épingle a été oubliée dans ta poche par ta maîtresse. Elle est jalouse. Donc, elle t'adore. Réfute ce raisonnement, si tu l'oses… et si tu peux.

– Je ne réfuterai rien du tout, mais je te déclare que, si tu continues, nous nous brouillerons.

– Enfin, d'où te vient-elle, cette brochette qu'on pourrait servir avec des rognons dans un restaurant à quarante sous ? Est-ce un souvenir de la femme aimée ? Je croyais que tu méditais d'en prendre une pour le bon motif. On prétend qu'on t'a vu récemment dans des salons sérieux, où l'on exhibe des jeunes personnes bien élevées qui épouseraient volontiers un artiste, pourvu qu'il gagnât quarante mille francs par an, et tu dois approcher de ce chiffre imposant. Ça ne peut pas dorer comme ça. Si tu as envie de lâcher les camarades, dis-le.

– Binos, mon ami, tu déraisonnes, et je ne devrais pas te répondre, mais il faut avoir pitié des fous. Je veux bien t'apprendre que j'ai trouvé cette épingle, hier soir, dans l'omnibus, et que je l'ai gardée comme souvenir… elle a dû servir à attacher le chapeau de la pauvre fille qui a rendu l'âme pendant le voyage.

– Ça ! allons donc ! c'est un bijou à l'usage des cuisinières endimanchées, et je te réponds bien que la merveilleuse

créature qui repose en ce moment sur une des dalles de la Morgue n'a jamais fait danser l'anse du panier.

» Je croirais plutôt qu'il a été perdu dans la voiture par une de ses voisines.

– Alors je t'en fais cadeau, dit Freneuse.

– J'accepte, s'écria Binos. C'est une pièce à conviction. Il suffit de la moindre chose, de n'importe quoi, pour convaincre un assassin… un rien… un papier… un bouton de manchette oublié sur le théâtre du crime… dans les mélodrames, on appelle ça, le doigt de Dieu.

– Bon ! voilà ta toquade qui te reprend !

– Toquade tant que tu voudras. Il me pousse une idée, et je vais faire sous tes yeux une expérience. Où est Mirza ? Viens ici, Mirza ! Mi ! mi ! mi ! roucoula Binos d'une voix caressante.

– Qu'est-ce que tu veux encore à mon chat ? Ne le tracasse pas, je te prie.

Mirza, affriolé par le geste du rapin, venait à lui lentement, posément, comme il convient à un chat qui se respecte.

– N'y va pas, Mirza, dit Freneuse. Tu vois bien que ce monsieur se moque de toi. Il n'a rien à te donner.

– Je ne lui ai pas apporté de mou, c'est clair, grommela Binos. Je ne me permets pas d'entretenir les chats de mes amis, mais je puis bien les caresser. Mirza est un animal désintéressé… Mirza m'aime pour moi-même. Laisse-le me témoigner son affection en se frottant contre moi.

Tout en parlant à tort et à travers pour distraire l’attention de son ami, l’endiablé rapin s’était assis sur un escabeau et tendait une main perfide à l’angora trop confiant, qui s’avançait à pas comptés.

Freneuse, quoiqu’il observât les mouvements de Binos, ne vit pas qu’il tenait entre ses doigts l’épingle dorée ; il la cachait si bien que la pointe seule dépassait son pouce et son index, une pointe acérée comme une aiguille à coudre.

Mirza la voyait, lui, mais il était curieux et gourmand, – ce sont les moindres défauts des chats de bonne maison, – et il s’approcha pour flairer ce que lui offrait un familier de son maître.

Son museau se trouva en contact avec l’instrument pointu, et Binos abusa de la situation pour piquer légèrement le nez rose de la pauvre bête, qui fit un mouvement en arrière, un seul.

Sa tête se renversa sur son cou, ses poils longs et soyeux se hérissèrent, son dos se voûta, ses pattes écartées se raidirent, ses deux mâchoires s’écartèrent l’une de l’autre, ses yeux se ternirent ; mais elle ne jeta pas ce miaulement prolongé qui est la plainte des chats, elle ne bondit pas ; elle resta immobile et muette. Puis un tremblement convulsif secoua tout son corps, et, au bout de vingt ou trente secondes, elle tomba comme une masse.

– Qu’as-tu fait à Mirza ? cria Freneuse, en se précipitant pour relever l’animal familier qu’il affectionnait.

Et dès qu’il l’eut touché :

– Il est mort, dit-il, tout ému.

– Oui, comme la jeune fille de l'omnibus, répliqua tranquillement Binos.

– Tu l'as tué, reprit l'artiste avec colère. Ceci passe la plaisanterie. Sors d'ici et n'y remets jamais les pieds.

– Tu me chasses ?

– Oui, et tu ne l'as pas volé, car tu t'en prends à tout ce que j'aime. Il n'y a pas une demi-heure que tu es entré ici, et tu n'y as fait que des méchancetés. Pia est partie tout en larmes, et c'est toi qui en es cause. Il ne te manquait plus que d'assassiner une malheureuse bête qui était la joie de mon atelier. En vérité, si je ne savais pas que tu es aux trois quarts fou, je ne me contenterais pas de te fermer ma porte… Je te demanderais raison de ta conduite odieuse.

– Ce serait drôle, ricana Binos, excessivement drôle ! Me traîner sur le terrain et me gratifier d'un coup d'épée, parce que je t'ai sauvé la vie… c'est un comble.

– Tu m'as sauvé la vie, toi !

– Ni plus, ni moins, mon cher.

– Je serais curieux de savoir comment. Vas-tu me soutenir que mon chat était enragé ?

– Non ; Mirza était un honnête angora… et s'il a eu des torts… comme par exemple celui de déchirer mon pantalon pour aiguiser ses griffes… sa mort les rachète, car il a péri pour son maître… et pour qu'un grand crime ne reste pas impuni.

– Encore tes extravagances !

– Veux-tu m'écouter avant de me mettre dehors ? Je ne te demande que dix minutes pour te prouver que, si je n'avais pas eu une idée de génie, il te serait arrivé malheur.

– Dix minutes, soit ! mais après…

– Après, tu feras ce que tu voudras… et moi aussi je ferai ce que je voudrai. Tu vois cette épingle ?

– Oui, et si j'avais su que tu t'en servirais pour percer le cœur de Mirza…

– Je ne lui ai pas percé le cœur… regarde !… il n'y a pas une goutte de sang sur sa fourrure blanche… je l'ai à peine piqué au museau… et il est tombé raide. Comprends-tu maintenant ce qui s'est passé hier soir dans l'omnibus ?

– Comment ?… que veux-tu dire ?…

– La pauvre fille qui est à la Morgue a été tuée comme je viens de tuer Mirza. Seulement on l'a piquée au bras.

– Avec cette épingle ?

– Mon Dieu, oui. Il n'en a pas fallu davantage. Et l'agonie de la petite n'a été ni plus longue, ni plus bruyante que celle de ton chat.

– Quoi ! l'épingle serait…

– Empoisonnée, mon cher, et tu la portais dans la poche de ton pardessus. En fouillant la susdite poche pour y prendre ton mouchoir et ta blague à tabac, tes doigts auraient infailliblement rencontré la pointe de cet aimable ustensile… et à la prochaine exposition, il y aurait eu un tableau et un médaillé de moins.

» C'est un miracle que je vive encore, reprit Binos. Si j'avais pris l'épingle par la pointe au lieu de la prendre par la boule dorée qui la termine à l'autre bout, je serais à cette heure étendu sur le plancher de ton atelier, et tu n'aurais plus qu'à me faire enterrer. Ce ne serait pas un désastre que ma mort, et l'art n'y perdrait pas grand'chose ; mais enfin, je préfère que l'accident soit arrivé à ton chat.

– Moi aussi, murmura Freneuse, troublé au point de ne plus savoir où il en était.

– Merci de cette bonne parole, dit le rapin, avec une grimace ironique. Je constate avec plaisir que tu ne m'en veux plus de t'avoir sauvé… et je te félicite sincèrement d'avoir ramassé dans la voiture ce petit instrument. Il me servira à retrouver ceux qui l'ont inventé.

– Une épingle qui tue !… c'est à n'y pas croire…

– Les faits sont là.

– Mais ces poisons qui foudroient, ça n'existe que dans les romans ou dans les drames…

– Et chez les sauvages, cher ami. Ils y trempent le bout de leurs flèches quand ils vont à la chasse ou à la guerre, et toutes les blessures que font ces flèches sont mortelles… c'est connu.

– Oui, j'ai bien lu cela quelque part, mais…

– Et le poison qu'ils emploient est connu aussi. C'est le *curare*. On prétend qu'ils le fabriquent avec du venin de serpent à sonnettes, et l'on sait fort bien qu'il se conserve indéfiniment quand il est sec.

» Tiens ! vois cet enduit rougeâtre qui ressemble à du vernis, et qui recouvre la pointe de cette épingle… voilà le produit chimique avec lequel on détruirait un régiment prussien en moins de cinq minutes… J'ai toujours regretté qu'on n'en eût pas frotté nos baïonnettes pendant le siège…

– Parle donc sérieusement… il n'y a pas de quoi plaisanter, si ce que tu as imaginé est réel…

– Est-ce que tu doutes encore ? Tu n'as pour te convaincre qu'à examiner Mirza. Il se portait à merveille ; une légère piqûre a suffi pour éteindre la vie. Et tu as vu qu'il est mort sans secousse et sans bruit. À peine un tressaillement presque imperceptible… un instant d'immobilité… puis la chute… et tout est fini. Exactement, la scène de l'omnibus.

– C'est vrai… elle n'a jeté qu'un cri très faible… elle s'est raidie…

– Et sa tête est tombée sur l'épaule de sa voisine, après quoi elle n'a plus bougé ; le coup était fait.

– Quoi ! cette misérable créature qui était à sa gauche aurait…

– Je vais te raconter toute l'affaire ! Tu me chasseras, si tu veux, quand j'aurai fini.

Freneuse exprima par un geste qu'il ne pensait plus à renvoyer son ami et qu'il lui pardonnait le meurtre de Mirza.

– L'instrument, reprit Binos, doit avoir été fabriqué, préparé et apporté par l'homme qui est monté sur l'impériale. Une femme n'aurait pas su manipuler le poison et probablement elle n'aurait pas osé. Examine, je te prie, ce dard portatif. Il est tout neuf, et il est difficile d'imaginer quelque

chose de plus ingénieux. Il affecte la forme d'une épingle à chapeau, il a l'air innocent, et si on l'avait saisi entre les mains de la coquine qui s'en est servie, personne ne l'aurait pris pour ce qu'il était. Il se termine en boule d'un côté, afin qu'on puisse appuyer fortement sans se blesser. Il est assez court pour qu'on puisse le cacher dans un manchon, assez long et assez aigu pour traverser le vêtement le plus épais… et la petite portait une pauvre robe dont l'étoffe usée ne la protégeait guère mieux qu'une toile d'araignée.

» En un mot, tout était prévu par cet homme, qui doit être un scélérat très fort. Et c'est la femme qui s'est chargée de l'exécution.

– Pourquoi elle ? Ce misérable était donc trop lâche pour opérer lui-même !

– Ce n'est pas cela. Il avait calculé que la femme attirerait beaucoup moins l'attention des autres voyageuses. Elles n'auraient pas trouvé naturel que la jeune fille laissât reposer sa tête sur l'épaule d'un voisin… tandis que sur l'épaule d'une voisine… c'était tout simple.

– Il devinait donc qu'elle s'affaisserait ainsi…

– Parfaitement, mon cher. Les effets du *curare* sont aussi connus que ceux de l'arsenic. On a expérimenté cent fois ce joli poison au laboratoire du Collège de France. L'animal piqué s'arrête, penche à droite ou à gauche, et tombe… si personne n'est là pour le soutenir. Le plan était donc de soutenir la morte jusqu'au moment où il se présenterait une occasion de s'en débarrasser sans danger. Impossible de la laisser là. Elle serait tombée tout de son long, et il en serait résulté une scène à laquelle la tueuse ne voulait pas se trouver mêlée.

– Tu crois donc que l'homme ne s'était casé dans la voiture que pour garder une place à sa complice ?

– Non seulement je le crois, mais j'en suis sûr. Étais-tu dans l'omnibus avant lui ? L'as-tu vu entrer ?

– Je suis arrivé un des premiers. La jeune fille m'a suivi d'assez près, et elle venait à peine de s'asseoir en face de moi lorsque l'homme est monté.

– Et, bien entendu, il est allé tout droit s'établir près d'elle.

– Oui, quoiqu'il y eût d'autres places libres. J'ai même eu un instant l'idée qu'il la connaissait. Mais j'ai vu bientôt qu'ils ne se parlaient pas.

– Voici comment ce coquin a dû opérer. Il guettait la petite aux abords de la station. Sa complice, qui avait reçu ses instructions, se tenait un peu plus loin.

– Ils savaient donc que cette jeune fille allait prendre omnibus ?

– Probablement. Comment le savaient-ils ? C'est ce que j'éclaircirai plus tard, quand j'aurai retrouvé ces misérables.

– Tu espères donc les retrouver ?

– Parbleu ! Je te disais qu'il attentait que la petite montât, à seule fin de se caser dans la stalle voisine de celle qu'elle occupait. La complice, elle, a attendu que l'omnibus fût complet. Et alors ils ont joué la comédie qu'ils avaient concerté entre eux… la femme se désolant de ne pas pouvoir partir, l'homme offrant galamment de céder sa place. Parions que la dame n'a pas fait de façons pour accepter.

– Elle en a fait, pour la forme. Elle a échangé quelques compliments avec lui ; mais elle est entrée dans la voiture. Elle a même souffert qu'il l'y aidât… Elle a mis sa main dans la sienne… une petite main, ma foi ! et finement gantée… elle l'y a même laissée, à ce que j'ai cru voir, un peu plus de temps qu'il ne fallait.

– Bon ! je suis fixé.

– Tu veux dire que cette familiarité prouve qu'ils étaient d'accord ? Ma foi ! c'est bien possible.

– C'est certain, d'autant plus certain qu'ils ont quitté l'omnibus à peu près au même moment… L'homme est descendu rue de la Tour-d'Auvergne, et la femme rue de Laval. Mais le serrement de mains prolongé prouve encore autre chose, mon cher.

– Quoi donc ?

– L'homme aussi portait des gants, n'est-ce pas ?

– Oui. De gros gants de peau fourrés en dedans… qui avaient dû être achetés dans un magasin anglais. J'ai remarqué ce détail.

– Il y avait de quoi. Ces gants-là coûtent cher, et l'homme, m'as-tu dit, n'avait pas l'air opulent.

– Pas misérable non plus. La tenue d'un sous-officier en bourgeois.

– Eh bien ! s'il avait des gants si épais, c'était de peur de se piquer.

– Comment cela ?

– Il tenait l'épingle, et il l'a repassée à la dame en faisant mine de lui serrer amoureusement le bout des doigts. Ils savaient tous les deux que la moindre écorchure serait mortelle, et ils avaient pris leurs précautions contre les accidents.

– Alors, d'après toi, la femme à ce moment-là a reçu de la main de son complice l'épingle… et elle s'en est servie…

– Très adroitement, puisque personne n'a rien vu. Elle a attendu une occasion qui s'est présentée à la descente du pont Neuf. Il y a eu là une secousse… un choc qui l'a jetée contre sa voisine. Elle en a profité pour lui enfoncer dans le bras la pointe de son instrument. Sur ce point, je n'ai plus l'ombre d'un doute, et je n'ai pas besoin de te rappeler ce qui s'est passé ensuite.

– Oui, murmura Freneuse, tous ces faits paraissent s'enchaîner naturellement… Il est vrai que tu as une méthode pour les rattacher les uns aux autres…

– Ce n'est pas de la méthode, c'est du raisonnement.

– Explique-moi donc alors pourquoi cette affreuse femme a oublié dans l'omnibus cette épingle empoisonnée qui devait la trahir.

– Tu peux croire qu'elle ne l'a pas fait exprès. L'épingle lui a échappé de la main ; un soubresaut de la malheureuse qu'elle venait de tuer l'a fait tomber… et la coquine n'avait garde de se baisser pour la ramasser. D'abord, elle craignait de se piquer, et puis elle n'était plus libre de ses mouvements, puisqu'elle était obligée de soutenir la morte. Lorsqu'est venu le moment de descendre, il lui tardait de filer, et elle est partie, comme on dit, sans demander son reste.

– Elle pouvait bien cependant prévoir qu'on trouverait cette preuve palpable de son crime.

– Bah ! elle espérait que l'homme chargé de balayer l'omnibus pousserait l'objet dehors. La suite ne l'inquiétait guère. Que lui importait que l'épingle donnât la mort aux gens qui auraient la fatale idée de la prendre et de s'en servir ! Une scélérate de cette trempe ne regarde pas à un meurtre de plus ou de moins.

– Le fait est que cette femme doit être un monstre : assassiner ainsi une pauvre enfant qu'elle ne connaissait pas… c'est de la scélératesse à froid… de la cruauté inutile.

– Comment ! s'écria Binos, tu t'imagines qu'elle l'a tuée pour le plaisir de la tuer… ou pour faire l'essai de son joli instrument… de même que jadis la marquise de Brinvilliers distribuait aux pauvres qui lui demandaient l'aumône des gâteaux empoisonnés… pour voir l'effet des poisons qu'elle employait !

» Freneuse, mon ami, tu vas trop loin. Ces expériences-là sont passées de mode, parce qu'elles sont trop dangereuses.

» Cette créature savait très bien ce qu'elle faisait en jouant de l'épingle contre sa voisine. C'est cette jeune fille qu'elle voulait supprimer, et pas une autre.

– Mais pourquoi ? Que lui avait fait la malheureuse ?

– À cette question-là, je ne suis pas encore en mesure de répondre. Il me faut le temps de me renseigner. J'y parviendrai, et nous saurons plus tard à quoi nous en tenir.

» Pour le moment, je me borne à t'affirmer que le crime a eu une cause. On a toujours une raison pour se débarrasser

d'une femme… et de ces raisons-là, il y en a de plus d'une sorte… la vengeance… la jalousie… la cupidité…

– Mais ce crime, pourquoi le commettre dans un omnibus… devant quinze personnes… au lieu de…

– Au lieu d'attendre la victime au coin d'une rue, ou d'aller la tuer chez elle, ou encore de l'attirer dans une maison pour l'y égorger. Ça paraît bizarre au premier abord, et pourtant ça s'explique parfaitement.

» Le meurtre à domicile est d'une exécution périlleuse. Suppose que cette femme ou son complice se soient présentés dans le logement de la petite ; le concierge ou les voisins auraient pu les remarquer. C'est une chance qu'ils ne voulaient pas courir. Suppose qu'au contraire la petite soit venue chez eux ou chez l'un d'eux, et qu'elle n'en soit pas sortie. C'eût été encore pis. Comment se débarrasser du cadavre ? C'est la pierre d'achoppement pour les assassins. Faire le coup dans la rue, c'eût été plus facile, à condition de ne pas opérer en plein jour. Mais, probablement, la petite sortait très peu le soir. Et encore faut-il que la rue soit déserte et que la victime soit seule. Qui nous prouve que cette jeune fille n'a pas été accompagnée par quelqu'un, une amie ou un ami, qui ne l'a quittée que tout près de la station ? C'est alors sans doute que le couple scélérat, qui la suivait peut-être et qui assurément la guettait, a résolu d'opérer dans la voiture. Étant donné l'ingénieux instrument dont ils se sont servis, rien n'était plus simple. La difficulté consistait à déguerpir avant qu'on s'aperçût que la voyageuse était morte, et tu as vu comment ils s'y sont pris.

» Va donc les retrouver dans Paris maintenant ! Tu ne les reconnaîtrais pas, si tu les rencontrais.

– Je reconnaîtrais peut-être l'homme… et encore… je l'ai si peu vu… mais la femme… je n'ai aperçu d'elle que ses yeux à travers une voilette…

– C'est insuffisant. Il est vrai que tu as entendu sa voix.

– Oui, une voix bien timbrée, plutôt grave… l'accent parisien, à ce qu'il m'a semblé… rien de particulier d'ailleurs. Mais, si je suis hors d'état de les reconnaître, je voudrais bien savoir comment, toi qui ne les as jamais vus, tu peux te flatter de remettre la main sur eux.

– Oh ! moi, j'ai mon système. Je procéderai du connu à l'inconnu, comme les mathématiciens. Quand je saurai qui était cette jeune fille, je chercherai quels étaient les gens qu'elle fréquentait, et je serais bien sot si, parmi ceux-là, je ne découvrais pas ceux qui avaient intérêt à se défaire d'elle.

– Tu oublies que l'homme et la femme de l'omnibus lui étaient inconnus, puisqu'elle ne leur a pas adressé la parole pendant le voyage ; donc elle ne les fréquentait pas.

– Ils ont agi pour d'autres.

– C'est là une supposition bien hasardée. Et d'ailleurs, ton plan pèche par la base. On ne connaît ni le nom, ni le domicile de la morte.

– Pardon ! elle est exposée à la Morgue, et…

– Cela prouve bien qu'on n'a trouvé sur elle aucune indication.

– Aucune, c'est vrai. Je me suis renseigné auprès du greffier de l'établissement. J'allais te raconter ma conversation avec ce fonctionnaire, lorsque tu as jugé à propos de

m'interrompre, sous prétexte que j'effrayais Pia. Il m'a dit que dans les poches il n'y avait qu'un porte-monnaie usé qui contenait la somme de quatorze sous et un petit trousseau de clefs attachées à un anneau d'acier. Le linge ne portait pas de marque. Du reste, pas une carte de visite, ce qui n'a rien d'étonnant, et pas le plus petit bout de papier.

– Un bout de papier ! tu me fais songer que j'en ai ramassé un hier soir dans l'omnibus.

– Tu as trouvé un papier, et tu ne le disais pas ?

– Ma foi, je n'y pensais plus.

– À quoi penses-tu donc alors ?

– À mon tableau, et tu devrais bien penser au tien, c'est-à-dire à celui que tu projettes depuis un an et que tu n'as pas encore commencé.

– Laisse-moi donc tranquille ; tu ne parles que du métier. Moi, j'ai la passion de l'inconnu. Et je vois que, décidément, il n'y a rien à faire de toi.

– Oh ! rien du tout !

– Aussi opérerai-je tout seul. Si tu m'aides, ce sera sans le savoir… et sans le vouloir. Voyons ! qu'en as-tu fait, de ce papier ? Tu ne l'as pas brûlé, j'espère !

– Non, mais je pourrais bien l'avoir perdu.

– Enfin, où l'as-tu serré ?

– Je l'ai mis dans la poche de mon pardessus, avec l'épingle… qui t'a servi à empoisonner mon chat. Pauvre Mirza !

soupira le peintre en regardant le corps déjà raidi du malheureux angora.

Binos la tenait toujours à la main, cette redoutable épingle, et, comme il gesticulait beaucoup en parlant, Freneuse observait ses mouvements avec une certaine inquiétude.

– Fais-moi donc la grâce de poser quelque part ton dangereux outil, dit-il ; tu finirais par faire un malheur. C'est bien assez que tu aies tué une innocente bête.

– N'aie pas peur, ça me connaît, répondit le rapin, qui cependant crut devoir se débarrasser de l'instrument meurtrier.

Il le plaça délicatement sur le poêle, et il courut au pardessus d'où il l'avait extrait. Il plongea sa main dans la poche béante, et il en tira un papier froissé.

– Dieu merci ! il y est encore, s'écria-t-il. C'est bien ça, n'est-ce pas ?

– Je crois que oui. Mais je t'avouerai que je l'ai empoché hier soir sans l'examiner.

– Ah ! tu peux te vanter de ne pas être curieux. C'est inouï ! Pourquoi le ramassais-tu alors, si ce n'était pas pour le regarder ?

– J'en avais l'intention, mais tu m'as appelé, je suis entré au café, et tes discours extravagants m'ont fait perdre la tête. Enfin, tu le tiens maintenant. Dis-moi ce que c'est.

– C'est une lettre, mon cher, dit le rapin triomphant.

– Sans l'enveloppe et, par conséquent, sans l'adresse, fit observer Freneuse.

– Ça ne fait rien. La lettre va m'apprendre un tas de choses. Voyons. Ah ! diable ! elle est déchirée à peu près au milieu, dans le sens de la longueur. Ça va me gêner pour comprendre… mais j'y arriverai tout de même… On a bien fini par deviner ce que veulent dire les hannetons et les oiseaux qui sont gravés sur l'obélisque… c'était plus difficile que de compléter des bouts de lignes qui manquent… Du reste, nous sommes deux. Écoute un peu. « *Ma chère*… le mot suivant est déchiré… *ma chère amie,* ou : *ma chère*… un petit nom quelconque… C'est dommage qu'il n'y soit pas, mais nous savons déjà que la lettre est adressée à une femme.

– Par un homme, à ce qu'il me semble. L'écriture est très masculine.

– Oui, elle est ferme, grosse et assez irrégulière. Ce n'est pas une écriture commerciale. Voyons la suite.

« Enfin, nous y sommes. Je suis sûr de mon […] arrivée depuis un mois. Elle loge rue des […] sort peu, mais va quelquefois le soir […] ne sais pas encore chez qui, mais […] reviens à mon premier projet, car il est plus […] pas que ça traîne. Ainsi, fais-moi le plaisir de […] nos arrangements. On veut tout terminer d'ici à […] pas un mot à personne, pas même au […] découvert que ceux de la maison se défient…

« À demain donc, ma bonne Z… »

» Ah ! le nom de la dame commence par un Z. C'est déjà quelque chose.

– Et la signature ? demanda Freneuse.

– Absente… déchirée… Il n'en est pas resté une syllabe, dit Binos qui avait lu la lettre à haute voix en s'arrêtant après chaque coupure de phrase.

– Parbleu ! te voilà bien avancé. Cette lettre est absolument inintelligible. Tout ce qu'elle nous apprend, c'est que la morte s'appelait Zélie, ou Zéphyrine, ou Zénobie, ou…

– Alors, tu t'imagines que c'est elle qui a perdu ce papier ?

– Je n'en sais rien, ma foi ! Mais si ce n'est elle, qui est-ce donc ?

– C'est l'autre, la coquine qui a joué de l'épingle. Et veux-tu que je te dise à quoi lui a servi ce fragment de lettre ? Il lui a servi à envelopper l'épingle empoisonnée. On le voit bien. Regarde comme il est froissé. La coquine avait peur de se piquer, et elle avait pris ses précautions.

– Oui, murmura Freneuse, elle a eu soin de déchirer la lettre. Impossible de comprendre quoi que ce soit à ce qu'il y a d'écrit sur ce chiffon de papier.

– Tu crois ?

– Quelle induction tireras-tu de ces phrases tronquées ?

– Pour moi, le sens est aussi clair que s'il n'y manquait rien.

– Alors, tu m'obligeras en me l'expliquant, car je ne le saisis pas du tout.

– Parce que tu n'as pas pris la peine d'y réfléchir. Il y a cependant quelque chose qui t'a sauté aux yeux, c'est que la lettre a été écrite par un homme et adressée à une femme.

– Dont le petit nom commence par un Z. Cela ne fait pas de doute. Mais ensuite ?… de quoi est-il question ?

– D’expédier dans l’autre monde la pauvre fille qui est couchée à cette heure sur une dalle de la Morgue.

– Où diable vois-tu cela ?

– À chaque ligne. Je vais les reprendre une à une pour te faire toucher la chose du doigt. Le billet commence par ces mots : « Enfin, nous y sommes ! » Ça veut dire : enfin, le moment d’agir est venu.

» Arrivée depuis un mois ! » qui ? La petite évidemment ! *Arrivée* est au féminin. Et cela s’accorde très bien avec nos appréciations. Elle n’est pas Française. Je l’ai bien examinée. Ce n’est pas notre soleil pâle qui a doré ce teint-là.

– C’est vrai. Elle a le type espagnol.

– Admettons, si tu veux, qu’elle arrivait du fond de l’Andalousie. Que venait-elle faire ici ? L’auteur de la lettre le savait sans doute, et son premier soin a été de l’espionner ; il a constaté tout d’abord qu’elle allait parfois le soir… chez qui ? Il ne le sait pas encore, mais il lui suffit qu’elle aille quelque part. Il a un projet, et il veut l’exécuter à bref délai. Ce projet, nous le connaissons maintenant, c’est le coup de l’épingle.

» “Il ne faut pas que ça traîne”, a écrit cet inventeur de procédés expéditifs. Ce langage familier va très bien à l’homme que tu m’as dépeint, au voyageur de l’impériale…

» Et il ajoute : “on veut tout terminer d’ici à…” Voilà un bout de phrase qui établit clairement sa situation. Il reçoit des ordres, il opère pour un autre. Ce gredin n’est qu’un assassin à

gages. *On* veut… qui est cet on ? Probablement, un homme intéressé à supprimer la jeune fille et trop prudent pour se compromettre en agissant lui-même.

– Oui, murmura Freneuse, tu ne raisonnes pas mal mais tu n'en es pas beaucoup plus avancé, car tout cela est bien vague.

– Pardon, à la seconde ligne, il y a une indication qui est assez précise. « Elle loge… » Elle, c'est certainement la nouvelle arrivée… « elle loge rue des… »

– Eh bien ! Le nom de la rue n'y est pas ? Est-ce que tu espères le deviner ? Ce serait plus fort que tout le reste.

– Remarque, cher ami, qu'il n'y a pas rue de… il y a rue *des…* ce pluriel facilitera singulièrement mes recherches. Combien y en a-t-il à Paris, de rues *des… ?* Fort peu, n'est-ce pas ?

– Mais tu te trompes. Il y en a beaucoup. Si tu veux, je vais t'en citer de mémoire une douzaine… rue des Amandiers… rue des Bons-Enfants… rue des Blancs-Manteaux… rue des Canettes… rue des Quatre-Vents… rue des Deux-Écus… rue des Mauvais-Garçons…

– Assez ! assez ! tu finirais par me réciter l'almanach Bottin d'un bout à l'autre. J'aime mieux le consulter à loisir. Quoi que tu en dises, d'ailleurs, on les compte, ces rues-là, et quand il y en aurait cinquante, je les inspecterai toutes. J'irai de porte en porte demander si une jeune personne n'a pas disparu de la maison.

– Et, au bout de trois ou quatre mois, tu finiras peut-être par obtenir un renseignement, dit Freneuse, en haussant les épaules. Il serait bien plus simple d'aller remettre l'épingle et la lettre déchirée au commissaire de police, qui ouvrira une

enquête et, avec les moyens dont il dispose, découvrira promptement le domicile de la victime.

– Très bien. Alors, tu vas m'accompagner chez ce magistrat.

– Moi ! ah ! mais non, par exemple ! Je t'ai déjà dit que je n'avais pas de temps à perdre.

– Comme tu voudras. Mais je ne puis rien faire sans toi… j'entends : rien d'officiel. Si je me présente devant le commissaire, il faudra bien lui dire de qui je tiens les pièces que je lui rapporte ; il faudra aussi que je lui raconte la mort de ton chat. Je crois même qu'il demandera à voir le cadavre de Mirza. On fera l'autopsie de la pauvre bête.

– Jamais de la vie ! s'écria Freneuse. Je ne veux pas qu'on dissèque mon chat. C'est bien assez que tu l'aies tué.

– Donc, il est inutile que j'aille voir le commissaire pour lui conter l'histoire, répliqua Binos. Qui veut la fin, veut les moyens, mon cher. Si nous mettons l'affaire entre les mains de la police, tu dois t'attendre à être longuement et fréquemment interrogé.

– C'est ce que je ne veux pas.

– Et c'est ce qui arrivera sans aucun doute. À cette heure, personne ne croit à un crime. Aussi t'a-t-on laissé tranquille. Mais si l'empoisonnement de Mirza est constaté, les choses changeront aussitôt de face. On fera des expériences avec l'épingle sur d'autres animaux ; on sacrifiera des chiens et des lapins ; les médecins écriront de gros rapports sur les effets du curare, et l'on ne doutera plus que la jeune fille de l'omnibus n'ait été assassinée. On mettra sur pied tous les agents, et, comme toi seul as remarqué et observé la tueuse et son

complice de l'impériale, on te priera sans doute d'accompagner ces messieurs de la Sûreté dans leurs expéditions, à seule fin de reconnaître les coupables, si l'on parvient à les dénicher.

– Allons donc ! Est-ce qu'un particulier est tenu de payer de sa personne en pareil cas ? Tu te moques de moi.

– Je conviens que j'ai un peu chargé le tableau, mais tu peux être certain qu'on t'appellera chaque fois qu'on aura mis la main sur un homme suspect ou sur une femme suspecte. C'est toi qui décideras s'il faut les relâcher, ou si l'arrestation doit être maintenue.

– Charmante perspective ! Je serais toute la journée aux ordres de la police. Non pas, non pas ! Fais comme tu l'entendras, cher ami. Pourvu que je ne sois obligé de ne me mêler de rien, c'est tout ce que je demande.

– Alors, tu me confies l'épingle et la lettre déchirée ; tu me laisses carte blanche, et tu ne t'aviseras jamais de contrôler mes opérations ?

– Jamais !… à une condition… c'est que tu me tiendras au courant.

– Tu peux y compter. Je ne serai occupé que de ma chasse aux gredins, et comme je te vois tous les jours, je n'aurai rien de mieux à te dire que de te raconter ce que j'aurai fait la veille. C'est convenu, n'est-ce pas ? Nous nous passons du commissaire.

– Oui… et cependant…

– Quoi donc ?

– Je me demande si nous avons le droit de garder pour nous ce que nous savons. Le devoir d'un bon citoyen est d'éclairer la justice, et tu veux laisser, comme on dit, la lumière sous le boisseau.

– Pardon ! je compte bien l'éclairer quand le moment sera venu, la justice !… c'est-à-dire quand je tiendrai le couple scélérat ; elle me devra des remerciements, car j'aurai préparé sa besogne, et le procès de ces coquins sera plus qu'à moitié fait quand je les lui livrerai.

– En vérité, je t'admire. Tu as en tes talents une confiance !… Et sans doute tu te proposes d'opérer seul.

– Pas tout à fait. J'ai beaucoup de dispositions pour devenir un limier de premier ordre, mais la pratique me manque. Au début, il me faudra un guide, un instructeur, pas pour les grands principes… je les ai devinés d'instinct… mais pour me montrer les petites ficelles du métier.

» Eh bien, j'ai cet homme-là sous la main.

– Ah bah !

– Mon Dieu, oui. C'est un monsieur que je rencontre très souvent au café… pas dans ce quartier-ci… il m'a pris en amitié parce qu'un soir je lui ai fait son portrait au crayon… et à *l'œil*. Il cause police assez volontiers, et il en cause très bien. Je suis à peu près sûr qu'il en a été autrefois.

– Diable ! tu as de belles connaissances.

– Que veux-tu ? Je ne peux pas passer mes soirées dans les salons du faubourg Saint-Germain. On oublie toujours de m'y inviter. Mais si tu connaissais ce brave Piédouche, tu

comprendrais que je me plaise dans sa société. Il est plein d'esprit… et d'anecdotes amusantes.

– Je n'en doute pas, mais je te dispense de me le présenter, et je te prie même de ne pas lui parler de moi.

» Et maintenant que nous sommes d'accord, fais-moi le plaisir de me débarrasser de tout ce qui me rappellerait cette lugubre histoire. Emporte la lettre, l'épingle, et même le corps de Mirza.

– Je ne demande pas mieux, répondit Binos, et par la même occasion je vais te débarrasser de ma personne. J'ai affaire chez moi.

– Une dernière recommandation, ajouta Freneuse. Ne dis jamais un mot de cette affaire devant Pia. Elle est très nerveuse, et je craindrais…

– Et puis elle bavarderait. N'aie pas peur. Je ne lui dirai rien. Et si elle me demande ce qu'est devenu ton chat, je lui raconterai qu'il est mort pour avoir léché sur ta palette des couleurs à l'arsenic.

Chapitre III

Paul Freneuse avait ses raisons pour ne pas trop prolonger avec Binos une conversation qui n'aurait jamais fini, pour peu qu'il eût voulu entrer dans les idées de ce rapin fantaisiste et entreprenant.

Binos ne demandait qu'à l'entraîner avec lui dans la chasse aux criminels qu'il rêvait, mais Paul Freneuse avait moins d'imagination et plus de bon sens que son camarade. Il reconnaissait maintenant que la jeune fille de l'omnibus pouvait avoir été assassinée. L'expérience qui avait coûté la vie à Mirza était décisive. Mais de là à croire qu'il était possible de retrouver les coupables, il y avait loin, et Freneuse ne se souciait nullement de s'embarquer dans une entreprise qui lui aurait pris son temps et qui aurait troublé la tranquillité d'esprit dont il avait besoin pour ses travaux.

Sans être un ambitieux, Freneuse avait la ferme volonté de conquérir une situation indépendante, et il était en bon chemin pour y parvenir. Il possédait déjà cette notoriété qui conduit à la renommée, quelquefois même à la gloire. Il n'était encore qu'un artiste de talent, mais il pouvait devenir un grand peintre, et, en attendant, il gagnait déjà beaucoup d'argent.

Il ne devait, du reste, ses succès qu'à lui-même. Fils unique d'un négociant qui aurait pu lui transmettre un bel héritage, Paul s'était trouvé à dix-neuf ans sans appui et sans ressources. Complètement ruiné par une de ces crises commerciales qui renversent les maisons les plus solides, son père était mort de chagrin et ne lui avait laissé qu'un nom intact, car il avait tout sacrifié pour faire face à ses engagements. Paul, qui avait perdu

sa mère en naissant, restait seul au monde, n'ayant d'autre parent qu'un cousin éloigné, qui habitait la province et qui avait cru faire beaucoup pour lui en mettant à sa disposition une somme de mille francs destinée à lui permettre d'aller chercher fortune à l'étranger.

Paul, qui n'avait aucun goût pour le métier de chercheur d'or en Australie et qui se sentait de grandes dispositions pour la peinture, avait employé cette aumône à se transporter à Rome, où il était resté cinq ans, travaillant pour vivre et surtout pour s'instruire. Parti élève, il était revenu maître, un bien jeune maître, encore contesté, mais très apprécié des artistes et aussi très goûté par le public qui achète.

Tout en le discutant, les critiques comptaient avec lui, et il avait peine de suffire aux commandes des bourgeois, de sorte que l'honneur et l'argent lui étaient venus en même temps.

Il tenait bien davantage à l'honneur, mais il n'oubliait pas qu'en ce monde, c'est l'argent qui assure la liberté, et il cherchait à tout concilier. « Quand j'aurai la richesse ou seulement l'aisance, se disait-il, je pourrai me donner tout entier à l'art que je mets bien au-dessus de tout. La fortune n'est pas le but, mais c'est un moyen. »

Et pour arriver plus vite à l'indépendance qu'il ambitionnait, Paul Freneuse songeait quelquefois à se marier.

Il avait certainement tout ce qu'il fallait pour plaire à une jeune fille. Il était grand, mince et bien tourné ; ses traits manquaient un peu de régularité, mais il avait une physionomie expressive et avenante. Causeur aimable et intelligent, sans l'ombre d'une prétention, et parfaitement élevé, Paul possédait encore bien d'autres avantages : un cœur excellent, un caractère ouvert et gai.

On croira sans peine que les occasions de se caser ne lui avaient pas manqué. Depuis deux ou trois ans surtout, l'hiver ne se passait jamais sans qu'il reçût quelques invitations intéressées : des bals et des dîners où on le présentait à des demoiselles à marier. Il y allait volontiers, et il y tenait fort bien sa place. Il se montrait même assez empressé auprès de quelques jeunes personnes qui étaient ce qu'on appelle de bons partis, mais il n'avait pas encore trouvé ce qu'il cherchait.

Freneuse s'était mis en tête de n'épouser qu'une femme qu'il aimerait, et il ne voulait s'éprendre qu'à bon escient. Or, il tenait à une foule de qualités morales, et, de plus, il avait sur la beauté des idées particulières, des idées d'artiste.

Il avait remarqué pourtant, à l'entrée de la saison, la fille d'un monsieur qui avait été autrefois en relations d'affaires avec M. Freneuse père et qui accueillait le fils avec empressement, depuis que ce fils était en passe de devenir riche et célèbre.

Et certes Mlle Marguerite Paulet méritait bien qu'on la remarquât et même qu'on s'occupât d'elle. D'abord, elle était merveilleusement belle, aussi belle que Pia, quoiqu'elle ne lui ressemblât pas plus que le jour ne ressemble à la nuit.

Pia était pâle et brune ; Mlle Paulet était blonde et rose. Pia était plutôt petite, et ses formes délicates n'étaient encore que des promesses ; Mlle Paulet était grande, et, quoiqu'elle eût à peine vingt ans, son opulente beauté avait acquis tout son développement.

Pia ressemblait à une vierge de Raphaël ; Mlle Paulet ressemblait à une Flamande de Rubens.

Et Paul Freneuse, qui aimait les maîtres de toutes les écoles, quoiqu'il préférât les maîtres italiens, Paul Freneuse admirait vivement les charmes de la splendide héritière qui lui

avait fait l'honneur de lui accorder beaucoup de valses depuis le commencement de l'hiver.

Car Mlle Marguerite était une héritière. Après avoir été dans les affaires – c'est l'expression consacrée pour désigner un homme qui s'est enrichi par la spéculation, – son père jouissait d'une belle fortune, honorablement acquise, disait-on, et n'avait pas d'autre enfant. Sa mère était morte en lui laissant deux cent mille francs dont elle devait entrer en possession à sa majorité.

M. Paulet, propriétaire de trois maisons à Paris, passait pour avoir soixante-dix mille livres de rente, et devait en laisser davantage après lui, car il faisait chaque année des économies, quoiqu'il vécût sur un pied très respectable.

Sa fille aimait le monde ; il l'y menait souvent, et il aimait aussi à recevoir. Il donnait notamment des dîners exquis, et il y invitait Paul Freneuse, qui les acceptait avec plaisir, moins pour la supériorité de la cuisine que par goût pour la beauté de Mlle Marguerite.

Et il y était allé si souvent cet hiver-là, que, ne pouvant pas les rendre, puisqu'il vivait en garçon, il cherchait depuis longtemps une occasion de faire à Monsieur et aussi à Mlle Paulet ce que l'on nomme une politesse.

Or, au dernier dîner, Mademoiselle, qui était placée à table à côté de Paul Freneuse, avait exprimé le désir de voir les *Chevaliers du brouillard,* un drame qu'on venait de reprendre à la Porte-Saint-Martin.

Et Paul Freneuse, qui savait que les plus riches bourgeois de Paris ne dédaignent nullement d'aller gratis au spectacle, Paul Freneuse avait pensé tout de suite à envoyer une loge. Il s'était bien gardé de l'offrir, mais il s'était renseigné adroitement sur l'emploi que M. Paulet comptait faire de ses

prochaines soirées, et ayant su que celle du surlendemain n'était pas prise par une invitation mondaine, il s'était procuré une belle loge de premières, non pas en la payant, ce qui aurait pu froisser la délicatesse de M. Paulet, mais en la demandant à un journaliste de ses amis.

Et cette soirée était précisément celle du jour de la mort de l'infortuné Mirza. Binos, son assassin, venait à peine de sortir de l'atelier, lorsque Freneuse reçut un gracieux billet de M. Paulet qui le remerciait et le priait instamment de venir le rejoindre dans la loge où il comptait amener sa fille.

L'artiste n'était guère en disposition de goûter le plaisir de passer quelques heures en la charmante compagnie de mademoiselle Marguerite.

La tragédie de l'omnibus l'avait attristé ; les projets de Binos l'inquiétaient. Il se reprochait déjà de lui avoir promis de se taire sur la découverte de cette épingle empoisonnée qu'il aurait dû remettre au commissaire de police avec explications à l'appui. Il commençait même à craindre de se trouver compromis tôt ou tard par quelque indiscrétion de son imprudent camarade.

Cependant, sous peine de passer pour un malappris, Freneuse ne pouvait guère se dispenser d'entrer au théâtre et d'aller saluer le père et la fille qui exprimaient le désir de l'y voir.

Et d'ailleurs, c'était là une excellente occasion de chasser les papillons noirs qui le tourmentaient.

Il se décida donc à s'habiller, et vers six heures, comme il faisait un temps sec, il sortit à pied pour s'en aller dîner sur les grands boulevards, dans un cercle dont il faisait partie et où on le voyait assez rarement.

Les convives, par hasard, n'étaient pas ennuyeux, et leur gaieté dérida bientôt Freneuse, qui, au fond, n'avait pas de chagrins sérieux. Il causa beaucoup, sur des sujets qui lui plaisaient, et quand vint le moment de s'acheminer vers la Porte-Saint-Martin, il avait complètement oublié ses préoccupations. Il ne pensait plus qu'à Mlle Paulet, et il se préparait à être aimable.

Mais il était écrit que le hasard d'une rencontre lui rappellerait le déplaisant souvenir d'une sombre aventure.

En arrivant devant le péristyle du théâtre, il s'arrêta un instant pour achever un excellent cigare, et il ne fut pas peu surpris de s'entendre interpeller en ces termes :

– Pour sûr, je ne me trompe pas. C'est bien vous.

La personne qui s'adressait à Freneuse était une grosse femme, coiffée d'un foulard et ceinturonnée d'un éventaire chargé d'oranges.

Freneuse ne la reconnut pas tout d'abord, mais elle ne lui laissa pas le temps de chercher.

– Vous ne me remettez pas, reprit-elle d'une voix enrouée. Moi, je vous reconnais bien. C'est vous qui étiez en face de moi, hier soir, dans l'omnibus de la Halle aux vins.

– Ah ! très bien, je me souviens maintenant, balbutia l'artiste ébahi.

D'ordinaire les gens que le hasard vous donne pour compagnons de voyage dans les voitures de transport en commun ne s'arrêtent pas pour vous adresser la parole quand ils vous rencontrent le lendemain dans la rue.

Évidemment, si cette commère interpellait Freneuse sur le trottoir du boulevard Saint-Martin, c'est qu'elle voulait lui parler du triste événement qui était arrivé pendant le trajet.

Et cependant, elle n'était plus dans l'omnibus quand on s'était aperçu que la jeune fille était morte. Comment se faisait-il donc qu'elle fût si bien informée ? Elle ne tarda guère à s'expliquer.

– Dites donc, commença-t-elle, en v'là une histoire… C'te petite, hein ? elle avait passé en route. Qui est-ce qui aurait dit ça ? Moi, j'aurais mis ma main au feu qu'elle sommeillait. Ça a dû vous faire un drôle d'effet d'avoir porté une morte, sur votre épaule, sans vous en douter.

– Comment ! vous savez…

– C'est au bureau de la place Pigalle qu'ils m'ont dit ça, ce matin. Je prends tous les jours la voiture pour aller acheter mes oranges rue des Halles… ça fait que tous les contrôleurs de la station me connaissent… et quand ils m'ont raconté qu'il y avait un grand brun qui avait aidé à descendre le corps, j'ai deviné tout de suite que c'était vous… c'est pas bien malin, vu qu'il n'y avait pas d'autre homme que vous dans l'intérieur.

– Ce qui est plus fort, c'est que vous vous soyez rappelé ma figure, murmura Freneuse.

– Oh ! moi, quand j'ai vu une tête, je ne l'oublie jamais. Ainsi, tenez, le particulier qui était assis à côté de la petite et qui a cédé sa place, vous croyez peut-être que je n'ai pas fait attention à lui. Il n'est pas resté avec nous cinq minutes. Eh ben, si je le rencontrais, je n'aurais pas besoin de le regarder beaucoup pour dire : « C'est lui. »

« Si Binos était là, se dit Freneuse, il se lierait avec cette marchande d'oranges, et il sortirait tous les jours avec elle, dans l'espoir d'utiliser sa mémoire des visages. Je n'ai pas la moindre envie d'en faire autant, mais je suis curieux de savoir ce qu'elle pense de l'aventure d'hier. »

Et il reprit tout haut :

– Alors vous reconnaîtriez aussi la dame qui a profité de la complaisance de ce monsieur ?

– Ah ! celle-là, non, par exemple. Elle n'a pas seulement montré le bout de son nez. Avec les voiles qu'elles se mettent à présent, c'est pire que si elles étaient masquées. Ça devrait être défendu de se cacher comme ça… parce que… une supposition qu'une femme aurait fait un mauvais coup… une fois partie, pas moyen de mettre la main dessus… Tiens ! ça me rappelle que l'employé m'a dit que, sur le moment, vous vous étiez mis dans le toupet que la petite avait été tuée en route ; avec quoi donc qu'on l'aurait tuée, je vous demande un peu ? Paraît qu'elle n'avait pas seulement une écorchure.

– Oui… mais cette mort m'avait paru si extraordinaire…

– C'est vrai qu'elle n'a pas fait beaucoup de bruit. Qu'est-ce que vous voulez ! À cet âge-là on n'a pas la vie dure.

– Alors, vous ne croyez pas que sa voisine…

– La dame dont personne n'a reluqué la frimousse ? Allons donc ! si elle lui avait fait du mal, nous l'aurions bien vu. Et puis, c'est pas tout ça. Les médecins ont examiné le corps de la petite, et ils n'ont rien trouvé. Moi, ça ne m'étonne pas qu'elle ait fini sans souffler. Sa figure de papier mâché disait bien qu'elle était malade.

– Sa figure… vous l'avez donc vue ?… Elle était pourtant voilée aussi.

– C'est vrai, je ne vous ai pas encore conté que je suis entrée à la Morgue… je savais qu'elle y était… et de la pointe Sainte-Eustache à la pointe Notre-Dame, il n'y a pas loin… pour lors donc, j'ai été regarder comme les autres… on faisait queue à la porte… dame ! ça se comprend… on n'y expose guère que des noyés, et ça n'est pas joli, un noyé… tandis que la petite était belle comme le jour, et la mort ne l'a pas changée… elle a l'air de dormir.

» Aussi, je l'ai reconnue… ça n'a pas été long.

– Vous la connaissiez donc ? s'écria Freneuse.

– Je crois bien que je la connaissais ! dit la grosse femme. Je l'ai rencontrée dix fois au marché de la place Saint-Pierre, à Montmartre. Faut vous dire que moi, je *reste* chaussée Clignancourt.

– Alors vous savez qui elle était ?

– Pour ça, non, vu que je ne lui ai jamais parlé. Vous comprenez qu'à mon âge on ne *potine* pas avec des jeunesses… surtout quand on ne sait pas à qui on a affaire. Mais pour ce qui est de l'avoir vue, ah ! oui… et je vivrais cent ans, que je n'oublierais jamais sa *binette*. Elle vous avait des yeux noirs qui brillaient… que ça vous aurait donné envie d'y allumer votre cigare… et une peau veloutée comme du satin blanc… pas de couleurs, par exemple… on aurait dit qu'elle n'avait pas une goutte de sang dans les veines…

Freneuse avait eu un instant d'émotion. Il ne s'était pas, comme son ami Binos, passionné pour le métier de chercheur, mais le mystère de l'omnibus le préoccupait beaucoup plus qu'il

ne se l'avouait à lui-même, et il avait cru que la marchande d'oranges allait l'éclaircir. Mais le renseignement qu'il espérait n'était pas venu.

Il se dit cependant qu'il y avait peut-être quelques utiles informations à tirer de cette dondon, et il reprit :

– Mais si elle venait souvent à ce marché de Montmartre, c'est qu'elle habitait le quartier.

– Oh ! ça, c'est sûr, répondit la commère.

– Et peut-être que, parmi les marchands qui lui vendaient, quelques-uns pourraient dire dans quelle rue et même dans quelle maison elle demeurait.

– C'est bien possible, mais pourtant ça m'étonnerait. Ils n'ont pas dû faire attention à elle, car elle ne leur achetait pas grand'chose. Des œufs, des légumes, de la salade. Elle ne dépensait pas trente sous par jour. Alors, vous comprenez, une pratique comme celle-là, ça ne comptait pas. Et, avec ça, elle était fière comme une petite reine. Elle ne leur parlait que pour leur demander : « Combien ? » Et quand elle trouvait que c'était trop cher, elle ne marchandait pas ; elle s'en allait sans dire un mot.

– Cependant elle ne devait pas être riche ?

– Riche ? oh ! non. Je lui voyais toujours le même caraco tout râpé et une robe de laine noire usée jusqu'à la corde.

– Et elle était toujours seule ? demanda Freneuse, qui se laissait aller malgré lui à poursuivre l'enquête comme un simple Binos.

– Toujours. Les bonnes qui venaient au marché avec leur *connaissance* se moquaient d'elle parce qu'elle n'avait pas d'amoureux.

– Jolie et sage… c'est rare… surtout quand une jeune fille n'a pas de fortune, pas de parents, et qu'elle est obligée de travailler pour vivre.

– Des parents, je pense bien qu'elle n'en avait pas… mais j'ai dans l'idée que ce n'était pas une ouvrière.

– Que croyez-vous donc qu'elle faisait ?

– Elle devait donner des leçons à vingt sous le cachet… et ce métier-là ne rapporte guère.

– Alors, elle allait chez beaucoup de gens, et il se trouvera bien quelqu'un qui reconnaîtra son corps.

– Savoir ! répondit la grosse femme en haussant les épaules. Tout le monde n'entre pas à la Morgue, et l'exposition ne durera que trois jours.

– Mais vous y êtes entrée, vous… et sans doute vous avez dit au greffier tout ce que vous venez de me raconter.

– Moi ! Ah ! il n'y a pas de danger. J'ai pas de temps à perdre. Faut que je fasse mon commerce. Pensez donc que j'ai mon homme qui est dans son lit depuis quatre mois, avec un *rhumatisse* qu'il a attrapé en travaillant de son état de débardeur. Si je ne le nourrissais pas, *qui donc qui* le nourrirait ? Et si j'avais conté mon affaire au gardien, j'en aurais eu pour deux heures, et demain j'aurais encore été obligée d'aller causer avec le chien du commissaire… Merci ! D'abord, à quoi *que* ça aurait servi ? Je ne sais pas le nom de la petite, ni son adresse.

Freneuse était bien obligé de confesser que la marchande n'avait pas tort. Il avait fait comme elle ; il s'était tenu à l'écart, quoiqu'il en sût long sur cette sinistre aventure.

– Ça n'empêche pas que, si vous aviez besoin de moi, reprit la grosse femme, je suis à votre service… Virginie Pilou, chaussée Clignancourt, au coin de la rue Muller… vous n'auriez qu'à demander après moi chez le fruitier… Je vois bien que l'histoire de c'te pauvre fille vous intéresse… et je tâcherai de vous avoir des renseignements… pas plus tard que demain matin, je parlerai d'elle dans tout le quartier. Maintenant, excusez, mon prince ; mais, pendant que je bavarde, je ne vends pas mes oranges. C'est pas vous qui me les achèterez, pas vrai ? Ma marchandise n'est pas pour les messieurs.

Et laissant là Freneuse, la commère se remit à crier :

– À trois sous, la belle valence ! à trois sous !

Paul jugea qu'il serait inutile d'insister. La mère Pilou ne lui aurait rien dit de plus, par l'excellente raison qu'elle n'en savait pas davantage. Et d'ailleurs, il était temps qu'il entrât au théâtre. Le premier acte était joué, et il tenait à arriver pour le second dans la loge où M. Paulet lui réservait une place. En pareil cas, un manque d'empressement est presque une impolitesse. Or, l'entracte tirait à sa fin, et Freneuse trouvait plus convenable de se présenter avant que la toile fût levée.

Il suivit donc les spectateurs qui rentraient après avoir fumé leur cigarette dehors ; il donna au contrôle le numéro de la loge, et il monta lentement l'escalier qui conduit au couloir des premières.

Il était sorti de son cercle dans d'excellentes dispositions d'esprit, prêt à prendre tout en bonne part et à déployer son

amabilité des grandes occasions. Mais la rencontre de cette marchande d'oranges avait changé son humeur. Elle venait de le remettre en face des problèmes qui charmaient tant Binos et qui l'amusaient si peu. Il semblait en vérité que cette lamentable histoire de l'omnibus le poursuivît partout. Il aurait voulu ne plus jamais en entendre parler, et tout le monde lui en parlait, même les gens qu'il ne connaissait pas.

Et ce qui l'agaçait surtout, c'était de ne pas pouvoir s'en détacher, quoi qu'il fît pour cela. Elle l'intéressait malgré lui. Il avait beau se dire que la mort de cette jeune fille ne le regardait pas et que les visées de son cher camarade n'avaient pas le sens commun, il prêtait involontairement l'oreille aux propos d'une commère, il prenait plaisir à l'interroger, et les renseignements qu'elle lui fournissait à tort et à travers piquaient sa curiosité.

– Décidément, c'est trop bête, murmurait-il en se faisant porter par la foule qui refluait dans le théâtre ; je me crée des ennuis tout exprès, lorsque je n'aurais qu'à me laisser vivre, pour être parfaitement heureux. J'ai réussi à me faire un nom et à gagner beaucoup plus d'argent qu'il ne m'en faut. On me choie partout, et il ne tiendrait peut-être qu'à moi de faire un très beau mariage, tout en épousant une personne qui me plaît. Qu'aurai-je besoin de m'embarrasser des suites d'un événement auquel j'ai assisté par hasard ? C'est bon pour Binos, qui est un désœuvré et un extravagant, de chercher des coquins introuvables. Moi, je puis mieux employer mon temps. Au diable les marchandes d'oranges et les épingles empoisonnées ! Il s'agit ce soir de plaire à cette admirable créature qui a nom Marguerite Paulet ; quand je n'obtiendrais d'elle et de son père que la permission de faire son portrait pour le salon de l'année prochaine, ce serait un succès qui me consolerait très bien de ne jamais découvrir l'homme et la femme qui ont machiné ce crime ténébreux.

Tout en se tenant à lui-même ce discours très sensé, Freneuse s'efforçait de fendre le flot humain qui l'entourait, et n'y réussissait guère. Il avait justement devant lui un grand et vigoureux gaillard dont le large dos lui barrait le passage, et qui semblait faire exprès de ne pas se presser pour impatienter les gens qui venaient après lui.

Après plusieurs tentatives pour se glisser contre le mur et ce personnage, Freneuse finit par essayer d'une poussée, afin de le décider à avancer un peu plus vite.

L'homme se retourna, en grommelant des mots impolis, et montra ainsi son visage à l'artiste, qui éprouva en le voyant une sensation bizarre. Il lui parut que cet amateur de drames à spectacle ressemblait au voyageur de l'impériale. C'étaient les mêmes traits taillés à coups de hache, les mêmes moustaches grisonnantes, les mêmes favoris coupés militairement, la même physionomie dure. Seulement, le costume était tout différent : au lieu d'un paletot-sac et d'un feutre rond, ce monsieur portait une redingote noire en drap fin et un chapeau de soie tout neuf.

Ses yeux examinèrent rapidement Freneuse, des yeux noirs très vifs, ombragés par des sourcils épais, et sans doute il ne le jugea pas digne de sa colère, car, au lieu de l'apostropher, il se remit aussitôt en position, et il accéléra son allure, si bien qu'il se fit faire place et qu'il se perdit promptement dans le corridor de l'orchestre.

« On jurerait qu'il m'a reconnu et qu'il s'est dérobé, pensa Freneuse. Si Binos était ici et si je lui communiquais mes impressions, il s'attacherait aux pas de cet individu. Mais je ne suis pas Binos, et je ne vais pas m'amuser à courir après lui. »

Sur cette sage réflexion, il continua son chemin, et il eut moins de peine à gagner le premier étage, les gens qui encombraient l'entrée ayant presque tous leur place au parterre.

Il chercha la loge, qui était une loge de face, et quand il l'eut trouvée, il appela l'ouvreuse, sans plus songer à la rencontre qu'il venait de faire.

La préposée au vestiaire et à la location des petits bancs accourut à la voix du monsieur bien mis qui l'appelait, et l'introduisit dans la loge occupée depuis le lever du rideau par le père et la fille.

Freneuse eut le plaisir de voir les joues de Mlle Marguerite se colorer d'une rougeur qui lui parut de bon augure, et M. Paulet l'accueillit de la façon la plus flatteuse. Il prit la peine de se lever pour lui tendre les deux mains, et il avança lui-même un tabouret au nouveau venu, qui ne s'assit qu'après avoir payé son entrée par un compliment fort bien tourné, auquel la jeune fille répondit par un gracieux sourire.

– Je savais bien que vous ne refuseriez pas de nous tenir compagnie, s'écria M. Paulet, et je vous remercie de nous consacrer votre soirée.

Ce propriétaire était un petit vieillard propret, d'un aspect agréable et d'une tenue correcte. Il avait le geste prompt, la parole facile, l'abord engageant, et sa physionomie eût été sympathique, si elle eût été plus franche. Les yeux la déparaient un peu ; ils ne regardaient presque jamais en face, et ils avaient une mobilité inquiétante. Et puis, les lèvres souriaient trop, et le sourire était banal. Mais l'ensemble ne déplaisait pas, et M. Paulet aurait fait un beau-père des plus présentables.

Mlle Marguerite, heureusement pour elle, ne lui ressemblait pas du tout. Elle tenait sans doute de sa mère sa taille, son teint et la grâce un peu nonchalante qui donnait à toute sa personne un charme particulier. Elle avait de la race, comme on dit, et M. Paulet était un bonhomme tout uni qui manquait un peu de

distinction. Mais il admirait sa fille, et il se trouvait très bien comme il était.

Freneuse avait su lui plaire en le traitant avec des égards que les artistes ne prodiguent pas aux bourgeois. Il poussait la condescendance jusqu'à flatter sa manie qui était de parler peinture à tort et à travers. Il écoutait les appréciations qu'il formulait gravement sur les maîtres anciens et modernes, et il ne dédaignait pas de lui donner la réplique.

Mlle Marguerite ne s'y connaissait peut-être pas beaucoup mieux que son père, mais elle avait du tact, et elle savait gré à Freneuse de ne pas se moquer de lui.

– Mon cher, dit de but en blanc M. Paulet, vous arrivez tout à point pour nous mettre d'accord sur une question d'art.

– Je me récuse d'avance, dit modestement Freneuse ; je suis convaincu que vous avez raison et que Mademoiselle n'a pas tort.

– Oh ! n'essayez pas de vous en tirer par une défaite polie. Vous êtes très compétent pour décider entre nous, et il faut absolument que vous nous donniez votre avis. D'abord, c'est à propos de vous que la difficulté s'est élevée.

– Je suis très fier d'apprendre que vous et Mademoiselle vous avez bien voulu penser à moi.

– Je vous prie de croire, mon cher Freneuse, que cela nous arrive souvent. Vous n'êtes pas de ceux qu'on oublie, quand on vous connaît comme nous vous connaissons, et si nous ne vous connaissions pas, nous connaîtrions du moins vos œuvres, qui valent bien la peine qu'on s'en occupe. Votre nom est dans toutes les bouches et dans tous les journaux.

» On parle partout du tableau que vous allez exposer cette année… ce sera le grand succès du Salon, m'a-t-on dit, et je le crois. Eh bien, c'est justement ce tableau qui a été le point de départ de notre différend…

– Mais, objecta timidement l'artiste, je regrette que vous ne m'ayez pas fait l'honneur de venir le voir… vous auriez pu juger…

– Je sais ce que c'est… il n'est question que de ça dans le monde artistique… une jeune chevrière de la campagne romaine assise au pied du tombeau de… Metella… non, de Cecilia… enfin, d'un tombeau… et même, entre nous, vous auriez pu choisir un sujet plus gai… parce que les tombeaux, voyez-vous… on a beau être amateur de peinture, on n'aime pas beaucoup à voir ça dans son salon… ça nuira peut-être à la vente…

– Oh ! il y a si longtemps que Cecilia Metella est morte ! dit sérieusement Freneuse, qui avait bien envie de rire au nez de M. Paulet.

– C'est une excuse, mais il ne s'agit pas de cela. Je soutenais tout à l'heure à Marguerite que, vous autres artistes, vous aviez tort de vous entêter à reproduire sur vos toiles des Italiens et des Italiennes. Et je prétends que, pour les modèles de femme notamment, nos Françaises vous fourniraient des types merveilleux.

– Vous avez mille fois raison, Monsieur, et je n'irais pas bien loin pour en trouver un, dit vivement Freneuse, en regardant Mlle Paulet.

– Là ! qu'est-ce que je te disais ? s'écria M. Paulet. Freneuse trouve que tu ferais un modèle superbe.

– Je ne me vois pas très bien en chevrière de la campagne romaine, dit en riant Mlle Marguerite.

– Vous seriez belle sous tous les costumes, Mademoiselle, répliqua chaleureusement Freneuse.

– Encore faut-il que je puisse représenter le personnage que vous avez choisi. Or, les Italiennes ne sont pas blondes, que je sache, et j'ai le malheur de l'être. Le soleil n'a pas doré mon teint, ni bruni mes cheveux, et mes traits manquent absolument de caractère.

– Bah ! dit M. Paulet, coupant la parole à Freneuse qui avait un compliment sur les lèvres, tu es très bien comme tu es, et je connais beaucoup de gens qui sont de mon avis.

– Je vous prie de me compter parmi ces gens-là, ajouta l'artiste, enchanté de saisir l'occasion d'affirmer son admiration pour la beauté de Mlle Marguerite.

– Du reste, reprit le père, j'avoue que je ne peux pas m'extasier devant ces têtes que les artistes vont chercher si loin. Elles sont jolies, ma foi, vos Romaines, avec leur peau couleur de citron et leurs yeux cernés ! Et quelles tenues ! Des loques qu'une cuisinière n'oserait pas se mettre sur le dos pour se promener le mardi gras. Ça devrait être défendu de sortir dans ces accoutrements-là.

– Vous êtes sévère pour ces pauvres filles, murmura Freneuse. Il faut bien qu'elles fassent leur métier, et, pour poser, elles ne peuvent pas s'habiller comme des gravures de modes parisiennes.

– Bon ! je comprends ça. Il faut de la couleur locale. Je sais ce que c'est, quoique je ne sois qu'un bourgeois. Mais si j'étais peintre, je m'y prendrais autrement. J'aurais un vestiaire chez

moi, et quand j'aurais besoin d'une Fornarina quelconque, je choisirais une Française, et je n'aurais qu'à la déguiser pour en faire un modèle.

– Mais, mon père, ce ne serait pas du tout la même chose, dit Mlle Paulet. Le type est si différent !

– Laisse-moi tranquille avec ton type. La beauté est la beauté, que diable !

Freneuse baissait la tête et ne disait mot. Il n'avait garde de discuter avec un homme qui proférait de telles énormités, et il commençait à se demander s'il lui serait possible de subir un beau-père aussi dénué de sentiment artistique.

Mais Marguerite avait deviné ce qu'il pensait, et elle le favorisa d'un regard qui lui fit oublier en un instant ses préventions contre M. Paulet. Il disait tant de choses, ce regard ; il était tendre, presque suppliant. Il demandait grâce pour les fautes de goût d'un père qui ne ressemblait pas à sa fille.

– Du reste, reprit le capitaliste, j'ai des raisons particulières pour détester les Italiennes. Figurez-vous, mon cher, que ces coquines-là pourraient bien me coûter un bel héritage qui devrait me revenir… l'héritage de mon frère.

– Vraiment ? demanda Freneuse assez étonné. Je ne savais pas que vous eussiez un frère.

– Personne ne le sait, car il habite la province, et nous ne portons pas le même nom. Ma mère s'était mariée deux fois, et ce frère-là est de son second mariage. Mais je suis maintenant son seul parent et, par conséquent, son seul héritier, quoique je ne le voie jamais. Nous sommes brouillés depuis longtemps, et il a imaginé de s'en aller vivre dans une petite ville du Midi, sous

prétexte que le climat de Paris ne lui convient pas. Marguerite ne connaît pas son oncle.

– Ce n'est pas un motif pour qu'il vous déshérite, murmura distraitement l'artiste, que ces renseignements n'intéressaient guère.

– Non, mais voilà le malheur ! cet animal-là, qui a toujours été un original de première classe, s'était imaginé dans sa jeunesse qu'il avait des dispositions pour la peinture, et il a passé quelques années en Italie à barbouiller des toiles, dont la meilleure ne se vendrait pas quinze francs. Si sa succession ne se composait que de ses tableaux, il y a longtemps que j'en aurais fait mon deuil ; mais il est riche… aussi riche que moi, si ce n'est plus. Et il ne serait pas impossible qu'il fît son testament au profit d'un enfant qu'il aurait eu jadis à Rome.

– Il s'était donc marié là-bas ?

– On l'a dit, mais ce n'est pas prouvé. On a prétendu qu'il avait fait la sottise d'épouser je ne sais quelle créature qui posait pour les peintres. Moi, je ne crois pas qu'il soit allé jusque-là. Seulement, il est libre de disposer de sa fortune, et il est capable de la laisser à sa fille naturelle. Vous compreniez maintenant, mon cher Freneuse, pourquoi j'ai en horreur les poseuses romaines.

» Et ce qu'il y a de plus curieux dans cette histoire-là, reprit M. Paulet, c'est que mon nigaud de frère ne s'est jamais préoccupé de la jolie famille qu'il s'était créée là-bas. Après avoir arrangé ses affaires pour finir son existence à Rome, il a changé d'avis tout à coup. Il lui a pris une lubie de rentrer en France, et il est allé s'établir à cent cinquante lieues de Paris, dans un trou de campagne où il vit seul comme un hibou.

» Lorsque je fus informé de cette belle résolution, je lui écrivis pour lui proposer de nous réconcilier… je lui offrais de demeurer avec moi, et j'aurais fait volontiers le sacrifice d'aller le chercher dans son désert pour le ramener ici. Ah ! bien, oui ! Il me répondit une lettre fort sèche qui refusait toute espèce de raccommodement et même d'entrevue. Nous en sommes restés là depuis dix ans. Mais vous pensez bien que je le fais surveiller sans qu'il s'en doute. Son notaire a pris mes intérêts, et il me tient au courant. Or, j'ai su dernièrement que Monsieur mon demi-frère parlait de tester en faveur de personnes étrangères, et je suis fort inquiet. J'ai bien pris quelques mesures préventives, comme par exemple de m'informer…

– Mais, mon père, interrompit doucement Mlle Marguerite, je ne crois pas que ces détails amusent beaucoup M. Freneuse.

» Et du reste, on va lever le rideau. Vous me permettrez bien de regarder et même d'écouter.

– Tu as raison, petite ; j'ai dû considérablement ennuyer notre ami en lui racontant mes affaires de famille ; mais il m'excusera. C'est pour ton bien que je me passionne ainsi, car enfin la fortune de mon écervelé de frère doit te revenir après moi.

» Et puis, reprit M. Paulet en riant, je tenais à expliquer à ce cher Paul pourquoi je ne peux pas souffrir les Italiennes. Ça ne m'empêchera pas d'aller un de ces jours voir son tableau.

Freneuse s'inclina en signe d'assentiment, et comme le rideau remontait en ce moment vers les frises, il fut dispensé de répondre.

À vrai dire, il avait à peine écouté l'histoire assez embrouillée que le père de Marguerite venait de lui narrer ; mais il était bien obligé de reconnaître que la conversation de ce

millionnaire manquait de charme, et qu'il professait en matière d'art des opinions saugrenues. Freneuse ne se sentait pas de force à discuter avec lui le mérite des modèles qui font le voyage de Rome à Paris pour poser devant les peintres français. Il aimait bien mieux admirer en silence la belle tête de sa fille, qu'il voyait de trois quarts et qui semblait avoir été découpée dans une toile de quelque maître flamand.

L'artiste s'absorba dans cette contemplation à laquelle Mlle Marguerite paraissait se prêter très volontiers, pendant que M. Paulet, armé d'une énorme jumelle, lorgnait la salle, bondée de spectateurs et surtout de spectatrices.

« Elle est splendide, pensait Freneuse en examinant d'un œil de connaisseur les lignes de ce profil si pur ; et je crois qu'elle a de l'intelligence et du cœur.

» Celui qu'elle aimera ne sera pas malheureux, et après tout, celui qui l'épousera ne sera pas forcé de vivre avec le père. J'aimerais mieux qu'elle fût moins riche et que ce père fût moins bourgeois. Il a des idées qui m'horripilent ; et je m'étonne qu'il ne s'aperçoive pas que nous ne pourrions nous accorder sur rien. Il me témoigne assez que je lui plais, et je me demande pourquoi, car je n'ai rien fait pour cela. Peut-être n'est-il pas fâché de me montrer à ses amis, comme on exhibe un oiseau rare ; c'est un genre de vanité assez répandu parmi ses pareils. Ils aiment à se poser en camarades des artistes. Et cependant, non ; il me semble qu'il y a quelque chose de plus, et que ses avances ont un but. Il n'agirait pas autrement s'il songeait à faire de moi son gendre. Pour moi, la question est de savoir d'abord si je plais à sa fille, car je ne tiens pas à m'aventurer sur ce terrain-là pour aboutir à une déception. Je ne suis pas encore amoureux de Mlle Marguerite, mais je ne tarderais guère à le devenir, si je passais beaucoup de soirées à côté d'elle. Il faut que je profite de celle-ci pour risquer un essai. »

Tout en se tenant à lui-même ce discours très sensé, Freneuse dévorait des yeux Mlle Paulet, qui avait l’air de prêter toute son attention à la pièce, mais qui s’apercevait fort bien de l’effet qu’elle produisait sur son jeune voisin. Il vint un moment où elle se sentit gênée par cette persistance à la dévisager ; pour y mettre fin, elle emprunta la lorgnette de son père, et elle la braqua sur Jack Sheppard qui entrait en scène.

Freneuse comprit l’intention et se mit à regarder les fauteuils d’orchestre, uniquement pour se donner une contenance.

Mais ses yeux s’arrêtèrent bientôt sur un homme qui se tenait debout, adossé au mur de l’avant-scène du rez-de-chaussée, au premier rang des fauteuils.

Cet homme n’aurait peut-être pas attiré l’attention de Freneuse, quoiqu’il se tînt debout alors que tous ses voisins étaient assis, mais justement il regardait la loge où trônaient sur le devant M. Paulet et sa fille. Les yeux de l’artiste, qui étaient excellents, rencontrèrent ceux du spectateur de l’orchestre, et il le reconnut aussitôt.

C’était le monsieur qu’il avait heurté dans l’escalier, après avoir franchi le contrôle, et qui lui avait paru ressembler vaguement au voyageur de l’impériale.

Cette fois, Freneuse put l’examiner tout à son aise, car la figure se présentait de face, en pleine lumière, et il ne s’en priva point, n’ayant rien de mieux à faire, pendant que Mlle Paulet s’amusait à lorgner les acteurs et les décors.

Il prenait moins de plaisir à dévisager cet inconnu qu’à contempler la belle Marguerite ; mais sa curiosité était excitée par ce problème vivant, et il se mit à faire de grands efforts de

mémoire pour se rappeler les traits de l’homme entrevu la veille dans l’omnibus.

Il y parvint à peu près, et il constata de nouveau la ressemblance ; mais il n’arriva point à une certitude absolue. Paris est plein de gens qui portent la moustache en brosse et les favoris coupés au niveau de l’oreille. La taille était la même, la carrure aussi, et une certaine brusquerie dans les mouvements. L’individu avait de temps à autre des gestes saccadés qui paraissaient s’adresser à quelqu’un. Pas aux personnes qui occupaient la loge de Freneuse, car ni le père ni la fille ne prenaient garde à l’insignifiant individu qui les observait de loin.

Mais tout cela ne prouvait rien, et Freneuse, moins zélé que Binos, allait renoncer à poursuivre cet examen, lorsqu’il vit le monsieur de l’orchestre se pencher pour adresser la parole à une femme assise à côté de lui.

La chose en soi était toute naturelle, et cependant l’artiste eut aussitôt l’intuition que cette femme devait être la créature qui avait joué de l’épingle empoisonnée. Conjecture hasardée, s’il en fut, et dont il lui était impossible de vérifier la justesse, puisque la voisine de la pauvre morte n’avait pas montré une seule fois sa figure pendant le trajet du boulevard Saint-Germain à la rue de Laval.

Cependant, aux premiers mots que lui dit l’homme qui se tenait debout, elle se retourna vivement, et elle leva la tête pour regarder la loge que cet homme venait sans doute de signaler à son attention.

La clarté du lustre tombait d’aplomb sur son visage, et Freneuse vit qu’elle avait de grands traits, assez réguliers, mais trop prononcés, et un teint légèrement couperosé. L’ensemble toutefois n’était pas déplaisant, et la physionomie ne manquait

pas de distinction. L'âge devait flotter entre trente-cinq et quarante ans.

« Est-ce moi qu'elle regarde avec tant de persistance ? se demandait Paul. J'en doute, car c'est à peine si elle peut me voir, étant placé comme je le suis. Et si ce n'est pas moi, c'est donc M. ou Mlle Paulet… Mademoiselle plutôt, car elle est assez belle pour qu'on la remarque… et cependant, c'est singulier… une femme qui vient voir un drame et qui reste en contemplation devant une jolie personne, au lieu de s'occuper du spectacle… »

M. Paulet, lui non plus, ne s'occupait guère des exploits de Jack Sheppard au cabaret de la Pie borgne. Il avait pris une pose triomphante, et nonchalamment adossé à la cloison de la loge, il étalait la grosse chaîne de montre qui serpentait sur son gilet et les boutons en diamant qui étoilaient sa chemise ; il cherchait dans la salle des figures de connaissance, et il finit par aviser le couple cantonné dans un coin de l'orchestre.

Aussitôt, la femme fit de nouveau face au théâtre, mais l'homme salua le capitaliste. Il ne le salua pas de la main, comme on salue un ami. Il s'inclina respectueusement, et, à cette distance, une politesse si humble était un peu bien ridicule. M. Paulet y répondit par un signe de tête assez sec ; l'homme, satisfait sans doute d'avoir été vu, s'empressa de s'asseoir et se mit à chuchoter avec sa compagne.

« Parbleu ! se dit Freneuse, il ne tient qu'à moi maintenant de savoir ce que c'est que ce personnage dont je me préoccupe depuis une demi-heure. »

Mlle Marguerite prévint la question qu'il allait adresser à son père. Elle venait de poser sa jumelle, et elle avait vu l'échange de saluts.

– Qui est donc ce monsieur ? demanda-t-elle. Est-ce que vous le recevez chez vous ? Je ne me souviens pas de l'y avoir jamais rencontré.

– Je le reçois, oui, quelquefois le matin dans mon cabinet, répondit en se rengorgeant M. Paulet, mais pas dans mon salon, et je me garderais bien de te le présenter. C'est un agent d'affaires.

– Qu'est-ce que c'est au juste qu'un agent d'affaires ? demanda distraitement la belle Marguerite.

– Ma chère enfant, ce serait un peu long à t'expliquer et cela t'intéresserait médiocrement, je suppose, de savoir que ces messieurs… je veux dire ces gens-là… soignent, moyennant rétribution, les intérêts qu'on veut bien leur confier… ils se chargent des recouvrements difficiles, des liquidations embrouillées, des recherches de toute espèce… leur spécialité, c'est le contentieux…

– Voilà un mot qui ne m'apprend pas grand'chose.

– Parce que tu ignores la langue des affaires. Il est vrai que tu n'as pas besoin de la connaître, puisque je m'occupe et m'occuperai toujours des tiennes… tant que je vivrai du moins… après moi, ce soin reviendra à ton mari, qui, je l'espère bien, sera un homme laborieux et rangé.

» Quant à l'agent qui vient de se permettre de me saluer à travers toute la salle, la première fois que je le ferai appeler, je le prierai d'être moins démonstratif en public. C'est un habile homme, et je le crois honnête, mais ce n'est pas une raison pour qu'il se donne des airs de me connaître devant quinze cents personnes… d'autant que je devine son intention… Saluer un capitaliste comme moi, c'est une réclame pour un pauvre diable

comme lui. Je veux bien l'employer lorsque ses services peuvent m'être utiles, mais je ne tolérerai pas qu'il se familiarise.

– Il est, dites-vous, expert dans son métier ? interrogea l'artiste.

– Oh ! très expert, à ce qu'on m'assure. C'est un négociant de mes amis qui me l'a recommandé. Je l'ai chargé récemment de certaines démarches assez délicates, et je n'ai pas encore eu le temps de le juger par les résultats, mais il paraît qu'il n'a pas son pareil pour les renseignements…

– Alors, Monsieur, je vous serai très obligé de me mettre en relations avec lui. J'ai précisément une créance à recouvrer, et mon débiteur a disparu… Si votre agent pouvait…

– Très bien. Dès que je le verrai, et ce sera bientôt, je vous l'adresserai.

– Oh ! il est inutile que vous preniez cette peine. Je lui dirai de passer chez moi, si vous voulez bien me dire son nom.

– Son nom ? Ah ! diable ! c'est que je l'ai oublié. Vous concevez que ces noms-là ne sont pas de ceux qu'on retient. Mais j'ai sa carte à la maison, et dès demain, vous saurez où il demeure.

– Je vous remercie d'avance, dit Freneuse, légèrement désappointé.

Il s'était flatté d'étonner Binos, en lui rapportant une indication précise sur un individu qui ressemblait au voyageur de l'omnibus, et il lui fallait attendre que M. Paulet voulût bien la lui envoyer, si tant était qu'il y songeât.

– Tiens ! dit le capitaliste, on baisse déjà le rideau. Ils font maintenant des actes scandaleusement courts. On n'en a pas pour son argent.

– Il me semble, mon père, que c'est seulement la fin d'un tableau, répondit Mlle Marguerite. Oui… tenez ! on a frappé trois coups, et personne ne quitte sa place.

– Ça ne fait rien, nous allons pouvoir causer. Rien ne m'ennuie comme d'être obligé de chuchoter de peur de troubler le spectacle, dit Paulet qui aimait à déployer les sonorités de son organe.

Il avait une voix de basse profonde, la voix du légendaire M. Prudhomme.

– Alors, mon cher Freneuse, reprit-il, vous placez de l'argent, puisqu'on vous en doit. C'est bien, c'est très bien, à votre âge, d'avoir des débiteurs, au lieu de créanciers. Je ne m'étais pas trompé sur votre compte. Vous vivez honorablement, et ça ne vous empêche pas de faire des économies. Il est vrai que vous devez encaisser des sommes folles. La peinture est en hausse, et vous avez la vogue. Est-il indiscret de vous demander combien vous gagnez par an ?

– Mais… il me serait assez difficile de préciser un chiffre, balbutia Freneuse en rougissant un peu. Cela dépend de bien des choses…

– Voyons ! dites à peu près.

– L'année dernière, j'ai encaissé près de cinquante mille francs… et si je voulais faire des portraits…

– Vous gagneriez bien davantage. Il faut en faire, mon ami, il faut en faire. Je le disais bien. Il n'y a pas aujourd'hui de

meilleur état que le vôtre. Et un expert que je connais m'assurait l'autre jour qu'il va devenir encore plus productif. L'Amérique commence à acheter, et...

L'ouvreuse coupa court aux appréciations enthousiastes de M. Paulet. Elle entra discrètement, et elle dit, en s'adressant à lui :

– Il y a là quelqu'un qui prie Monsieur de sortir un instant... quelqu'un qui apporte à Monsieur une dépêche très pressée.

– Une dépêche ! répéta M. Paulet. C'est bizarre. Je n'ai dit à personne que j'allais à la Porte-Saint-Martin, et voilà qu'un télégramme vient m'y relancer.

– Mais, mon père, votre valet de chambre sait que vous êtes ici, dit Mlle Paulet.

– C'est vrai... je n'y songeais pas... il sait même que j'attends des nouvelles importantes, et comme il est fort intelligent... vous permettez, mon cher Freneuse, que je vous quitte un instant... Marguerite va vous parler peinture... elle s'y connaît mieux que moi.

Et M. Paulet suivit avec empressement l'ouvreuse, qui referma sur lui la porte de la loge.

C'était la première fois de sa vie que Freneuse se trouvait seul avec Mlle Paulet. Dans le monde, les tête-à-tête sont rares. Quelques mots échangés au piano, en tournant les feuillets d'une partition, autour d'une table, pendant que la jeune fille versait de sa blanche main une tasse de thé au plus élégant des invités de son père.

L'occasion qu'un incident imprévu fournissait à l'artiste était excellente pour sortir des banalités ordinaires de la conversation, et il ne demandait qu'à en profiter. Mlle Marguerite, de son côté, la désirait sans doute, car ce fut elle qui entama l'entretien sur un pied plus intime.

– Je crains que mon père ne vous ait choqué, en vous forçant à préciser le chiffre de vos revenus, dit-elle de sa voix la plus douce. Il ne faut pas lui en vouloir. Il a pour l'argent une considération… que je n'ai pas du tout ; mais c'est pour moi qu'il y tient. Il m'adore, et il prétend que je ne pourrais pas être heureuse sans une grosse fortune… J'avoue que je comprends le bonheur d'une tout autre façon. Je ne serais pas fâchée que mon mari fût riche, mais je veux, avant tout, qu'il me plaise.

– Et moi, Mademoiselle, je me consolerais très bien d'épouser une jeune fille sans dot, si je l'aimais.

– Alors, nous pouvons nous entendre, dit gaiement Mlle Paulet. Voyons si nous sommes aussi d'accord sur le reste du programme. Comment faut-il être pour vous agréer ? Vous êtes peintre. Vous devez rêver un type.

– Je l'ai trouvé.

– Pourrait-on savoir où ?

– Allez-vous quelquefois au musée du Louvre ?

– Pas souvent. Mon père n'aime que les tableaux modernes… et il y a des jours où je suis de son avis.

– Priez-le de vous conduire dans la grande galerie, et cherchez dans la cinquième travée à gauche un portrait peint par Rubens. Le maître est mort depuis des siècles, mais la femme qui lui a servi de modèle est vivante… vous la

connaissez… et je n'aurai pas besoin de vous dire son nom quand vous aurez vu cette merveilleuse toile… La ressemblance est frappante… et vous saurez alors comment est fait mon idéal.

– Mais… si je ne me trompe, Rubens n'a peint que des Flamandes… et les Flamandes sont blondes.

– Mon idéal est blond.

– C'est singulier. Vous ne faites jamais que des brunes.

– Parce que les poseuses brunes courent les rues… on n'a que l'embarras du choix… tandis que les blondes sont rares comme les perles fines.

– Le fait est que l'Italie n'en fournit guère. Alors, si je consentais à vous servir de modèle…

– Je serais trop heureux, Mademoiselle.

– Mais… il faudrait aller tous les jours dans votre atelier.

– M. votre père pourrait vous y accompagner.

– Oh ! il ne demanderait pas mieux. Seulement…

– Quoi donc ?

– Je voudrais être sûre de n'y rencontrer personne… pas d'Italiennes brunes, surtout… Je n'ai pas les mêmes raisons que mon père pour les détester, mais j'ai un gros défaut…, je suis horriblement jalouse.

Pour le coup, c'était bien une déclaration, et l'artiste, qui sentait toute la portée de ce langage significatif, allait accentuer le sien, lorsque M. Paulet rentra brusquement.

– Mon cher ami, dit-il d'un air agité, vous voudrez bien m'excuser. Ma fille et moi nous sommes obligés de vous quitter. La dépêche qu'on vient de me remettre m'annonce que mon frère est mort aujourd'hui à trois heures.

– Croyez, Monsieur, que je prends bien part à votre douleur, balbutia Freneuse.

– La dépêche m'annonce qu'il me déshérite. Ce que je craignais est arrivé. Il laisse toute sa fortune à je ne sais quelle coureuse étrangère. Mais quoique je n'aie pas sujet de bénir sa mémoire, je ne puis pas rester au théâtre. Ce serait indécent. Viens, Marguerite. Mon valet de chambre va faire avancer une voiture, et nous allons finir notre soirée à la maison.

Freneuse, surpris et un peu troublé par cette nouvelle, s'était levé et se tenait debout sur le devant de la loge. Mlle Paulet s'était levée aussi, et sa physionomie exprimait non pas une profonde douleur, mais une contrariété très vive.

Évidemment elle était beaucoup moins affectée de la mort d'un oncle qu'elle n'avait jamais vu, qu'elle n'était vexée de quitter si vite une compagnie qui lui plaisait.

M. Paulet paraissait consterné, et assurément ce n'était pas son frère qu'il regrettait. Il le connaissait à peine, et il ne l'aimait guère. Mais on a beau être millionnaire, on ne se résigne pas facilement à perdre une succession importante.

Freneuse envisageait surtout l'événement au point de vue de la suite de ses relations avec le père et la fille, et il lui semblait qu'il ne devait pas trop s'en affliger. L'héritage qui leur échappait aurait peut-être doublé leur fortune, et plus Marguerite serait riche, plus il y avait de chances pour que

M. Paulet se montrât exigeant sur les avantages que son gendre apporterait en mariage.

Mais ce n'était pas le moment de réfléchir. Le père avait hâte de partir, et l'ouvreuse, avertie par lui, apportait le manteau et le chapeau de la jeune fille. Freneuse, ne sachant trop que dire, les regardait, adossé à la cloison, et ils formaient tous les trois sur le devant de la loge un groupe très en vue.

C'était l'entracte, et dans la salle bien des lorgnettes furent braquées sur Mlle Marguerite.

– Restez, mon ami, dit M. Paulet à l'artiste qui se préparait à les accompagner jusqu'à leur voiture. Vous n'êtes pas en deuil, vous, et c'est bien le moins que vous profitiez jusqu'au bout du spectacle qu'il nous faut quitter sous peine de manquer aux convenances sociales. Je vous assure que nous aimerions bien mieux finir notre soirée avec vous.

Et comme Freneuse faisait mine de protester :

– N'insistez pas, mon cher, reprit le capitaliste, vous me désobligeriez. D'ailleurs, nous nous reverrons bientôt. Dès que je serai débarrassé des soins que je vais avoir à prendre par suite du décès de mon malheureux frère, nous irons vous surprendre un jour dans votre atelier, je vous en préviens.

Freneuse n'avait plus qu'à s'incliner. Il serra la main de M. Paulet ; Mlle Marguerite lui tendit la sienne, à l'anglaise, et elle souligna cette gracieuseté en lui adressant un sourire encourageant.

Freneuse resta seul, mais il avait de quoi se consoler du départ de la belle, car ses affaires étaient en bon chemin, et il espérait bien qu'elles n'en resteraient pas là. Le père venait de montrer les meilleures dispositions, et la fille, en trois minutes

de tête-à-tête, venait de s’avancer aussi loin que le lui permettait la réserve imposée aux demoiselles par leur éducation.

« Cela devient sérieux, se disait l’artiste, et je commence à croire qu’il dépend de moi de posséder avant peu une femme adorable et un beau-père orné de soixante-dix mille livres de rente. La question maintenant est de savoir si tous ces bonheurs valent le sacrifice de ma liberté. Je n’en fais guère usage que pour travailler du matin au soir, mais enfin je travaille à ma fantaisie, et si j’épouse Mlle Paulet, je serai condamné à ne plus peindre que des blondes. Elle me l’a signifié.

» Pauvre Pia ! il me faudra lui fermer la porte de mon atelier, et elle est capable d’en mourir de chagrin…

» Bah ! conclut Freneuse, j’en serai quitte pour la renvoyer à Subiaco avec une jolie somme qui lui servira à trouver un bon mari là-bas, dans son pays. »

Tout en réfléchissant ainsi, il mettait son chapeau pour s’en aller, car il ne tenait pas du tout à voir la suite des *Chevaliers du brouillard,* et il regardait vaguement la salle. Peu de spectateurs avaient quitté leur place entre le tableau qui venait de finir et celui qui allait commencer. Aux fauteuils d’orchestre, tout le monde était assis, excepté une femme. Celle-là se dirigeait vers la sortie, juste au moment où l’on attendait le lever du rideau, et elle manœuvrait pour rejoindre un monsieur qui était debout à l’entrée du couloir et qui lui faisait signe de se hâter.

– Tiens ! tiens ! murmura Freneuse, l’agent d’affaires et sa compagne qui s’en vont au beau milieu de la représentation. Pourquoi sont-ils donc si pressés de déguerpir ? Serait-ce qu’ils m’ont aperçu dans la loge de M. Paulet ? C’est possible, car je suis resté assis dans le fond jusqu’au moment où le père et la fille se sont levés. Alors ils auraient donc peur de sortir en

même temps que moi. Eh bien ! je vais déjouer leur calcul. J'arriverai au contrôle avant eux, et je les regarderai sous le nez.

» Ô Binos, que de sottises me font commettre les imaginations dont tu m'as farci la cervelle !

Sur cette invocation au rapin chercheur de pistes, Freneuse se précipita dans le corridor et courut à l'escalier, sans prendre le temps d'endosser son pardessus, que l'ouvreuse venait de lui remettre.

Freneuse franchit quatre à quatre les marches de l'escalier des premières loges, et il courut si bien qu'il devança les deux êtres suspects qu'il tenait à dévisager de près.

Il tenait aussi à voir sans être vu. C'est pourquoi, afin de se faire moins remarquer, il se précipita hors du théâtre, et il prit position un peu à droite de la porte de sortie.

Une minute après, l'homme et la femme apparurent sous le péristyle. Ils se donnaient le bras, et ils s'arrêtèrent un instant sur le seuil.

L'homme regardait d'un côté ; la femme regardait de l'autre.

« Bon ! pensa Freneuse, ils se défient, et ils n'osent pas mettre le pied sur le trottoir avant de s'être assurés que je ne les guette pas. Décidément, ils ont peur de me rencontrer… Ah ! la dame a rabattu sa voilette… elle a eu tort, car maintenant elle me rappelle tout à fait la voyageuse de l'omnibus… je crois, du reste, qu'elle ne m'a pas encore aperçu. Tiens ! la marchande d'oranges qui les aborde ! »

En effet, la commère était venue se planter devant eux et les harcelait d'offres bruyantes.

– À trois sous, la belle valence ! criait-elle en leur barrant le passage avec son éventaire. Achetez-moi des oranges, mon prince. Rafraîchissez votre dame. Ça vous coûtera moins cher qu'au foyer.

Ses propositions n'obtinrent aucun succès. L'homme la repoussa sans se gêner, et passa vivement. Il entraîna sa compagne, et ils descendirent bras dessus, bras dessous, vers la porte monumentale qui a donné son nom au théâtre.

Freneuse quitta aussitôt son embuscade, et, en trois enjambées, il rejoignit la marchande, qui l'accueillit par cette apostrophe :

– Hein ! Le proverbe a joliment raison, quand on parle du loup, vous savez… qu'est-ce que je vous disais que je le reconnaîtrais, si je le rencontrais…

– L'homme de l'impériale ? interrompit Freneuse. C'est bien lui, n'est-ce pas ?

– Ah ! je vous en réponds, que c'est lui. Et la particulière qu'il trimbale me fait bien l'effet d'être celle qui est montée hier soir à la Halle aux vins. Faut croire qu'il aura fait sa connaissance en descendant. Vous comprenez… il lui avait cédé sa place. V'là ce que c'est que d'être poli avec les dames. C'est égal… il n'est pas généreux, ce monsieur-là… il aurait bien pu faire goûter de ma valence à sa princesse. Ça ne l'aurait pas ruiné.

La grosse femme parlait toujours, et Freneuse était déjà loin.

Fort de cette affirmation qui confirmait ses soupçons, il s'était lancé à la poursuite du couple qui filait devant lui. Il

voulait absolument savoir où demeuraient ces gens-là, et il était décidé à les suivre jusqu'à leur domicile, afin de pouvoir indiquer le lendemain ce domicile à Binos, qui se chargerait de compléter l'enquête.

Il constata tout d'abord qu'ils se doutaient de ses intentions. La femme se retournait souvent, et l'homme manœuvrait de façon à se dérober, en se mêlant aux spectateurs qui sortaient du théâtre de la Renaissance pour prendre l'air pendant un entracte. Mais Freneuse, qui avait de bons yeux, ne les perdait pas de vue.

Il avait de bonnes jambes, lui aussi, et il eût tôt fait de les rattraper. Mais comme il ne tenait pas à les serrer de trop près, il ralentit le pas et se mit à les suivre à une distance convenable.

Sans doute ils le sentaient sur leurs talons, car ils ne se retournaient plus, et ils accéléraient leur allure.

Freneuse les vit tourner rapidement le groupe des omnibus qui stationnent près de la porte Saint-Martin, passer entre la porte et le faubourg, gagner le boulevard Saint-Denis, qui commence un peu au delà, et enfin aborder le large trottoir contre lequel s'alignait une longue rangée de voitures de place.

« Ils vont prendre un fiacre, c'est évident, se dit l'artiste ; diable ! je n'avais pas pensé à cela… eh bien, mais… j'en prendrai un aussi. Je prétends ne les lâcher qu'à la porte de la maison qu'ils habitent. »

Freneuse ne s'était pas trompé. L'homme et sa compagne s'approchèrent d'une voiture et entrèrent en pourparlers avec le cocher, qui était descendu. La tête de la file touchait à la porte Saint-Denis, et le fiacre qu'ils avaient choisi était le cinquième, en commençant par la queue. Freneuse prit le dernier, pour ne pas attirer leur attention. Il mit la main sur la portière, et il fit

semblant de chercher un cigare dans son étui, afin de laisser au couple suspect le temps de monter.

– Nous allons ? demanda le cocher, du haut de son siège.

– Vous voyez ce monsieur et cette dame qui causent là-bas avec votre camarade ? Dès qu'ils seront dans la voiture, et qu'elle marchera, vous la suivrez.

– Compris. Alors, c'est à l'heure.

– Oui, et il y aura un bon pourboire, si vous ne restez pas en arrière.

– Me laisser distancer, moi un *Camille,* par une guimbarde de la *Générale !* Il n'y a pas de danger. Montez, Monsieur, et rapportez-vous-en à moi pour ne pas perdre en route la particulière que vous *filez*… je connais ces histoires-là, dit le cocher en chapeau blanc.

Freneuse, enchanté d'être tombé sur un homme intelligent, observait du coin de l'œil le couple qui parlementait un peu plus loin, et s'étonnait que le colloque durât si longtemps.

« La commère aux oranges avait raison, pensait-il. Ce monsieur de l'impériale est un ladre. Il marchande pour le prix d'une course. Ah ! il se décide à payer d'avance. Il met de l'argent dans la main du cocher… il ouvre la portière… il fait monter la femme… et il monte après elle… Voilà le moment d'en faire autant… ils croient qu'ils m'ont dépisté, et ils ne se doutent pas que je vais leur donner la chasse. »

– Y sommes-nous, Monsieur ? demanda le cocher. Les v'là emballés ; le camarade là-bas vient de grimper sur son perchoir, et il tape déjà sur son *canasson* pour le faire démarrer.

– Allez, dit Freneuse, et ne les serrez pas de trop près. Il ne faut pas qu'ils s'aperçoivent qu'on les suit.

– Soyez tranquille. Ils n'y verront que du feu.

Freneuse sauta dans la voiture, et, en mettant la tête à la fenêtre, il eut le plaisir de constater que l'autre fiacre venait de sortir du rang et roulait lentement sur la chaussée du boulevard.

Le *Camille* ne s'était pas vanté ; son cheval était bon, et il n'y avait pas besoin de le pousser pour qu'il conservât sa distance. Il vint se placer à dix pas du *quatre-places* de la Compagnie générale, et il s'y maintint sans peine.

« Où vont-ils ? se demandait Freneuse. Dans mon quartier, très probablement. Hier soir, l'homme est descendu rue de la Tour-d'Auvergne et la femme rue de Laval. »

Il fut assez surpris de voir le fiacre qui les portait obliquer à gauche et enfiler le boulevard de Sébastopol.

– Je me trompais, murmura-t-il. C'est tout le contraire. Ils tournent le dos à Montmartre. Et, au fait, rien ne prouve qu'ils y demeurent. Ils avaient pris l'omnibus de la place Pigalle pour faire leur coup… et après, ils ont bien pu repasser les ponts pour rentrer chez eux. Peu m'importe qu'ils aient leur domicile sur la rive gauche. J'ai toute ma soirée à moi. Ce ne serait pas la même chose, si j'étais marié.

Cette dernière réflexion lui rappela Mlle Paulet qu'il avait un peu oubliée depuis sa sortie de la loge, et il se souvint aussi que le père de cette adorable personne connaissait l'homme aux moustaches coupées en brosse. Il le connaissait même fort bien, puisqu'il l'employait comme agent d'affaires.

« Parbleu ! se dit-il, je suis bien bon de me donner tant de peine. Je saurai quand je voudrai le nom et l'adresse de ce personnage. M. Paulet ne les avait pas présents à la mémoire, mais ils sont inscrits sur son carnet, et il m'a promis de me les donner. J'ai fort envie de lâcher la poursuite, qui ne m'apprendra rien que M. Paulet ne puisse me dire. »

Il leva la main pour tourner le bouton d'appel et arrêter le cocher, mais d'autres idées lui vinrent à l'esprit.

« Oui, pensa-t-il, M. Paulet me dira tout ce qu'il sait ; mais il se peut que ce drôle se soit présenté à lui sous un faux nom et en lui laissant une fausse adresse. Un homme de cette trempe est bien capable d'avoir deux domiciles. Et il est intéressant de vérifier si la donzelle qui l'accompagne habite avec lui.

» D'ailleurs, quand verrai-je M. Paulet ? La mort de son frère va lui apporter un surcroît d'occupations qui ne lui permettra pas de me recevoir. Je n'oserai pas me présenter chez lui d'ici à quelques jours, et dans les circonstances où il se trouve, je ne puis pas décemment lui écrire pour lui demander un renseignement aussi insignifiant.

» Donc, je gagnerai du temps, si je mène jusqu'au bout la chasse que j'ai commencée, conclut Freneuse. La question est de savoir où ce joli couple va me mener. De l'autre côté de l'eau, ça devient très probable. Nous allons arriver à la place du Châtelet, et le fiacre roule vers le pont au Change… toujours tout droit… S'il continue comme ça, il me conduira à la barrière Saint-Jacques, et nous n'y serons pas dans une heure, car il marche comme une tortue. »

C'était vrai. La voiture où le couple était monté n'allait pas vite ; les deux chevaux qui la traînaient se prélassaient comme s'ils avaient suivi un convoi funèbre, et il y avait lieu de s'étonner que l'agent d'affaires eût choisi pour rentrer chez lui

un de ces énormes fiacres, à deux banquettes avec une impériale à grille, qui ne servent guère qu'à transporter aux gares des chemins de fer les voyageurs encombrés de bagages.

Le respectable véhicule marchait si lentement que le cocher de Freneuse avait toutes les peines du monde à empêcher son cheval de dépasser le paisible attelage qui trottinait devant lui.

« Voilà des gens qui ne sont pas pressés, se disait l'artiste. Ça prouve bien qu'ils ne savent pas que je les suis. Quelle figure ils vont faire quand ils me verront descendre en même temps qu'eux ! Mais, au fait… descendrai-je ? Il me semble que ce serait tout à fait inutile, car je n'ai pas le projet de leur demander des explications. Il me suffira de savoir où ils logent, et, dès qu'ils seront rentrés chez eux, je rentrerai chez moi. »

Ainsi qu'il l'avait prévu, le fiacre, après avoir traversé la place du Châtelet, enfila le pont au Change ; mais, au lieu de continuer tout droit, il prit à gauche, par le quai de la Cité, et il arriva bientôt à la pointe Notre-Dame.

« Ah çà, est-ce qu'ils vont à la Morgue ? se demanda Freneuse, en reconnaissant l'édifice municipal où l'on expose les morts anonymes. Ce serait un peu fort ! mais non… à cette heure-ci, l'établissement est fermé… la voiture ne s'arrête pas… elle passe le pont de l'Archevêché… décidément, le couple habite la rive gauche… et probablement le même quartier que Pia, car le fiacre roule maintenant sur le quai de la Tournelle. »

Il y roula si bien qu'il arriva cahin-caha au carrefour qui termine le boulevard Saint-Germain, à l'entrée du pont Henri IV.

Là, le cocher mit ses bêtes au pas, obliqua un peu à droite et les arrêta devant la porte d'une maison qui formait l'angle du boulevard et de la rue des Fossés-Saint-Bernard.

Freneuse abaissa doucement la glace du devant et tira par la manche le *Camille,* qui se retourna et lui dit à demi-voix :

– Si Monsieur veut me laisser choisir ma place, Monsieur pourra voir sans qu'on le voie.

En même temps, il manœuvrait de façon à venir se ranger le long du trottoir, derrière la première voiture. Ce fut fait très vite, et Freneuse se colla aussitôt contre la portière, afin de ne pas manquer la descente du voyageur et de la voyageuse. À son grand étonnement, personne ne se montra. Le cocher du fiacre à quatre places venait d'attacher ses guides au garde-crotte et descendait lourdement de son siège. Il débrida ses chevaux, leur attacha au cou la musette pleine d'avoine, et se mit à allumer sa pipe sans se presser, comme un homme qui sait qu'il aura tout le temps de la fumer.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? murmura Freneuse. Ils sont arrivés à destination. Pourquoi ne sortent-ils pas ? Est-ce qu'ils se douteraient que je les guette ? Non, car, s'ils s'en doutaient, ils pousseraient plus loin pour tâcher de me dépister.

Au bout de cinq minutes d'incertitude et d'attente inquiète, le peintre entendit que le cocher disait tout bas :

– J'ai dans l'idée que la particulière nous a joué un tour, et qu'il n'y a personne dans la boîte.

Cette réflexion fut un trait de lumière pour Freneuse. Il ouvrit la portière, sauta sur le trottoir et s'approcha du fiacre, plus fermé que jamais. Les glaces étaient levées ; mais en regardant au travers, il lui fut facile de s'assurer que l'intérieur était vide.

– Et vos pratiques, demanda-t-il en tâchant de prendre un air dégagé, est-ce que vous les avez semées en route ?

– Mes pratiques ? ricana le cocher, je les attends, mais je ne crois pas qu'elles viennent. Ça m'est égal, vu que je suis payé pour rester ici jusqu'à la demie de dix heures. Le quart vient de sonner, et quand mes bêtes auront fini leur avoine, je *rappliquerai* au dépôt de la compagnie. Ma journée est faite. J'ai eu cent sous de pourboire.

– Mais le monsieur et la dame qui sont montés à la porte Saint-Martin ?...

– Tiens ! vous avez vu ça, vous... et vous les suiviez depuis là-bas ? Ah ben, ils vous en ont fait une bonne. Ils *ont* entré dans ma *roulante* d'un côté et ils en *ont* sorti de l'autre. C'était convenu avec le bourgeois. Il m'a *aboulé* dix francs d'avance pour que je les laisse passer, sa bourgeoise et lui, et pour que je me trimbale jusqu'ici à vide. Histoire de vous faire courir à la Halle aux vins, pendant qu'ils se *cavalaient* sur les grands boulevards. Je vois ça maintenant, et je crois que c'est pas la peine que je pose devant c'te porte... ils ont pigé que vous me filiez, et ils ne seront pas assez bêtes pour venir se faire prendre ici.

Freneuse sentit toute la justesse de ce raisonnement. Il ne dit plus mot, et il s'en retourna la tête basse, honteux de s'être laissé berner, et jurant bien qu'on ne le reprendrait plus à suivre des pistes.

– Allons ! murmurait-il en regagnant sa voiture, chacun son métier. Je ne suis pas plus né pour faire de la police que Binos n'a été créé pour faire de la peinture. Mais je suis bien sûr maintenant que l'homme et la femme étaient dans l'omnibus, hier soir. S'ils ne m'avaient pas reconnu, ils n'auraient pas pris tant de peine pour m'échapper. Et s'ils me craignent tant, c'est

qu'ils n'ont pas la conscience nette. Heureusement, M. Paulet me donnera leur adresse, et alors, nous verrons.

» Place Pigalle, cocher, et du train !

Chapitre IV

Le boulevard Rochechouart est par excellence le quartier des estaminets borgnes que, dans la langue parisienne, on appelle des *caboulots*.

On y trouve bien aussi des cafés respectables et des débits où d'honnêtes ouvriers viennent boire un litre sur le comptoir ; mais les établissements susnommés y sont en majorité.

Les *caboulots,* d'ailleurs, ne sont pas fréquentés exclusivement par des gens de mauvaise vie. Il y vient des bohèmes qui ne travaillent guère, c'est vrai, mais qui n'ont jamais rien eu à démêler avec la police. Les ateliers de peintres abondent dans ces parages, et les rapins flâneurs ne sont pas difficiles sur la dualité des consommations et sur le choix des sociétés. Il leur suffit que le patron ouvre des crédits à ses pratiques et ne se montre pas trop exigeant sur la tenue ; qu'on puisse venir en blouse chanter à plein gosier, et jouer aux dominos pendant toute une journée ou toute une soirée, sans être obligé de *renouveler* trop souvent.

L'ami Binos était de ceux-là, et il avait depuis longtemps pris ses habitudes dans un de ces jolis endroits. Il perchait rue Myrrha, sous les toits, et le *Grand-Bock* était situé entre la rue Clignancourt et le boulevard Ornano, à deux pas de chez lui.

Ce cabaret indépendant ne payait pas de mine à l'extérieur. Sa devanture à carreaux n'était pas nettoyée souvent, et des rideaux sales dérobaient à la vue des passants les mystères de la salle du fond, où il y avait un billard plein de trous et des bancs de bois disposés tout exprès pour que les ivrognes pussent y

dormir à l'aise. Mais l'intérieur était décoré de fresques dues au pinceau fantaisiste de Binos, qui avait couvert les murs de figures étranges et incongrues. Ce travail exécuté gratuitement lui avait valu les bonnes grâces du maître de la maison, le père Poireau, plus connu sous le nom de père Poivreau, à cause de son goût pour l'absinthe. Il en absorbait régulièrement un demi-litre par jour, et il ne s'en portait pas plus mal, quoiqu'il fût gris dès l'aurore, et qu'il se couchât ivre à peu près tous les soirs.

Binos était là comme chez lui ; il y avait un compte ouvert, et il y jouissait d'un *œil* presque illimité. Il y passait environ douze heures sur vingt-quatre, et il y faisait, comme on dit, la pluie et le beau temps. Quand il lui plaisait de disserter sur le grand art, les habitués n'y comprenaient rien, mais ils l'écoutaient comme un oracle.

Et il s'y était fait des amis qu'il était sûr d'y rencontrer parce qu'ils n'en sortaient guère, et qui tenaient à honneur de le régaler lorsqu'il avait soif, car il ne frayait pas avec tout le monde. Il laissait de côté les jolis messieurs, danseurs attitrés de la *Boule-Noire* et de la *Reine-Blanche,* qui se rassemblaient volontiers chez le père Poivreau pour jouer la poule. Il dédaignait même les petits débitants du voisinage qui entraient là quelquefois pour faire un cent de piquet. Il ne se familiarisait qu'avec les gens bien posés : un marbrier du cimetière de Saint-Ouen, pour lequel il dessinait des projets de tombeaux extravagants ; un rentier, qui s'appelait M. Piédouche, et qui avait très bon air ; un droguiste retiré des affaires, qui ne brillait pas dans la conversation, parce qu'il était sourd, mais qui admirait les artistes en général et Binos en particulier.

Celui-là était, à vrai dire, le souffre-douleur du malicieux rapin, qui ne lui épargnait pas les charges d'atelier ; mais le bonhomme ne se fâchait jamais, et recherchait avec persistance la compagnie de son persécuteur.

Binos avait au contraire pour M. Piédouche une sympathie doublée d'un certain respect. Les manières rondes et décidées de M. Piédouche l'attiraient, sa parole le charmait. M. Piédouche était un causeur des plus agréables. Il avait beaucoup vu et beaucoup retenu. Il connaissait beaucoup de pays et beaucoup de gens. Il parlait de tout en homme avisé, et il était de bon conseil. Discret avec cela, au point de ne jamais raconter ce qu'il faisait, ni ce qu'il avait fait dans sa jeunesse.

Binos pensait qu'il avait servi dans l'armée, mais il n'en était pas sûr, et à force de chercher ce que pouvait bien être cet aimable compagnon, il avait fini par s'imaginer qu'il était attaché à la haute police politique ou diplomatique. Et il n'en avait que plus de goût pour lui. La police, c'était sa marotte, et il ne manquait pas une occasion d'amener la conversation sur ce sujet intéressant, que Piédouche, d'ailleurs, ne traitait qu'avec une extrême réserve.

Mais depuis trois jours, Binos attendait inutilement au *Grand-Bock* son partenaire préféré. M. Piédouche n'y venait plus, et cette éclipse inattendue contrariait énormément Binos, qui brillait du désir de le consulter sur l'affaire de l'omnibus.

Piédouche était devenu invisible, précisément le lendemain de cette tragique aventure.

Binos déplorait amèrement cette fâcheuse coïncidence et demandait son Piédouche à tous les échos du *Grand-Bock,* mais personne n'avait vu Piédouche, et le père Poivreau n'était point en état de donner des nouvelles de ce fidèle habitué de son établissement.

On savait que Piédouche demeurait dans le quartier, les uns disaient place d'Anvers, les autres, rue de Dunkerque ; mais il ne recevait pas chez lui ses connaissances du café, et Binos lui-même ne connaissait pas son adresse, quoiqu'il la lui eût

demandée plusieurs fois. Piédouche avait toujours évité de la donner exactement, et le mystère dont il entourait sa vie n'avait pas peu contribué à persuader au rapin qu'il appartenait à la police.

Son absence inexpliquée ne pouvait que confirmer Binos dans son opinion. Il était convaincu que Piédouche venait d'être chargé de quelque mission secrète, et qu'on ne le reverrait pas d'ici un certain temps. Et il se désolait, car il avait compté sur ses lumières et même sur son concours pour tirer au clair l'histoire fort embrouillée qu'il s'était vanté de démêler.

Il avait juré solennellement à Paul Freneuse de découvrir la femme qui avait joué de l'épingle et son complice de l'impériale. Il comprenait maintenant qu'il s'était trop avancé, et qu'à lui tout seul il n'arriverait à rien. Il s'avouait à lui-même son impuissance, et cet aveu l'humiliait à ce point qu'il n'osait plus se montrer chez son ami de la place Pigalle. Or, Freneuse n'était pas homme à se déplacer pour rencontrer Binos ; quand Binos venait à l'atelier, Freneuse lui faisait bon accueil, en souvenir d'une ancienne camaraderie qui avait pris naissance à l'École des Beaux-arts, aux jours déjà lointains de leur jeunesse ; mais, depuis qu'ils étaient entrés dans la vie par la même porte, ils avaient suivi des routes si différentes que les liens de cette camaraderie s'étaient un peu relâchés. Freneuse allait dans le monde et y tenait parfaitement sa place ; Binos, débraillé de costume et d'allures, aurait fait tache dans un salon. Freneuse avait les estaminets en horreur, et Binos n'en sortait guère. D'où il résultait qu'ils ne s'étaient pas rencontrés depuis trois jours.

Binos s'était établi en permanence au *Grand-Bock*. Il ne s'éloignait que pour aller faire un tour à la Morgue, à seule fin de savoir si la jeune fille de l'omnibus y était encore ou si quelqu'un l'avait reconnue. Et il revenait toujours de cette lugubre excursion sans avoir rien appris de nouveau. Personne ne s'était présenté pour réclamer la morte, et le terme fixé par le

règlement venait d'expirer le matin du troisième jour. On allait procéder à l'inhumation, avait dit le greffier de l'établissement. Le pauvre corps allait être jeté dans la fosse commune, et le secret du crime allait être enterré avec la victime dans le cimetière des hôpitaux.

La certitude de ce très prochain dénouement consterna Binos et lui donnait des remords. Il en était à se demander s'il ne ferait pas bien de porter tout bonnement au commissariat l'épingle empoisonnée et de raconter au commissaire la scène de l'omnibus, sans se préoccuper de la répugnance de l'ami Freneuse à se mêler de cette affaire. Mais il aurait bien mieux aimé opérer lui-même, en collaboration avec ce Piédouche qui, à son estimation, était plus habile que tous les policiers du monde.

Pendant que l'imprudent rapin se morfondait à attendre ce personnage, Paul Freneuse, qui aurait pu fournir à Binos d'importantes indications, se tenait coi chez lui et ne désirait pas du tout le voir. Paul Freneuse, toutes réflexions faites, avait pris le parti de rester tranquille jusqu'à nouvel avis, c'est-à-dire jusqu'à ce que M. Paulet lui donnât l'adresse de cet agent d'affaires qui s'était si subtilement dérobé le soir de la représentation des *Chevaliers du brouillard*. Paul Freneuse travaillait avec acharnement et pensait beaucoup plus à Mlle Marguerite qu'au couple suspect auquel il avait donné la chasse.

Donc, le troisième jour, vers midi, après avoir déjeuné d'un plat de choucroute, arrosé de plusieurs chopes de bière, Binos se promenait mélancoliquement à travers la première salle de son *caboulot* de prédilection. Le front soucieux et la pipe aux lèvres, il allait à chaque tour coller son visage contre la porte vitrée, espérant toujours qu'il verrait poindre Piédouche sur le boulevard. C'était l'heure où il arrivait d'habitude pour jouer au billard ou aux dominos. Mais Piédouche ne paraissait pas.

Le père Poivreau sommeillait sur son comptoir, entre une bouteille d'absinthe et un verre vide : le droguiste retiré, qui répondait au nom de Pigache, lisait le journal dans un coin, et prenait sans doute un grand intérêt à cette lecture, car il ne soufflait mot, et il ne bougeait pas plus qu'une pierre, quoique Binos lui eût déjà lancé quelques lardons qui ne le touchaient guère, puisqu'il était sourd. Binos, exaspéré par les ennuis de l'attente, se préparait à lui faire une méchante farce en mettant le feu à son journal avec une allumette, lorsque la porte de l'estaminet s'ouvrit brusquement.

– Bonjour, les camarades ! Salut, père Poivreau ! dit une grosse voix qui réveilla le maître de l'établissement et fit lever la tête au droguiste, plongé dans la lecture de son journal.

– Piédouche ! s'écria Binos. Enfin, vous voilà ! Ce n'est pas malheureux. Il y a trois jours que je vous demande à tout le monde.

– Pour m'offrir un verre de *fine,* je parie, dit en riant l'illustre Piédouche, qui paraissait être de joyeuse humeur.

– Pour ça, d'abord… et puis encore pour autre chose. Ah çà, qu'est-ce que vous êtes devenu ? Vous avez donc été malade ?

– Moi, malade ! Jamais ! Regardez-moi ce torse-là ! Est-ce que j'ai l'air d'un conscrit exempté pour faiblesse de constitution ?

– Non, parbleu ! mais on a beau être solide, on n'est pas l'abri d'une indisposition. J'ai souvent *mal aux cheveux,* moi qui me porte comme le Pont Neuf. Et quand j'ai vu que vous manquiez à l'appel trois jours de suite, j'ai été inquiet. Si j'avais su votre adresse, je serais allé prendre de vos nouvelles.

– Oh ! ce n'était pas la peine. Je ne rentre jamais chez moi que pour dormir, et encore ! Je suis parti en voyage mardi soir, et je ne suis revenu que ce matin.

– Tout s'explique alors. Est-ce que vous êtes allé loin ?

– Non, à quinze lieues de Paris seulement… pour affaires… un petit héritage qui vient de me tomber sur la tête.

– Ça vaut mieux qu'une tuile ou un pavé… mes compliments, mon vieux… voilà un accident qui ne m'arrivera jamais.

– Bah ! qui sait ? Mais, en attendant, c'est moi qui régale, ce matin.

» Père Poivreau, un carafon et des verres !… et de la vieille, hein ? Tiens ! il avait deviné ce que je voulais, le vieux lascar… le cognac est déjà servi… et il a posé le plateau sur la table, à côté du respectable Pigache. C'est pour que j'invite ce vieillard… Bon ! je ne demande pas mieux que de me fendre d'une consommation de plus. Aujourd'hui, je suis à la *rigolade*.

– Parbleu ! si j'héritais, j'inviterais tous les passants. Mais je ne tiens pas à boire dans le voisinage du père Pigache.

– Pourquoi ça ? qu'est-ce qu'il vous a fait, le pauvre *birbe ?*

– Oh ! rien. Seulement, j'ai une histoire à vous raconter… et une consultation à vous demander… pour moi tout seul.

– Eh bien, il ne nous entendra pas causer. Il est sourd comme un pot.

– C’est vrai. Je n’y pensais plus. En parlant bas, je n’aurai pas peur qu’il saisisse un seul mot. Nous pouvons nous asseoir près de ce droguiste.

– Des confidences intimes ! des secrets ! voilà du nouveau, par exemple ! Est ce que vous conspirez contre le gouvernement ? Diable ! ça ne m’irait pas du tout.

– Oh ! je le pense bien, dit Binos, qui prit ce propos pour un aveu. Je comprends que vous ne pouvez pas vous mêler de ces choses-là. Quand on appartient à l’administration… mais il ne s’agit pas de ça… il s’agit d’une affaire privée.

– Une affaire ! ça me va. Expliquez-la-moi, mais trinquons d’abord, dit Piédouche qui venait de remplir les trois verres, et de prendre place coude à coude avec Pigache.

– À votre santé, papa, reprit-il, en frappant sur l’épaule de son voisin.

– Pas mal, et vous ? répondit le vieux d’un air ahuri.

– Il croit que je lui demande comment il se porte, ricana Piédouche. Faut-il qu’il en ait pilé de ces drogues pour avoir l’oreille si dure ! Laissons-le tranquille et narrez-moi votre histoire. Il boira, si le cœur lui en dit, et s’il ne boit pas, nous sécherons le carafon à nous deux.

Binos, déjà accoudé sur la table, ne demandait qu’à entrer en matière. Il entama le récit du voyage en omnibus, en commençant par le commencement et sans omettre un détail. Tout y était, depuis l’épisode de la place cédée au départ jusqu’à la catastrophe de l’arrivée. Il décrivit dans un langage coloré les trois personnages de ce drame, les deux complices et leur victime, la scène muette qui s’était passée à la descente du Pont

Neuf, et la stupeur des employés au moment où l'on avait constaté que la voyageuse était morte pendant le trajet.

Rien ne manquait à ce tableau émouvant, seulement il se mit en scène au lieu de parler de son ami. Il s'attribua carrément le rôle que Paul Freneuse avait joué. Son amour-propre y trouvait son compte, et de plus il jugeait inutile de compromettre un camarade qui ne se souciait pas de figurer dans une affaire de ce genre.

M. Piédouche l'écouta avec une attention soutenue et un intérêt marqué. Il se permit cependant deux ou trois fois de sourire, et il finit par s'écrier :

– En voilà une aventure ! Mais comment diable vous trouviez-vous à minuit moins un quart dans le quartier de la Halle aux vins ?

– J'avais passé la soirée à chercher une femme domiciliée dans les environs… un modèle, balbutia Binos, qui n'avait pas prévu cette interpellation.

– Ah ! bon ! il fallait donc le dire ; c'est très intéressant, l'histoire de cette mort subite, mais… sur quoi voulez-vous me consulter ?

– Je voudrais savoir ce que vous pensez de cet étrange accident.

– Mais, répondit Piédouche en haussant les épaules, je n'en pense rien du tout. Je ne suis pas médecin.

– Moi non plus. Et pourtant, je suis sûr que cette pauvre fille a été assassinée dans l'omnibus.

– Allons donc ! Par qui et comment, s'il vous plaît ?

Là-dessus, Binos aborda la seconde partie du récit qu'il préparait depuis trois jours. Il raconta la découverte de l'épingle empoisonnée et du fragment de lettre, l'expérience qui avait coûté la vie à un chat, puis ses visites réitérées à la Morgue, ses incertitudes et les résolutions auxquelles il s'était arrêté, après avoir mûrement réfléchi. Il conclut en adjurant Piédouche de l'aider de ses lumières et d'entrer en campagne avec lui pour retrouver l'abominable couple qui avait perpétré cette œuvre scélérate.

Piédouche était devenu sérieux. Il hochait la tête, d'un air entendu, à chaque observation que formulait Binos, et il absorba coup sur coup trois petits verres avant de répondre.

– Ma foi ! dit-il enfin, je commence à croire que cette mort n'est pas naturelle. Avez-vous exposé les faits au commissaire de police ?

– Je m'en suis bien gardé, car je prétends me passer de lui. Il sera temps de le prévenir quand je saurai où prendre la femme qui a fait le coup et son complice.

– Vous avez bien raison. Les commissaires cherchent volontiers midi à quatorze heures… on vous aurait soupçonné. Mais, dites-moi… vous avez, je suppose, conservé l'épingle et la lettre déchirée ?

– Ah ! je vous en réponds ! Je les porte sur mon cœur. Voyez plutôt.

Ce disant, Binos tirait de la poche de sa vareuse un étui où il serrait habituellement sa pipe favorite. Il l'ouvrit, et il y prit les deux pièces à conviction que Freneuse lui avait remises. L'épingle tenait dans la gaine la place du tuyau de la pipe absente, et la lettre tenait la place du fourneau.

– Voilà une cachette ingénieuse, dit en riant Piédouche.

– Vous comprenez bien que j'ai peur de perdre les objets et surtout de me piquer, s'écria le rapin. Mais je ne vous empêche pas de les examiner, et même je vous en prie. Seulement, maniez l'épingle avec précaution.

– Je ne la manierai pas du tout, ça sera plus sûr. Je me contenterai de déchiffrer, si vous le permettez, ce qu'il y a d'écrit sur ce chiffon de papier.

– Comment ! si je le permets ! c'est-à-dire qu'il me tarde de savoir ce que vous en pensez. Moi, je trouve que la preuve du crime est au bout de chaque ligne.

Pendant que Piédouche dépliait le papier froissé, Binos, en levant la tête, s'aperçut que le père Pigache souriait d'un air malin.

Le bonhomme n'avait pas été distrait de la lecture de son journal par une conversation que sa surdité l'empêchait d'entendre ; mais il y voyait clair, et l'exhibition de l'épingle paraissait le réjouir infiniment.

– Ah ! mon gaillard, dit-il en la montrant du doigt, vous faites des reliques avec les affiquets de votre bonne amie ! Voilà ce que c'est que d'être jeune. Elle est jolie, hein ! la belle qui attachait son chapeau avec ça ?

– Touchez pas ! ça mord, lui cria Binos.

Et, pour plus de sûreté, il referma l'étui.

– Bon ! bon ! ne soyez pas jaloux, mon garçon, reprit le sourd. Ça n'est plus de mon âge, ces bêtises-là.

– Lis donc tes faits divers et laisse-nous en repos, vieille baderne, grommela Binos.

– Vous dites que je suis bien conservé… vous me flattez, jeune homme ; mais je ne vous en veux pas, répondit gravement Pigache en se rejetant sur son journal qu'il dévorait toujours jusqu'à la dernière ligne.

– Décidément, nous n'avons pas besoin de nous gêner. Il est encore plus sourd que je ne le croyais, et le père Poivreau s'est remis à ronfler sur son comptoir ; vous pouvez y aller de votre avis sur la lettre, mon cher.

– La lettre ne prouve pas grand'chose, murmura Piédouche. Il n'y a pas une phrase qui présente un sens complet.

– Non, mais on peut lire entre les lignes. *Elle est arrivée depuis un mois… elle,* c'est évidemment la petite qu'on a lardée dans l'omnibus. Je *reviens à mon premier projet…* le projet de la tuer avec une épingle, c'est clair… *Elle sort fort peu, mais elle va quelquefois le soir…* toujours la petite… le coquin qui a écrit ça ne savait pas chez qui, mais il savait où… dans le quartier de la Halle aux vins, parbleu ! Et il l'a attendue au retour.

– Cher ami, vous êtes très fort… plus fort que moi, car je n'aurais jamais trouvé tout ce que vous me dites là. Mais, pour l'épingle, je pourrai, si vous le désirez, savoir dans quel poison elle a été trempée. Je connais un chimiste qui est de première force sur ces affaires-là. Il fera des expériences, des analyses… tout le diable et son train.

– Ça me va ! s'écria Binos.

– Seulement, il faudrait me confier l'objet, ajouta Piédouche.

– Vous confier l'épingle ! dit Binos. Mais je ne demande pas mieux. Je suis sûr que vous n'en ferez pas un mauvais usage, et elle sera tout aussi bien chez vous que chez moi.

– Je vous offrirais bien d'assister aux essais, reprit Piédouche, mais ça pourrait contrarier mon chimiste… parce que… Vous comprenez, il est expert assermenté près des tribunaux, et il ne s'agit pas ici d'une expertise légale… Si je lui racontais l'histoire de l'omnibus, il craindrait peut-être de se compromettre en mettant sa science au service d'un particulier qu'il ne connaît pas… tandis qu'à moi, qui suis son ami, il ne demandera aucune explication… ou bien il se contentera de celle que j'inventerai.

– C'est juste… emportez l'épingle, mon cher, et l'étui par-dessus le marché… à une condition, pourtant…

– Laquelle ?

– À condition que vous allez me promettre de travailler avec moi. J'ai juré de retrouver les coupables, et sans vous, je ne ferais rien de bon.

– D'où vient que vous avez une si haute idée de mes talents de chercheur ? demanda Piédouche en riant.

– Ma foi ! au point où nous en sommes, je puis bien vous le dire, s'écria Binos. Je me figure que vous avez travaillé autrefois dans cette partie-là.

– C'est très flatteur pour moi… surtout si vous n'êtes pas comme bien des gens qui ont des préjugés contre la police et contre tout ce qui s'y rattache.

– Moi ! si je n'étais pas artiste, je voudrais être agent secret, c'est-à-dire, entendons-nous… pas mouchard à gages… j'aimerais à chasser à l'homme en amateur… pour mon compte ou pour le compte de mes amis… comme M. Lecoq, dans les romans de Gaboriau.

– M. Lecoq, si je ne me trompe, avait été du métier.

– Moi, non. J'ai manqué ma carrière. Mais vous en auriez été que je ne vous en voudrais pas pour ça.

– Quoi qu'il en soit, dit Piédouche avec un sourire discret, je vous prie de croire que je n'en suis pas maintenant.

– Raison de plus pour vous occuper de mon affaire. Si vous étiez attaché à la préfecture, ça vous gênerait pour marcher avec moi ; tandis que, libre comme vous l'êtes, vous pouvez prendre la direction des recherches que je veux entreprendre.

– Rien ne s'y oppose en effet, mais… si elles aboutissaient à un résultat, que nous en reviendrait-il ?

– Le plaisir de venger la mort d'une pauvre fille assassinée par des scélérats.

– C'est quelque chose, j'en conviens. La question est de savoir si nous avons chance de réussir. Vous m'avez dit, je crois, que la victime n'a pas été reconnue à la Morgue ?

– Malheureusement, non, et on l'enterre ce soir.

– Diable ! il n'y a pas une minute à perdre. Si l'on ne découvre pas qui elle est, on ne découvrira pas ceux qui l'ont tuée. Et j'avoue que je ne vois pas du tout comment nous pourrions savoir son nom.

– Il n'y a qu'un moyen, c'est de trouver son domicile.

– Si vous croyez que c'est facile…

– Non ; mais ce n'est pas impossible. Nous avons déjà une indication. Relisez la lettre déchirée. À la troisième ligne, il y a rue *des*… et non pas rue de…

– En effet, ce pluriel est un point de départ.

– Parfaitement… et j'aurais déjà couru toutes les rues dont le nom est au pluriel si je n'avais été retenu ici par l'espoir de vous y rencontrer. Voilà trois jours que je n'ai, pour ainsi dire, pas quitté le *Grand-Bock*. Poivreau vous le certifierait, s'il n'était pas ivre… et j'invoquerais le témoignage du père Pigache, si l'animal n'était pas sourd.

– Que voulez-vous ! J'étais occupé à hériter. Ce retard n'en est pas moins très fâcheux, et il faudrait tâcher de le réparer. En consultant l'almanach Bottin, nous aurons la liste complète des rues qui nous intéressent, et alors nous pourrions nous partager la besogne. Vous visiteriez la moitié de Paris, pendant que je visiterais l'autre. Il y aurait d'ailleurs une méthode à suivre pour abréger les recherches. Cette malheureuse fille avait pris, m'avez-vous dit, le dernier omnibus de la Halle aux vins ?

– Oui… celui qui n'arrive à destination qu'à minuit passé.

– Donc elle rentrait chez elle pour se coucher. Donc, elle devait demeurer dans les parages de la place Pigalle. Donc, il serait sensé de commencer par ce quartier. Y connaissez-vous une rue *des… ?*

– J'en connais plusieurs : la rue des Martyrs… la rue des Abbesses…

– Eh bien, inspectons ces deux-là avant toutes les autres.

– Hum ! la rue des Martyrs est terriblement longue. Elle part de l'église Notre-Dame de Lorette, et elle grimpe jusque sur la butte Montmartre.

– Comment ! s'écria Piédouche en riant, vous boudez déjà au travail !

– Non, mais je crains de perdre du temps.

– Alors, attaquons d'abord la rue des Abbesses.

– C'est tout près d'ici, la rue des Abbesses, dit Binos, et elle n'est pas très longue ; rien ne s'oppose à ce que nous commencions par là. Je dis : nous, parce que vous me paraissez disposé à m'accompagner. Ça me va comme un gant. Sans vous, je ne ferais rien de bon. Je ne sais pas encore parler aux portiers. Je ne sais que leur faire des charges. Vous allez m'enseigner le métier, et lorsque j'en posséderai les premiers éléments, vous verrez que je ne m'en tirerai pas trop mal.

– J'en suis convaincu, prononça gravement Piédouche. Vous verrez d'ailleurs que ce n'est pas très difficile. Il ne s'agit que d'avoir de l'aplomb et un peu de perspicacité. Mais si vous voulez que votre apprentissage vous profite, il faut que vous preniez les renseignements vous-même. Je serai là, et je vous soufflerai.

– Parfait ! Alors, entrons en campagne tout de suite.

– J'aime cette noble ardeur, et je suis tout à vous. Vous permettez que j'emporte l'épingle empoisonnée ?

– L'épingle et la lettre, si vous voulez. Je serai beaucoup plus tranquille quand elles seront entre vos mains, car, dans

mon logement, il n'y pas un meuble qui ferme à clef, et toutes mes poches sont plus ou moins percées.

– Diable ! il serait fâcheux de perdre des pièces à conviction si précieuses, et puisque c'est comme ça, je garde tout… en dépôt, bien entendu, et à charge de vous restituer les objets à première réquisition, dit Piédouche en insérant le papier déchiré dans l'étui où l'épingle était déjà.

Le père Pigache, qui avait enfin achevé la lecture de son journal, le regardait faire en souriant niaisement.

– Ça vous étonne, papa, que j'empoche ces bibelots-là, lui cria Piédouche. Il n'y a pourtant pas de quoi. Ça prouve tout bonnement que mon ami Binos a confiance en moi.

– Vous dites ? demanda le bonhomme en tendant l'oreille.

– Rien du tout, vieille cruche, ricana Binos, qui était déjà debout.

Piédouche alla secouer le maître de l'établissement pour le réveiller, paya la consommation et sortit. Binos le suivit sur le boulevard, et ils s'acheminèrent côte à côte vers la place Saint-Pierre, qui s'étend au pied de la butte Montmartre. On peut passer par là pour aller à la rue des Abbesses, et sans doute Piédouche avait ses raisons pour adopter cet itinéraire.

Piédouche était toujours très proprement habillé, et il ne tenait peut-être pas à prendre les chemins les plus fréquentés lorsqu'il circulait en compagnie d'un rapin vêtu d'une vareuse fort sale et coiffé d'un chapeau mou à bords extravagants.

– Mon cher, dit-il, au moment où ils entraient dans la rue d'Orsel, je me figure que cette pauvre fille ne devait pas être

dans ses meubles… je me figure ça d'après la description que vous m'avez faite de son costume.

– C'est vrai que sa toilette n'était pas brillante, murmura Binos. Tenue de Jenny l'ouvrière. Elle devait loger dans une mansarde.

– Oui, et en garni. Je vous demande ça parce que je suis d'avis de commencer notre inspection par les hôtels.

– Bonne idée ! excellente idée ! Ah ! vous avez du flair, vous ! Moi, je n'aurais jamais pensé à ça. Et puisque vous raisonnez si bien, dites-moi donc un peu pourquoi l'on a tué la petite… pas pour la voler assurément… on n'a trouvé sur elle que quatorze sous.

– Comment ! vous n'avez pas deviné ? C'est une vengeance de femme, parbleu ! Elle avait enlevé l'amant ou le mari d'une dame qui a mal pris la chose.

– C'est possible… et cependant elle n'avait pas une figure à voler les hommes des autres.

– Pardon ! vous m'avez dit vous-même qu'elle était remarquablement belle.

– Oui, mais l'air modeste et réservé comme une jeune fille qui n'a jamais quitté sa mère.

– Peuh ! il ne faut pas toujours se fier aux apparences. Les demoiselles sages ne circulent pas seules à minuit dans les omnibus. Du reste, nous n'avons pas à nous occuper de ça pour le quart d'heure. Quand nous saurons qui elle est, il sera temps de chercher pourquoi on l'a supprimée.

– Brigadier, vous avez raison, dit Binos, qui était toujours de l'avis de Piédouche.

Ils marchaient vite, et ils avaient déjà dépassé le théâtre de Montmartre. Un peu au delà, commence la rue des Abbesses, qui remonte jusqu'à la rue Lepic. C'est une des mieux habitées de ce quartier, et les garnis, qui foisonnent sur le boulevard extérieur, y sont assez rares. Les maisons y ont une apparence bourgeoise et respectable ; on y trouve la mairie et le bureau de poste du dix-huitième arrondissement. Elle est d'ailleurs assez peu fréquentée, et l'on peut y causer tout à son aise sans gêner la circulation. Bientôt, Piédouche s'arrêta au milieu de la chaussée, et montrant à Binos une porte bâtarde surmontée d'un vitrage en saillie :

– Mon cher, dit-il, voilà un *boui-boui* qui ne paye pas de mine et qui, précisément à cause de cela, vaut bien que vous preniez la peine d'y entrer.

– Avec vous ? ajouta Binos.

– Mais non, sans moi.

– Comment ! vous voulez que j'entre seul dans ce garni !... et que j'interroge sans vous la personne qui le tient ! Que le diable m'emporte si je sais quoi lui dire ! Demander des renseignements sur une locataire dont j'ignore le nom, ce n'est pas commode.

– Vous vous embarrassez là de bien peu de chose. Il y a trois ou quatre manières de procéder.

– Laquelle prendriez-vous ?

– La plus simple. Je tirerais de ma poche une jolie pièce de cent sous et je la laisserais voir au maître de l'établissement... si

vous avez affaire à un simple portier, la pièce de deux francs suffira… et je le prierais poliment de m'apprendre s'il ne loge pas une jeune fille faite de telle et telle façon. Il y a gros à parier qu'on ne refusera pas de vous répondre… et si l'on vous répond que non, ce sera la vérité, car ces gens-là savent ce que parler veut dire, et ils verront bien que vous ne lâcherez la pièce qu'en échange d'une indication utile.

– Il me semble que vous joueriez cette comédie-là mieux que moi.

– Non, car je n'ai jamais vu la fille dont vous voulez savoir le nom, et je la décrirais fort mal. Tandis que vous, qui l'avez examinée à loisir, vous en ferez un portrait si ressemblant qu'on la reconnaîtra tout de suite.

– Le fait est que je la peindrais de mémoire… j'ai même pensé à la peindre… couchée sur une dalle de la Morgue… un sujet réaliste pour le Salon de l'année prochaine.

– Eh bien, alors… allez de l'avant. Qui vous retient ?

– Ma foi ! je peux bien vous l'avouer. Ce qui me retient, c'est que je n'ai sur moi ni la pièce de cinq francs, ni la pièce de quarante sous. J'ai oublié mon porte-monnaie à la maison.

– N'est-ce que cela ? Voici le mien, dit Piédouche en tirant de sa poche une jolie bourse de cuir. Il y a dedans de quoi délier la langue de tous les logeurs de Montmartre, et je vous prie de ne pas vous gêner avec moi.

Binos hésita un instant pour la forme, mais il accepta en disant :

– Ce n'est qu'une simple avance, cher ami… une avance que je vous rembourserai un de ces jours, et d'ailleurs, je vais

tâcher de ménager vos finances… j'aurai peut-être le renseignement pour trente sous… Mais, j'y pense… une fois que je l'aurai, si je l'ai, je ne serai pas beaucoup plus avancé… Je suppose qu'on me dise que la personne en question demeurait là, mais qu'elle a disparu depuis trois jours… que devrai-je faire ?

– Vous vous informerez adroitement de ses habitudes… des gens qu'elle recevait… vous demanderez si elle a laissé dans sa chambre des bagages… des papiers… quel nom elle a donné en entrant… et quand vous saurez tout cela, vous n'aurez plus qu'à courir à la Morgue et à faire votre déclaration au greffier, qui préviendra la police. Le logeur sera appelé ; il reconnaîtra sa locataire, puisqu'elle n'est pas encore enterrée… dès lors, vous aurez une base d'opérations, et vous pourrez commencer une enquête sérieuse.

– Avec vous, j'espère ?

– Avec moi, si vous y tenez. Je ne me soucierais pas trop de m'en mêler ostensiblement, mais je ne vous marchanderai pas mes avis, si vous croyez en avoir besoin.

– Piédouche, mon vieux, entre nous c'est à la vie et à la mort, s'écria Binos dans un accès d'enthousiasme. Je vais franchir le seuil de ce local qui ne ressemble point à un palais et débuter sous vos auspices dans la diplomatie privée. Puis je reviendrai vous faire mon rapport, car je compte bien que vous allez m'attendre.

– Très volontiers. Là-haut, sur la place qui est devant la mairie. Et ne vous pressez pas. J'ai le temps. Si nous sommes tombés juste, poussez l'interrogatoire… Renseignez-vous à fond… N'oubliez pas surtout de demander si la locataire disparue avait des papiers… Il importe, pour la suite de vos

opérations, que sa personnalité soit établie par des pièces authentiques.

– C'est compris, cher ami. Et maintenant… à la tour de Nesle ! déclama le rapin en se précipitant vers le garni désigné par le sagace Piédouche, qui se mit à remonter lentement la rue des Abbesses.

La porte de l'allée était ouverte, et Binos entra d'un pas délibéré.

– Quel homme ! murmura-t-il. Si c'est bien là que logeait la petite, Piédouche est le plus grand policier des temps modernes, car il m'a conduit directement au bon endroit. Ma parole d'honneur, je serais presque tenté de croire qu'il la connaissait.

L'allée n'était pas large. Deux hommes auraient eu de la peine à y passer de front. Elle n'était pas non plus très bien éclairée. Binos avançait avec précaution, en étendant les bras pour tâter les murs des deux côtés. Il finit par sentir à gauche une solution de continuité dans la muraille, et une voix lui cria :

– Qu'est-ce que vous demandez ?

– Je voudrais parler au concierge, répondit Binos.

– Il n'y a pas de concierge ici, reprit la voix, qui était celle d'une femme.

– À la propriétaire, alors.

– C'est moi la propriétaire. Qu'est-ce qu'il vous faut ? Est-ce que vous venez pour louer ?

– Non. Je viens pour une de vos locataires.

– Connais pas. Je ne loge que des hommes.

– Pourtant, on m'avait dit…

– Quoi ?… Expliquez-vous… et d'abord, avancez, que je vous envisage.

Binos ne demandait pas mieux que de se montrer, mais il n'y voyait goutte, et il ne savait de quel côté tourner pour s'aboucher avec la revêche personne qui l'interpellait si rudement. À force de tâtonner, cependant, il finit par rencontrer sous ses doigts une porte vitrée et un vasistas ouvert. La porte était entrebâillée. Il la poussa, et il entra dans une loge qui n'était pas beaucoup mieux éclairée. La lumière n'y pénétrait que par un œil-de-bœuf garni de verres dépolis qui tamisaient le jour douteux venant d'une cour intérieure. Et il eut quelque peine à apercevoir une petite vieille toute ratatinée qui se chauffait devant un feu de coke presque éteint.

– Bon ! parlez maintenant, lui cria-t-elle, je sais à qui j'ai affaire.

Binos aurait bien voulu pouvoir en dire autant, car il ne comprenait rien à cette réception. Binos, désarçonné, se demandait par où il allait commencer. Impossible d'employer le procédé recommandé par Piédouche. L'exhibition de la pièce de cinq francs n'aurait produit aucun effet, par l'excellente raison que la vieille qu'il s'agissait d'amadouer en la lui montrant n'aurait pu voir briller le métal entre les doigts de l'étranger qui allait la questionner. Mais Binos ne restait jamais longtemps dans l'embarras. Si la diplomatie n'était pas son fort, la timidité n'était pas son défaut, et il avait une tendance naturelle à mettre, comme on dit, les pieds dans le plat.

– Vous prétendez que vous savez à qui vous avez affaire, commença-t-il audacieusement. Parions que non.

– Si je pariais, tu perdrais, mon petit, répliqua la dame du logis, en fixant sur lui deux yeux gris qui brillaient dans l'obscurité comme les prunelles d'un chat. Je te connais comme ma poche.

– Ah ! bah ! dites un peu comment je m'appelle.

– Je ne sais pas ton nom, mais je sais que tu fais ton état de barbouiller de la bonne toile avec de mauvaises couleurs. T'es peintre, mon garçon, et pas peintre d'enseignes. Je t'ai rencontré cinquante fois sur le boulevard Clichy avec ta boîte à couleurs.

– Alors, j'avoue, la mère, et je vous ferai votre portrait quand vous voudrez.

– Je n'ai pas besoin de mon portrait. Il y a cinquante ans que je me regarde dans les glaces. Ça me suffit. Et puis, je te défends de m'appeler « la mère », vu que je n'ai pas d'enfants… ni de mari non plus, Dieu merci !

– Bon ! je dirai : mademoiselle.

– Pas de charges d'atelier, gamin. Je ne les aime pas. Qu'est-ce que tu veux ?

– Savoir si vous n'avez pas eu chez vous une jeune personne qui m'intéresse.

– Allons donc ! T'y voilà, mon gars. J'avais deviné que tu venais de sa part.

– De la part de qui ? demanda Binos assez interloqué.

– De la part de l'Italienne, parbleu ! de la Bianca.

– Ah ! si vous l'avez deviné… ce n'est pas la peine que je vous contredise, murmura Binos, qui voulait laisser parler la vieille.

– C'est donc toi qui l'a débauchée, vilain crapaud ? Je m'en doutais, que la nigaude avait donné dans les rapins. Un fichu goût qu'elle avait là. Tu en as profité, mais tu as fait une canaillerie. Cette petite n'avait pas pour deux liards de vice, et je mettrais ma main au feu qu'elle était sage, quand elle a eu la mauvaise chance de te trouver sur son chemin. Où l'as-tu levée, dis, monstre ? Est-ce au marché Saint-Pierre, où elle allait acheter tous les matins des herbes pour son déjeuner…, ou bien le soir, sur la place Pigalle, quand elle revenait de prendre sa leçon de chant ?

– Je jure sur votre tête que je n'ai séduit personne.

– Tais-toi, serpent. Il y a trois jours qu'elle n'est pas rentrée… Elle qui n'avait jamais découché… Ose donc me dire que tu ne l'as pas emmenée dans ton taudis.

– Un peu, que je l'ose ! s'écria Binos, qui jubilait d'entendre ces reproches immérités, car ils lui apprenaient qu'il était tombé juste.

Cette Italienne qui avait disparu depuis trois jours ne pouvait être que la jeune fille morte en omnibus. Il savait déjà qu'elle s'appelait Bianca, et il ne tenait qu'à lui d'en savoir davantage.

– C'est bon ! tu as beau essayer de faire le malin avec moi, ça ne prend pas. Que la petite soit où elle voudra, je m'en moque. Mais tu viens réclamer son *baluchon,* n'est-ce pas ? Eh bien, tu lui diras de ma part que, si elle veut l'avoir, faudra qu'elle prenne la peine de venir le chercher.

» Elle peut bien se déranger, continua la vieille ; elle n'est pas devenue princesse depuis qu'elle est avec toi.

– Pardon ! balbutia Binos, je vous ai déjà dit que…

– Oh ! je me doute bien qu'elle ne se soucie pas de me revoir, parce qu'elle sait que je ne mâche pas les mots, quand j'ai des vérités à dire. Je la traiterais comme une coureuse, et elle ne l'aurait pas volé, car c'est honteux, ce qu'elle a fait, et si j'avais su que ça finirait comme ça, c'est moi qui ne l'aurais pas logée.

– Mais, ma bonne dame…

– Il n'y a pas de bonne dame qui tienne. Quand j'y pense, ça me tourne le sang. Ah ! la sainte nitouche ! parions qu'elle ne t'a pas conté comment elle est entrée chez moi. Tiens ! c'était le soir, et il pleuvait à ne pas laisser un chien coucher dehors. V'là qu'elle arrive dans ma loge avec un gamin qui portait sa malle… fallait voir ça… une boîte en bois blanc où il n'aurait pas tenu deux robes et six chemises. « Madame, qu'elle me fait avec un drôle d'accent, pourriez-vous me donner une chambre pas chère ? Je n'ai pas beaucoup d'argent, mais je payerai tous les jours. » Moi, pendant qu'elle me disait ça, je passais l'inspection de sa frimousse, et j'avais vu du premier coup que ce n'était pas une rouleuse, comme il n'en manque pas dans le quartier. Je lui demande si elle a des papiers ; elle me sort un passeport italien… Astrodi, Bianca, dix-huit ans, cantatrice… je te demande un peu !… cantatrice, une pauvre diablesse qui arrivait à pied de la gare de Lyon pour économiser la dépense d'un fiacre !… c'est comme si tu disais que tu es peintre, toi qui n'es bon qu'à nettoyer les palettes et à essuyer les pinceaux.

– Merci !

– Tu vas p't-être me soutenir que tu fais des tableaux qui sont reçus à l'Exposition ! Va conter cette blague-là à Bianca, si tu l'oses. Ça prendra, puisque tu lui as déjà fait gober que tu la rendrais heureuse ; mais avec moi, non, il n'y a pas mèche. Je sais ce que tu vaux, rapin, et c'est pour ça que je t'en veux d'avoir débauché la petite. Quand je pense que, depuis un mois qu'elle était ici, il n'est pas entré un homme dans sa chambre… ni une femme, non plus… elle ne connaissait personne… et elle ne sortait que pour aller chez un maître de chant qui était de son pays, à ce qu'elle disait… Après ça, c'était peut-être pour aller filer le parfait amour dans ton grenier.

– Jamais de la vie ! Je ne la connaissais pas…

– Possible, mais tu as fait sa connaissance… Si je comprends pourquoi elle s'est toquée de ton museau, par exemple !… faut que tu l'aies enjôlée en lui chantant : Je suis artiste ; vous aussi… Nous sommes faits l'un pour l'autre… Une mansarde et mon cœur. Et elle a cru ça ! Jour de Dieu ! que les filles sont bêtes !

Binos protesta d'un geste. Il n'interrompit la vieille que juste assez pour l'exciter à bavarder, et ce système lui réussissait fort bien, car en cinq minutes de monologue, elle venait de lui apprendre à peu près tout ce qu'il voulait savoir, et cela sans qu'il l'interrogeât.

– Mais je perds mon temps, reprit l'irascible logeuse, et j'ai autre chose à faire que de causer à un oiseau de ton espèce. Je trouve que je t'ai assez vu comme ça. Décanille !

– Pas avant que vous m'ayez dit…

– Quoi ? qu'est-ce qu'il te faut encore ? Est-ce que tu t'es mis dans le toupet que je vas te rendre les frusques de la petite ? Pas si bête. Tu serais capable d'aller les mettre au clou. On ne

prêterait pas dessus les six francs qu'elle me doit pour trois jours de location, mais ça ne fait rien. J'ai sa malle, et j'en réponds. Tu lui diras de ma part que si elle veut venir la réclamer, je la lui rendrai sans retenir mes six francs. Elle n'a pas trop d'argent, la malheureuse… surtout maintenant qu'elle va être obligée de te nourrir.

– Ah ! dites donc, vous ! Je suis bon enfant, mais je ne permets à personne de…

– De te jeter au nez tes vérités. Que tu le permettes ou non, ça m'est bien égal. Tu lui diras aussi que sa chambre est louée, et que je ne la logerais pas quand elle me donnerait vingt francs par jour. Je ne veux pas de farceuses dans mon garni… ni de fainéants non plus… ça signifie que, si jamais on te met à la porte de ton taudion, il n'y aura pas de place ici pour toi.

– Eh ! sacrebleu ! je n'ai pas envie de devenir votre locataire. J'aimerais mieux coucher dehors. Et si vous m'aviez laissé parler, vous sauriez qu'il n'est pas question de tout ça. Mais je n'ai pas encore pu placer un mot. Voulez-vous m'écouter à la fin… oui ou non ? Je ne suis pas venu ici pour des prunes.

– Non, puisque tu viens pour Bianca.

– À propos d'elle, oui ; mais ce n'est pas elle qui m'envoie. Elle est morte.

– Morte ! s'écria là vieille. Ah ! cette blague-là est trop forte !

– Ça n'est pas une blague. La jeune fille que vous appelez Bianca est morte, et si vous croyez que je mens, vous n'avez qu'à aller à la Morgue. Elle y est.

– À la Morgue ! répéta la logeuse en se levant brusquement. Tu te fiches de moi. Ce n'est pas possible.

– Allez-y voir, répliqua Binos. Seulement dépêchez-vous. Elle y est depuis trois jours, et on va l'enterrer.

– Depuis trois jours !… depuis qu'elle n'est pas rentrée ici !… mais alors ce ne serait donc pas toi qui…

– Puisque je vous dis que je ne la connaissais pas… je l'ai vue pour la première fois de ma vie couchée sur une table de marbre derrière un vitrage.

– Alors, comment as-tu deviné qu'elle logeait chez moi ? demanda la vieille en regardant Binos entre les deux yeux.

– Je n'ai rien deviné du tout. J'ai pensé qu'elle devait demeurer dans ce quartier-ci, et qu'elle n'était pas dans ses meubles. Et je me suis mis dans la tête de visiter tous les garnis. J'ai commencé par le vôtre, et je suis bien tombé. Du premier coup, vous m'avez appris son nom, que je ne savais pas…

– Ah çà, tu es donc de la police, toi ? et moi qui te prenais pour…

– Pour ce que je suis, la mère. Jacques Binos, artiste peintre. Je suis entré à la Morgue, j'y ai vu la malheureuse exposée… elle est si belle que ça m'a remué… et quand j'ai su que personne ne l'avait reconnue, j'ai commencé des recherches en amateur. Et j'ai bien fait. Au moins maintenant, on pourra mettre son nom sur l'acte de décès… et sur la croix de bois que je planterai sur sa fosse.

– Son nom ! son nom ! faudrait encore prouver que c'est bien ma locataire, Bianca Astrodi, qu'on a portée là-bas.

– Mais c'est vous qui le prouverez. Il faut bien que vous alliez la reconnaître.

– Moi ! jamais ! J'en ferais une maladie. Rien que de penser à la boîte aux noyés, ça me donne la chair de poule.

– Je comprends ça, ma chère dame, mais il n'y a pas moyen de vous éviter cette corvée. Je vais de ce pas faire ma déclaration au commissaire, et il vous enverra chercher immédiatement.

– Ah ! gredin, si tu me joues ce tour-là, tu me le payeras.

– Je ne peux pas garder pour moi ce que j'ai appris. Vous-même, vous ne voudriez pas qu'on jetât votre locataire dans le même trou que les morts qu'on dissèque à l'amphithéâtre.

– Tais-toi, tu me fais froid. Ah ! mon Dieu ! la pauvre fille ! comment ça lui est-il arrivé ? Elle ne s'est pas jetée à l'eau, j'espère. Non. Alors, elle aura été écrasée par une voiture.

– On l'a trouvée morte dans l'omnibus à la station de la place Pigalle.

– Comment, c'était elle ! J'ai vu ça sur le *Petit Journal*... et dire que je ne me suis doutée de rien... c'est pourtant arrivé le soir où elle n'est pas rentrée... et moi qui me figurais qu'elle courait la pretantaine !

– Ça prouve qu'on peut se tromper. Maintenant, vous ne m'accuserez plus.

– De l'avoir enlevée, non. Mais c'est égal... c'est louche, cette mort-là. Bianca ne pesait pas lourd, mais elle se portait comme un charme. Faut qu'on l'ait empoisonnée.

– Peut-être bien. Mais qui ? Vous m'avez dit qu'elle ne voyait personne.

– Ici, non ; mais elle sortait tous les soirs, et quelquefois aussi dans le jour.

– Où allait-elle ? voilà ce qu'il faudrait savoir.

– Ce n'est fichtre pas moi qui te l'apprendrai. Bianca n'était pas bavarde, et moi je ne suis pas curieuse. Ça fait que je ne sais rien du tout. Elle parlait bien d'un maître de chant qui lui donnait des leçons et qui demeurait dans le quartier du Jardin des Plantes… même que ça m'avait paru drôle… vu que, de ce côté-là, il n'y a que des joueurs d'orgue de Barbarie… et à moins que ce ne fût pour apprendre à chanter dans les cours ou dans la rue… Une fois aussi, au commencement qu'elle logeait chez moi, elle m'a dit qu'elle avait des parents à Paris, mais qu'elle ne savait pas où ils demeuraient… j'ai cru qu'elle se vantait…

– Mais elle ne mentait pas en disant qu'elle allait du côté du Jardin des Plantes, car elle est morte dans l'omnibus qui venait de la Halle aux vins. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que son professeur, ou ses parents, si elle en avait, n'aient pas été voir à la Morgue. Ils avaient dû lire les journaux. Ils auraient bien pu s'inquiéter de sa disparition.

– Oh ! ils ne s'occupent guère d'elle. Ils n'ont jamais mis les pieds ici, depuis un mois qu'elle y était.

– Elle arrivait par la gare de Lyon, murmura Binos en se parlant à lui-même ; c'est drôle qu'elle ait été se loger à Montmartre.

– Ce n'est pas drôle du tout. Elle ne connaissait pas Paris, et un Italien que j'ai logé l'année passée lui avait indiqué ma maison.

– Alors, elle venait directement d'Italie.

– De Milan. C'est sur son passeport.

– Et vous l'avez, son passeport ?

– Un peu, que je l'ai, mon petit ! Il est là-haut dans sa malle, avec d'autres papiers, ses hardes et son saint-frusquin, qui ne doit pas être gros. Elle est fermée à clef, sa malle, et elle a emporté la clef.

– La clef ! On l'a trouvée dans sa poche avec un porte-monnaie qui ne contenait que des sous.

– Parbleu ! elle n'était pas riche, la pauvre fille. Et avec ça elle était méfiante ; quand elle sortait, elle avait toujours soin de fermer son coffre. J'aurais bien pu le faire ouvrir par un serrurier quand j'ai vu qu'elle ne rentrait pas, mais je l'aimais, c'te petite… et puis, je croyais qu'elle reviendrait. Et je ne l'aurais pas mise à la porte, si elle était revenue. Je me serais contentée de la sermonner… parce que, vois-tu, moi, mon garçon, je suis pas méchante… Tu n'as qu'à t'informer dans le quartier… on te dira que Sophie Cornu n'a jamais fait de peine à ses locataires.

– J'en suis persuadé… quoique vous ayez été dure pour moi tout à l'heure.

– Faut pas m'en vouloir, mon garçon, je te prenais pour un de ces clampins qui rôdent sur le boulevard Clichy pour empaumer les pauvres filles qu'ils rencontrent. C'est pas de ta faute, ni de la mienne, mais tu marques mal… Et j'ai dans l'idée que tu ne travailles pas souvent.

– Tous les jours un peu, ma chère dame.

– Je veux bien le croire, si ça peut te faire plaisir. Et du moment que ce n'est pas toi qui as enlevé Bianca, je n'ai plus rien contre toi. Je suis même contente de t'avoir vu, quoique tu m'aies apporté une fichue nouvelle. Au moins, je sais ce qu'est devenue la petite, et j'empêcherai qu'on la mette dans la fosse commune… quand ça devrait me coûter cinquante francs pour acheter un terrain.

– À la bonne heure ! j'avais bien deviné que vous aviez bon cœur. Alors, vous allez vous transporter à la Morgue ?

– Saperlipopette ! c'est ça qui ne m'amuse pas !

– Il le faut pourtant. Je voudrais bien vous éviter cet ennui-là ; mais si j'y allais à votre place, ça ne serait pas du tout la même chose. Moi, je ne connaissais pas cette jeune fille, tandis que vous qui la logiez et qui avez tous ses papiers…

– Oui, je pourrais dire son nom et prouver que je ne me trompe pas. Es-tu sûr au moins qu'elle y est encore ?

– Je suis sûr qu'elle n'est pas enterrée. Si elle n'est plus exposée, vous n'aurez qu'à parler au greffier, qui vous la montrera.

– Brr ! ça va me tourner le sang. Et après que je l'aurai reconnue, comment ça se passera-t-il ?

– Vous n'aurez à vous occuper de rien. La préfecture de police enverra chez vous prendre sa malle. On examinera les papiers de la pauvre morte, et qui sait ?… On découvrira peut-être ces parents dont elle vous a parlé.

– Ça, je n’y compte pas. Et puis, à quoi ça servirait ? Des drôles de parents, ceux-là. Ils ne s’inquiétaient pas plus d’elle que d’un chien perdu.

» Mais, mon gars, ce n’est pas tout ça. Si je sors, faut que quelqu’un garde ma maison, et ma bonne est au lavoir. Je vais prier une voisine d’aller la chercher, et je ne peux pas t’enfermer ici. File, et reviens me voir demain, si tu veux. Je te recevrai mieux que je ne t’ai reçu aujourd’hui. Et, si le cœur t’en dit, tu m’accompagneras à l’enterrement.

– Je crois bien que le cœur m’en dira ; mais si j’y vais, ce sera à une condition : c’est que nous partagerons les frais.

– Partager les frais, allons donc ! T’as pas le sou. Et moi, Dieu merci ! j’ai de quoi lui payer une jolie pompe funèbre. Nous causerons de ça demain, petit, mais décampe. Je n’ai pas le temps de flâner.

Binos ne demandait qu’à disparaître, et, s’il se confondait en gracieusetés et en offres généreuses, c’est qu’il sentait la nécessité de se concilier l’hôtesse pour donner suite à des projets dont il ne lui avait pas soufflé un mot. Binos avait pleinement réussi dans son ambassade, Binos triomphait, Binos se croyait de première force en diplomatie, absolument comme les gens qui ont gagné au jeu parce qu’ils avaient de belles cartes en main, et qui s’imaginent que leur succès est dû à leur talent.

Il prit congé de Sophie Cornu, et il se précipita dans la rue. L’illustre Piédouche lui avait donné rendez-vous devant la mairie de Montmartre. Il courut l’y rejoindre, et il l’aborda en levant les deux bras au-dessus de sa tête pour lui annoncer de loin qu’il apportait une bonne nouvelle.

Peu s’en fallut qu’il ne jetât son chapeau en l’air en signe d’allégresse.

– Eh bien ? lui demanda Piédouche, qui était beaucoup plus calme.

– Eh bien, répondit Binos, j'ai trouvé ce que nous cherchions. Vos indications était justes, mon cher, et je proclame que vous êtes un grand homme. La petite logeait là depuis qu'elle est à Paris, c'est-à-dire depuis un mois. Et la vieille toquée qui tient le garni est en train de mettre son tartan pour aller la reconnaître à la Morgue. Elle m'a dit le nom de la morte et tout…

– Alors, elle a les papiers ?

– Les papiers, les hardes, tout est dans la malle. Et tout sera remis au commissaire de police, dès que l'identité aura été constatée.

– C'est parfait ! Mais… lui avez-vous dit ce que vous pensiez de cette mort en omnibus ? Sait-elle que la petite a été assassinée ?

– Elle ne s'en doute pas. Je suis plus malin que je n'en ai l'air, et j'ai compris tout de suite que, si je lui parlais d'un crime, elle renâclerait, parce qu'elle aurait peur de se compromettre ; tandis qu'en lui laissant croire que sa locataire est morte naturellement, j'étais sûr qu'elle ne se ferait pas prier pour aller la reconnaître.

– Tous mes compliments, mon cher. Vous avez manœuvré comme un vieux routier. Et je pense que maintenant vous pouvez vous passer de ma coopération. Vous en savez aussi long que moi.

– Ah ! mais non, s'écria Binos ; sans vous je ne ferais que des bêtises. Ainsi, je ne vois pas du tout par où je devrais

commencer… à moins que je ne me décide à aller tout longuement conter notre affaire au commissaire de police.

– Tout plutôt que ça, dit vivement Piédouche. Le commissaire vous prendrait pour un fou. Ces gens-là ne donnent pas dans les imaginations, et vous n'avez rien de positif à lui apprendre. La logeuse vous a dit que la petite ne recevait qui que ce fût. Vous ne pouvez donc soupçonner personne.

– Elle m'a dit que la petite avait des parents à Paris et qu'elle sortait tous les jours pour aller prendre une leçon de chant.

– Des parents à Paris, c'est bien vague. Et la leçon de chant n'était peut-être qu'un prétexte. Où perchait-il, ce professeur de chant ?

– La vieille ne l'a jamais su.

– Eh bien, il faut avant tout découvrir l'adresse du professeur en question.

– Il paraît qu'il demeure du côté du Jardin des Plantes. Et il n'y a que vous au monde qui soyez capable de le trouver.

– Je tâcherai, et j'y réussirai peut-être, mais les recherches prendront du temps. C'est un miracle que nous soyons tombés du premier coup sur le garni qu'elle habitait… un miracle qui ne se reproduira pas.

– Diable ! mais on va procéder à l'inhumation… et une fois que la pauvre enfant sera enterrée, comment pourra-t-on constater qu'elle a été empoisonnée par une piqûre ?

– C'est ce que me dira mon savant ami, quand il aura expérimenté l'épingle. S'il me déclare que le poison dont

l'assassin s'est servi ne laisse pas de traces, il n'y a rien à faire ni maintenant ni plus tard. Si, au contraire, il en laisse, il sera toujours temps de les constater. Et alors, les preuves morales que j'aurai pu rassembler auront une valeur. Le premier point, c'est de savoir qui avait intérêt à supprimer cette jeune fille.

Binos baissait le nez et ne semblait pas très convaincu.

– Mon cher, reprit Piédouche, si vous n'avez pas confiance en moi, ne vous gênez pas pour me le dire. Je ne tiens pas du tout à me mêler de cette affaire-là.

– Mais si, mais si. J'ai en vous une confiance illimitée.

– Alors, laissez-moi agir à ma guise. Je vous demande carte blanche.

– Oh ! bien volontiers. Je me mets sous vos ordres, et je m'en rapporte absolument à vous.

– À la bonne heure ! comme ça, je pourrai travailler avec quelque chance de réussir. À une condition, cependant…

– Je m'y soumets d'avance.

– À condition que vous ne parlerez de moi à personne. Si l'on savait que j'entreprends cette campagne…

– On ne le saura pas. À qui voulez-vous que j'en parle ?

– À vos camarades, parbleu ! Vous en avez dans tous les ateliers du quartier. Et je les soupçonne de n'être pas très discrets. Je soupçonne même que vous avez déjà bavardé. Depuis trois jours que vous me cherchez, vous n'avez pas gardé l'histoire pour vous tout seul, je le parierais bien.

– Je vous jure, Piédouche, que…

– Ne jurez pas, cher ami. Je lis dans vos yeux que vous en avez parlé à quelqu'un. Dites-moi à qui, j'aime mieux ça.

– Ma foi ! on ne peut rien vous cacher. Oui, j'ai pris un confident, mais ce confident est un garçon sérieux qui se taira, j'en suis sûr, car cette aventure ne l'intéresse pas du tout, et il n'y pense déjà plus. Il a autre chose à faire, et d'ailleurs il ne croit pas à un crime. C'est Paul Freneuse, le peintre. Il aura peut-être la grande médaille au prochain Salon, et il gagne soixante mille francs par an.

– Oh ! je le connais de réputation… et de vue. Lui avez-vous dit que vous comptiez sur moi ?

– Non. Il ne sait même pas que vous existez, je vous en donne ma parole d'honneur… et je vous la donne aussi de ne jamais prononcer votre nom devant lui… il croira que j'opère tout seul… sans auxiliaire.

L'avisé Piédouche réfléchit un instant. Les dernières affirmations de Binos avaient rasséréné son visage que les aveux d'indiscrétion avaient assombri, et après un court silence, il dit d'un ton décidé :

– J'ai votre parole et j'y compte. C'est pourquoi je veux bien me charger de votre affaire. Tenez-vous tranquille et venez demain au *Grand-Bock*. J'aurai peut-être du nouveau à vous apprendre. Maintenant, il faut nous séparer.

– J'obéis, illustre maître, dit gaiement Binos, en serrant la main de Piédouche, qui s'achemina aussitôt vers le boulevard extérieur.

Chapitre V

Pendant que l'entreprenant Binos et le sagace Piédouche trouvaient, par un de ces hasards qui n'arrivent qu'aux gens habiles, le domicile et le nom de la pauvre morte, le capitaliste Paulet avait d'autres soucis que celui de poursuivre les auteurs du crime de l'omnibus, et cela pour plusieurs raisons, dont la première était qu'il ignorait complètement cette histoire.

M. Paulet ne lisait guère que les journaux financiers, et lorsqu'il parcourait les feuilles politiques, il passait dédaigneusement les faits divers. M. Paulet se piquait d'être un homme sérieux et ne s'intéressait qu'aux choses sérieuses. Il se vantait de n'avoir jamais ouvert un roman, et si, depuis quelque temps, il se préoccupait des artistes, c'est qu'il avait acquis la certitude qu'à notre époque le métier de peintre est un des plus lucratifs qui soient, lorsqu'on l'exerce avec succès.

Ce n'était pas sans peine qu'il s'était formé cette conviction. Il avait passé sa vie à mépriser les barbouilleurs, comme il disait. Il les prenait pour des meurt-de-faim – c'était son mot – ou pour des mange-tout destinés à finir sur la paille. Mais un de ses amis l'avait renseigné sur le tard. Cet ami, qui avait fait fortune en vendant des curiosités, des antiquités et même des tableaux, lui avait prouvé, par des chiffres et par des exemples, que les artistes en vogue gagnent énormément d'argent et que plusieurs deviennent millionnaires. Ils ne font jamais que des affaires sûres, disait l'ex-marchand d'objets d'art, et ils sont certains de ne jamais tomber en faillite. Ce dernier argument avait beaucoup frappé M. Paulet, qui, pour rien au monde, n'aurait voulu exposer la fortune de sa fille à disparaître dans un désastre commercial. Or, il avait justement sous la main un

peintre d'avenir qui vendait déjà ses toiles fort cher et qui était en passe de les vendre bientôt encore plus cher, un garçon laborieux, économe et rangé, dont il connaissait les antécédents et la famille, bien tourné, bien élevé et bien posé dans le monde, un vrai phénix des gendres, qui, pour que rien ne lui manquât, plaisait à Marguerite.

M. Paulet avait donc jeté son dévolu sur Paul Freneuse et n'attendait pour lui faire des ouvertures directes qu'une occasion qui ne pouvait pas manquer de se présenter prochainement. Peu s'en était fallu qu'au théâtre, pendant qu'on jouait les *Chevaliers du Brouillard,* l'entretien ne prît une tournure décisive. Mais cet entretien avait été interrompu par un incident qui, depuis cette représentation troublée, avait fait passer de bien mauvaises nuits au père de la blonde Marguerite.

La dépêche qui lui annonçait que son frère venait de mourir en le déshéritant était rédigée dans le style habituel des télégrammes, c'est-à-dire que l'expéditeur avait si bien économisé les mots qu'elle était à peine intelligible. M. Paulet avait télégraphié aussitôt pour demander des explications complémentaires, et son correspondant, qui était le notaire du défunt, lui avait répondu par cette phrase laconique : « Je pars demain pour Paris. »

Et M. Paulet attendait avec impatience cet honnête notaire, qui avait toujours défendu ses intérêts et qui probablement n'entreprendrait pas sans de graves motifs un si long voyage. Le testateur était décédé à Amélie-les-Bains, une ville d'eaux située au pied des Pyrénées orientales, à deux cent cinquante lieues de la capitale. L'officier ministériel qui avait recueilli ses volontés dernières ne se serait certes pas déplacé s'il ne s'était agi que de remettre au frère déshérité une copie de l'acte qui le dépouillait.

Aussi M. Paulet vivait-il depuis trois jours dans les alternatives d'abattement et d'espérance qui lui semblaient bien

pénibles. Il tenait à son repos presque autant qu'à la fortune, et ces incertitudes le troublaient au point de lui faire perdre appétit et le sommeil. Sa fille, beaucoup moins agitée que lui, ne le reconnaissait plus. Il était devenu à peu près inabordable. Elle avait essayé de lui rappeler que Paul Freneuse attendait leur visite dans son atelier, et il l'avait fort mal reçue. Il lui avait même déclaré nettement qu'il ne sortirait pas avant de s'être abouché avec le notaire, qui pouvait arriver d'un instant à l'autre. Et Marguerite avait dû renoncer à le persuader. Elle se consolait en essayant des toilettes de deuil qui lui allaient fort bien.

M. Paulet ne quittait pas son cabinet. Il y passait son temps à compulser d'anciennes correspondances qu'il avait entretenues avec son frère, avant leur brouille définitive. Il tâchait de découvrir dans ces lettres écrites pendant le séjour de ce frère en Italie, quelques indications relatives au mariage qu'il le soupçonnait d'avoir contracté à Rome, et il n'y trouvait rien de positif. La grande question était de savoir si le défunt avait eu là-bas des enfants légitimes ou naturels, et surtout ce que ces enfants étaient devenus. M. Paulet faisait donc faire des recherches qui n'avaient abouti jusqu'alors qu'à des résultats incomplets, et depuis que son frère était mort, il lui tardait plus que jamais d'éclaircir ces points importants.

Le quatrième jour, après un déjeuner mélancolique où Marguerite n'avait pas paru sous prétexte de migraine, le père déshérité venait de s'asseoir devant son bureau, lorsqu'un de ses domestiques vint lui dire qu'un monsieur demandait à lui parler.

– Comment s'appelle-t-il, ce monsieur ? demanda M. Paulet.

Et quand il sut que ce visiteur n'avait pas voulu dire son nom :

– Je ne reçois pas les gens que je ne connais pas, reprit-il.

– Il annonce qu'il vient entretenir monsieur d'une affaire très importante, murmura le valet de chambre.

« Oh ! oh ! pensa M. Paulet, si c'était le notaire de là-bas ? Ces provinciaux ignorent les usages. Celui-là se sera figuré qu'on entre chez moi comme dans son étude… et il aura jugé inutile de remettre sa carte… »

– C'est bien. Faites entrer, dit-il à haute voix.

Et il se leva pour recevoir ce personnage si impatiemment attendu. Une minute après, la porte s'ouvrit, et un individu entra, qui n'était ni notaire, ni provincial, cela se voyait de reste.

– Comment ! c'est vous ! lui dit le capitaliste en fronçant le sourcil. Je vous avais enjoint de ne revenir qu'au cas où vous m'apporteriez des certitudes au lieu de probabilités vagues.

– Je me suis conformé à vos ordres, Monsieur, répondit le visiteur. Vous ne m'avez pas vu depuis quelque temps, parce que je n'avais rien de nouveau à vous apprendre ; mais aujourd'hui j'en ai les mains pleines, de certitudes.

– C'est ce que nous allons voir. Mais d'abord rappelez-moi donc votre nom que j'ai complètement oublié, dit dédaigneusement M. Paulet.

– Blanchelaine, Monsieur ; Auguste Blanchelaine.

– Très bien. Je me souviens maintenant. Vous prétendez être agent d'affaires, et vous demeurez du côté du marché Saint-Honoré ?

– Rue de la Sourdière, 74.

– En effet… je dois avoir noté votre adresse quelque part… mais elle m'était sortie de la tête… car tout récemment quelqu'un me l'a demandée, et je n'ai pas pu la donner… vous feriez bien de me laisser votre carte.

– Je n'en ai pas sur moi… mais si vous voulez bien m'indiquer l'adresse de la personne qui désire me voir…

– Tout à l'heure… quand vous m'aurez communiqué les nouvelles que vous m'apportez… et d'abord, j'ai à vous dire que l'autre soir, vous vous êtes permis de me saluer au théâtre… à travers toute la salle, et que je ne vous ai pas autorisé à prendre avec moi de pareilles libertés.

– Vous ne me les aviez pas interdites.

– C'est possible, mais je vous prie de ne pas recommencer. Maintenant, voyons ce que vous avez à me dire. Où en êtes-vous de vos recherches ?

– Elles sont terminées.

– Comment cela ?

– J'ai en main la preuve que Bartolomea Astrodi, décédée l'année dernière à Rome, avait eu, en 1862, une fille nommée Bianca.

– En 1862 ! répéta M. Paulet, dont le visage se rembrunissait à vue d'œil.

– Oui, Monsieur ; le 24 décembre. J'ai pu me procurer une copie de l'acte de baptême.

– Montrez-la.

– Je ne l’ai pas sur moi, mais je vous la remettrai quand le moment sera venu…

– Vous avez du moins ce que contient l’acte. Cette Bartolomea Astrodi était-elle mariée ?

– Non, Monsieur. Sa fille Bianca est désignée comme étant née de père inconnu.

– Ah ! souffla M. Paulet, soulagé d’une inquiétude. Et qu’est devenue cette fille ? Elle a disparu sans doute ?

– C’est-à-dire qu’elle a quitté sa mère, dix ou douze ans après sa naissance. Mais sa mère a toujours su où elle était. Au commencement de cet hiver, cette Bianca chantait dans les chœurs au théâtre de la Scala, à Milan.

– Et… elle y est encore ?

– Non, Monsieur. Elle est partie pour Paris, il y a un mois.

– Pour Paris ! Qu’y venait-elle faire ?

– Chercher son père, qui était un Français.

– Allons donc ! s’écria le capitaliste, visiblement troublé. C’est un roman que vous me racontez là.

– C’est la vérité, Monsieur. Je suis parfaitement renseigné, croyez-le, à telles enseignes que je puis vous apprendre le nom de ce Français. Il s’appelle Francis Boyer. Il a eu cette enfant à Rome, où il résidait alors. Il habite maintenant le département des Pyrénées-Orientales.

– Ça ne vous regarde pas, dit brusquement M. Paulet. Je ne vous avais pas chargé de prendre des informations sur le père.

– Non, mais je ne fais jamais les choses à demi. En me renseignant sur sa fille, j'ai voulu savoir pourquoi elle avait quitté son pays… et je l'ai su.

– Comment l'avez-vous su ?

– Cela, Monsieur, c'est mon secret. Si je révélais à ceux qui m'emploient le mécanisme de ma profession, ils n'auraient plus besoin de moi.

» Je le sais, je le prouverai… et je sais bien d'autres choses encore.

– Que savez-vous donc de plus ? demanda M. Paulet, en cherchant à prendre un air indifférent.

– Monsieur, dit Auguste Blanchelaine, je pourrais me retrancher dans des réticences et me borner à vous rendre compte de la façon dont je me suis acquitté de la mission que vous m'aviez confiée. J'étais chargé de prendre des renseignements sur un enfant qu'aurait eu, il y a une vingtaine d'années, à Rome, une certaine Bartolomea Astrodi. Ces renseignements, je vous les apporte, et je suis en mesure de les appuyer de preuves authentiques. Il ne me resterait donc, si je voulais m'en tenir là, qu'à vous réclamer le prix de mes peines et soins.

– Je ne refuse pas de vous payer.

– J'en suis persuadé, mais vous n'apprécieriez pas mes services à leur véritable valeur, si je m'en tenais là, et je crois que le moment est venu de jouer avec vous cartes sur table.

– Qu'entendez-vous par ces paroles ?

– J'entends que je n'ignore pas pourquoi vous avez intérêt à savoir ce qu'est devenue la fille de la nommée Astrodi qui posait pour les peintres.

– L'intérêt que j'ai ?... mais je n'en ai aucun.

– Soyons sérieux, je vous prie. Si vous n'en aviez pas, vous ne m'auriez pas promis un billet de mille francs contre informations précises.

» Eh bien, Monsieur, cet intérêt, je me suis permis de le chercher, et je n'ai pas eu beaucoup de peine à le découvrir. Bianca Astrodi, fille de Bartolomea Astrodi, est votre nièce.

– Ce n'est pas vrai !... je n'ai pas de nièce.

– Oh ! elle n'est votre nièce que de la main gauche... et, de plus, M. Francis Boyer, son père, n'est que votre frère utérin... votre demi-frère, comme on dit vulgairement. Vous n'en êtes pas moins son héritier naturel pour la portion de sa fortune qui lui vient de votre mère... et cette part vaut bien qu'on y tienne, car elle représente un capital très important.

– Et quand cela serait, s'écria M. Paulet, l'existence de cette fille ne me toucherait guère. Vous venez de me dire vous-même qu'elle n'a pas été reconnue. Donc, elle n'a aucun droit à la succession.

– Aucun droit à la réclamer légalement, non, certes. Mais, Monsieur, vous ne l'ignorez pas, les frères ne sont pas des héritiers à réserve. Rien n'empêche M. Boyer de laisser son bien au premier venu... ou à la première venue... par exemple, à la signora Bianca Astrodi. Il est même fort heureux pour cette demoiselle que M. Boyer ne l'ait pas reconnue, car il n'aurait pas

pu disposer en sa faveur de la totalité de sa fortune. Ainsi l'a décrété notre code.

– Si mon frère avait eu l'intention de faire d'une étrangère sa légataire universelle, il se serait inquiété de cette personne… et il n'a jamais cherché à la voir, depuis de longues années.

– Peut-être. Il a pu la perdre de vue et cependant ne pas l'oublier.

– Il aurait, du moins, exprimé le désir de la retrouver… Il aurait, d'une façon quelconque, manifesté ses intentions…

– Mais… il les a manifestées… et ce n'est pas sa faute s'il n'a pas revu sa fille.

– Vous en savez plus long que moi, à ce qu'il paraît, dit avec humeur M. Paulet.

– Pas plus, mais autant, répondit avec calme le sieur Auguste Blanchelaine. J'ai eu l'honneur de vous dire que j'avais coutume d'élucider à fond les affaires qu'on veut bien me confier. J'ai donc dû me ménager des intelligences dans le pays où s'est fixé M. votre frère, peu de temps après son retour en France.

» J'ai un correspondant à Amélie-les-Bains.

– Ah ! c'est trop fort… et je m'étonne de votre audace… Vous vous êtes permis de m'espionner, et vous osez me le dire en face… Prétendez-vous aussi que je vous paye pour vous être mêlé de ce qui ne vous regardait pas ?

– Je ne prétends rien. Je me borne à vous exposer des faits. C'est à vous d'en tirer les conséquences.

– Allez au diable avec vos conséquences ! cria M. Paulet, emporté par la colère. Je n'ai que faire de vous maintenant ; mon frère vient de mourir.

– Je le savais.

– Vous le saviez ?

– Oui, depuis hier. Et je sais encore qu'il vous a déshérité au profit de Bianca Astrodi.

– Vous allez peut-être me dire aussi que vous avez vu le testament ?

– Non. Et vous ne l'avez pas vu non plus. Mais le notaire qui l'a reçu a dû vous écrire. Vous êtes fixé.

– Que je le sois ou non, je n'ai plus besoin de vos services.

– Mes services vous sont, au contraire, plus nécessaires que jamais. Que donneriez-vous à qui vous apporterait la preuve que Bianca Astrodi est morte ?

– Comment osez-vous dire que cette fille est morte ? Vous vous moquez de moi, je pense. Vous prétendiez tout à l'heure qu'elle était à Paris.

– Eh ! mais, ricana Blanchelaine, on meurt à Paris comme ailleurs.

– Et vous avez la preuve du décès ?

– Je l'ai et je suis prêt à vous la fournir… pas pour rien, bien entendu.

– Je serais bien sot de vous la payer, car je n'ai pas besoin de vous pour me la procurer.

– Essayez.

– Il me suffira de compulser les registres des actes de l'état civil, dans toutes les mairies de Paris.

– Libre à vous. Les gens qui meurent ne sont pas toujours inscrits sous leur véritable nom.

– Si cette Astrodi l'a été sous un autre nom que le sien, comment pourrez-vous me fournir un acte de décès qui établisse qu'elle est morte ?

– C'est mon affaire.

– Et alors même que vous me le fourniriez, à quoi me servirait-il ? Si cette Italienne a hérité, ses héritiers à elle hériteront.

– Assurément. Mais quel jour est décédé M. Francis Boyer ?

– Mercredi, à trois heures.

– Eh bien, si l'Astrodi était morte mardi, qu'arriverait-il ?

– Ça ne changerait rien à la situation.

– Je croyais, Monsieur, que vous connaissiez mieux votre code.

– Vous n'allez pas, je suppose, me faire un cours de droit. Et moi je n'ai pas de temps à perdre. Expliquez-vous clairement et finissons-en.

– Je ne demande pas mieux. Pour hériter de quelqu'un, il faut lui survivre, n'est-ce pas ?

– Sans doute.

– Donc, un testament fait au profit d'un mort est nul de plein droit.

– C'est évident, mais…

– Ce testament devient *caduc*… C'est le terme consacré.

– Et alors ?…

– Alors, c'est comme s'il n'existait pas ; la succession revient tout entière aux héritiers naturels.

– Vous êtes sûr de ce que vous avancez là ?

– Absolument sûr ! Si vous en doutez, consultez votre notaire, ou votre avoué, ou n'importe quel homme de loi.

– De sorte que, si cette fille est décédée un jour avant mon frère…

– Un jour ou une heure, peu importe. Elle n'a pas pu hériter si elle est morte avant que la succession fût ouverte. C'est uniquement une question de date. Et pour la trancher, il suffit de produire les deux actes de décès.

– Celui de mon frère et celui de cette fille ?

– Précisément. Vous aurez quand vous voudrez, si vous ne l'avez déjà, celui de M. Francis Boyer. C'est à vous de voir si vous tenez à vous procurer celui de Bianca Astrodi.

– Alors, vous venez me proposer de me le vendre ?

– Mon Dieu, oui.

– Savez-vous, M. Blanchelaine, que vous faites là un singulier commerce ?

– En ce monde, on fait ce qu'on peut. Si j'étais propriétaire comme vous, je ne m'amuserais pas à être marchand de successions. Mais c'est un métier qui en vaut un autre, et mes clients n'ont jamais eu à se plaindre de moi ; vous-même, Monsieur, vous n'aurez qu'à vous en louer si, comme je l'espère, nous parvenons à nous entendre, car vous me devrez une belle fortune, et il ne vous en coûtera qu'une somme relativement médiocre. Je vous rappelle, d'ailleurs, que c'est vous qui êtes venu me chercher.

– Pardon ! J'avais entendu parler de vous par un de mes amis qui m'avait assuré que vous entrepreniez à forfait des recherches sur les personnes et que vous étiez un habile homme. Je vous ai fait venir, et je vous ai chargé de prendre des renseignements sur la nommée Bartolomea Astrodi… mais je ne vous ai pas dit un seul mot qui eût trait à un héritage.

– Oh ! d'accord. Mais il aurait fallu que je fusse bien bête pour ne pas deviner qu'il s'agissait de cela. Aussi ai-je commencé par m'informer des successions que vous pouviez avoir à recueillir éventuellement. Et je n'ai pas eu beaucoup de peine à établir votre situation et celle de votre frère.

– Si j'avais su que vous procéderiez ainsi, je ne me serais pas adressé à vous.

– Cela vous plaît à dire maintenant ; vous me permettrez de penser le contraire et de vous remettre en mémoire une

conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous… pas la première ; la seconde… car vous avez bien voulu me recevoir deux fois. Au cours de notre dernière entrevue, comme je vous demandais ce que j'aurais à faire si j'acquérais la certitude que Bartolomea Astrodi avait eu un enfant, vous vous êtes écrié que si cet enfant existait, il serait à souhaiter qu'il mourût.

– Vous n'allez pas prétendre, j'espère, que je vous ai commandé de le tuer.

– Fi donc ! dit en haussant les épaules le sieur Auguste Blanchelaine. Est-ce qu'un homme comme vous donne de pareilles commissions à un agent qu'il emploie ? Il se borne à exprimer un souhait, et c'est ce que vous avez fait… Vous m'avez dit – je me rappelle textuellement vos paroles – vous m'avez dit : « Celui qui m'apprendrait que l'enfant de cette Italienne est mort m'apporterait une bonne nouvelle ». Je me souviens très bien aussi que je vous ai répondu : « Les bonnes nouvelles se payent très cher » ; à quoi vous avez répliqué : « Je ne regarderais pas au prix ».

– Vous avez, Monsieur, une mémoire extraordinaire, grommela M. Paulet, visiblement troublé. Et il me paraît qu'avec vous il faut prendre garde aux expressions qu'on emploie dans la conversation.

– Il faut prendre garde aussi à ce qu'on m'écrit. Je ne vous cacherai pas que j'ai soigneusement conservé une lettre signée de vous qui contient des instructions détaillées. Aux termes de cette lettre, je devais, au cas où Bartolomea Astrodi aurait laissé un enfant, m'informer de ce qu'était devenu cet enfant, et, lorsque je le saurais, faire tout ce qui serait possible pour l'empêcher de venir en France. Vous ajoutiez même que si par hasard il y était venu et qu'il y fût encore, il fallait, par n'importe quel moyen, l'empêcher d'y rester. Vous entendez, par n'importe quel moyen ?

– Je sous-entendais : avouable, dit vivement M. Paulet. Si je n'ai pas ajouté le mot, c'est que cela allait de soi. Les honnêtes gens n'ont jamais recours qu'à ces moyens-là, et je suis un honnête homme.

– Je n'en doute pas. Mais il n'en est pas moins vrai que vous m'avez donné carte blanche pour vous débarrasser d'une personne qui vous gênait.

– Me débarrasser n'est pas le mot… vous choisissez singulièrement les termes que vous employez.

– Je choisis ceux qui rendent le mieux ma pensée.

– Mais je vous somme de l'expliquer, votre pensée. On dirait, à vous entendre, que vous avez tué cette fille, et que vous cherchez à faire de moi votre complice.

– Vous allez trop loin, ricana Blanchelaine. Je n'ai tué personne, je vous prie de le croire. J'ai voulu seulement vous montrer que je n'ai pas agi sans ordres et que j'ai travaillé pour votre compte. Du reste, cela tombe sous le sens. Je n'étais pas personnellement intéressé à ce que la fille de Bartolomea Astrodi disparût.

– Disparût ! disparût ! vous vous plaisez à vous servir de locutions équivoques.

– En quoi, équivoques ? Cette jeune fille est morte. Quand on meurt, on disparaît.

– Mais enfin comment est-elle morte ?

– Si je vous le disais, vous pourriez vous passer de moi, et c'est ce que je ne veux pas. Je me suis donné assez de peine pour

que vous me récompensiez convenablement. Songez donc à tout ce que j'ai fait depuis un mois. J'ai mené deux ou trois enquêtes à la fois, et je les ai menées à bien. Enquête sur Bartolomea, la respectable mère de Bianca ; enquête sur ladite Bianca ; enquête sur M. Francis Boyer, votre demi-frère…

– Oh ! celle-là, je ne vous en sais pas gré, dit entre ses dents M. Paulet.

– Je n'exige pas de vous de la reconnaissance, répliqua Blanchelaine avec une douceur ironique. Je me borne à vous proposer de m'acheter l'acte de décès de Bianca Astrodi.

– J'entends bien, et, toutes réflexions faites, je refuse.

– Libre à vous, cher Monsieur. Serait-il indiscret de vous demander de me faire connaître le motif de ce refus ?

– Nullement ; je refuse, parce que l'acte m'est tout à fait inutile.

– Vous voulez dire que vous vous passerez de moi pour vous le procurer.

– Pas du tout ; j'admets au contraire que je ne parviendrai pas sans vous à me le faire délivrer. Je me propose même de ne pas essayer.

– Alors, vous renoncez à la succession de votre frère. Voilà du désintéressement, ou je ne m'y connais pas.

– Pardon ! la légataire est morte, n'est-ce pas ?

– Morte et enterrée.

– Eh bien, elle ne viendra pas réclamer l'héritage.

– Non. Mais si vous réclamez votre part, on ne vous la délivrera pas. Le testament a été remis au président du tribunal de l'arrondissement, et je vous réponds que les héritiers naturels ne seront pas envoyés en possession, tant que la mort de Bianca Astrodi ne sera pas prouvée par une pièce authentique. On nommera un curateur qui administrera la fortune jusqu'à présentation de la légataire ou de son acte de décès… Et cette fortune se capitalisera indéfiniment, car personne n'en jouira. C'est une consolation, je le sais, mais elle est maigre. Après ça, vous me direz que, dans trente ans d'ici, la prescription vous sera acquise… Non pas à vous… à vos petits enfants… car vraisemblablement vous ne serez plus de ce monde… et il se pourrait même que Mademoiselle votre fille…

– Assez ! s'écria M. Paulet, poussé à bout par ces raisonnements irréfutables. Combien me demandez-vous pour me remettre cet acte ?

– À la bonne heure, s'écria Blanchelaine, vous devenez raisonnable, et nous allons enfin nous entendre, car je ne vous poserai que des conditions justes, et mes prétentions sont très modérées.

– Formulez-les donc, dit M. Paulet avec humeur.

– Très volontiers. Votre frère laisse à peu près douze cent mille francs.

– Beaucoup moins que cela.

– Je suis certain que je ne me trompe pas de cinquante mille. Mes renseignements ont été puisés à bonne source.

– Dans tous les cas, je n'ai droit qu'à la moitié de cette fortune.

– Je le sais. L’autre moitié revient aux héritiers du côté paternel, puisque M. Boyer n’était que votre frère de mère.

» Il y aurait même, soit dit en passant, une affaire à faire avec ces héritiers qui ont autant d’intérêt que vous à établir que la légataire universelle est morte. Je ne me suis pas occupé d’eux, et je ne m’en occuperai pas. Mais vous pourriez, vous, en traitant avec eux, rentrer dans une partie de vos déboursés, car il serait équitable qu’ils vous remboursassent la moitié de la commission que vous allez me payer.

– Peut-être, murmura M. Paulet, mais passons… énoncez un chiffre.

– Je pourrais exiger le partage égal, mais je me contenterai du cinquième… soit cent mille francs… vous voyez que je calcule sur le minimum, car votre frère vous laisse plus près de six cent mille francs que de cinq cent mille.

– Cent mille francs ! vous avez le front de me demander cent mille francs ! J’aimerais mieux renoncer à tout que de vous les donner.

– À votre aise, Monsieur, répondit froidement Blanchelaine. J’aurai perdu mes peines, mais vous perdrez une fortune.

M. Paulet fit un geste de colère et se mit à arpenter à grands pas son cabinet.

– Je n’ai pas le projet de chercher à vous convaincre que vous avez tort, reprit l’agent. Je vous engage cependant à réfléchir encore avant de prendre une résolution définitive ; car, si je sors de votre cabinet sans que nous tombions d’accord, je n’y remettrai plus les pieds, je vous en préviens. J’aime les

affaires qui se décident promptement, et je n'ai pas de temps à perdre. Ce soir, celle dont je me suis occupé pour vous sera rayée de mon répertoire, et vous me rappelleriez demain que je ne me dérangerais pas.

– Mais enfin, Monsieur, dit en s'arrêtant brusquement dans sa promenade le père de Marguerite, vous n'avez pas, je suppose, la prétention de toucher cent mille francs aujourd'hui ?

– Non, car je n'ai pas sur moi la copie de l'acte de décès. Donnant, donnant. Vous me les remettrez quand je vous apporterai… ou plutôt… vous allez voir à quel point je suis loyal… quand vous serez entré en possession de votre héritage.

– Sur cette base, nous pourrions nous entendre, si…

– Mais je veux un engagement écrit.

– Comment ! vous vous défiez de moi ?

– En aucune façon, mais les affaires sont les affaires. On ne sait ni qui vit ni qui meurt. Si par hasard vous veniez à manquer avant que tout fût réglé, j'aurais très mauvaise grâce à réclamer de Mlle Paulet l'exécution d'un traité qu'elle n'aurait pas conclu.

– Encore faudrait-il que je connusse la forme que vous entendez donner à ce traité, puisque vous qualifiez ainsi une convention en dehors de tous les usages.

– Il me suffit qu'elle ne soit pas entachée d'illégalité. Vous reconnaîtrez tout simplement, par un acte sur papier timbré, qu'en rémunération de démarches entreprises par votre ordre, vous me devez la somme de cent mille francs, payables le jour où vous toucherez la part qui vous revient dans la succession de votre frère. Il n'y a là rien d'immoral. Les tribunaux

sanctionnent bien les engagements contractés avec les agences matrimoniales.

– D'ailleurs, si je signe, je ne vous ferai pas de procès, murmura M. Paulet. Est-ce tout ?

– Mon Dieu ! oui… sauf une condition que vous accepterez, je n'en doute pas, et pour laquelle je me contenterai d'une promesse verbale.

– Du quoi s'agit-il encore ?

– Je vous demanderai de me donner votre parole d'honneur de ne parler à qui que ce soit de nos arrangements.

– Oh ! si ce n'est que cela… je n'ai nulle envie de m'en vanter.

– Sans vous en vanter, vous pourriez en entretenir quelqu'un de vos amis… par exemple, celui qui vous a demandé mon adresse.

– La personne qui m'a demandé votre adresse n'a rien à voir dans tout cela, dit M. Paulet. Mes affaires ne l'intéresseraient pas, et je ne m'aviserai pas de les lui confier.

– Je le crois, répliqua le sieur Blanchelaine, mais je voudrais une certitude.

– Vous n'allez pas, je pense, exiger que je prenne, sur papier timbré, l'engagement de garder le silence.

– J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que votre parole d'honneur me suffirait.

– Eh bien, je vous la donne.

– Je la reçois, et j'y compte. Oserai-je vous prier maintenant de m'apprendre le nom de votre ami… celui qui désire savoir où je demeure ?

– À quoi bon ? Vous ne le connaissez pas.

– Mais je serais charmé de faire sa connaissance. Sans doute il a besoin de mes services, et je vis de mon état. C'est pourquoi je tiens à augmenter ma clientèle.

– Cela se conçoit, et je vous enverrai ce monsieur. Il s'agit de rechercher un débiteur.

– C'est ma spécialité, et je ferai de mon mieux, si votre ami veut bien m'employer. C'est un négociant, sans doute ? Un homme du monde ne s'adresserait pas à une agence pour rentrer dans une créance.

– Ce n'est pas un négociant ; c'est un peintre.

– Un peintre ! oh ! alors, je sais qui c'est. Vous étiez avec lui, l'autre soir, dans une loge au théâtre de la Porte-Saint-Martin. C'est Paul Freneuse.

– Ah ! murmura M. Paulet assez étonné. Est-ce que vous êtes en relation avec lui ?

– En relation, non. Mais on me l'a montré, et je le rencontre souvent dans la rue ou au spectacle. C'est une figure qu'on n'oublie pas quand on l'a vue… une figure essentiellement parisienne. Il a beaucoup de talent, et autant de réputation que de talent.

– Alors, il est inutile que je vous le recommande.

– Tout à fait inutile. Je me mettrais volontiers à sa disposition, si mes services pouvaient lui être utiles. Mais je vous serai particulièrement obligé de ne pas me l'envoyer.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne crois pas qu'il ait sérieusement l'intention de recourir à moi. Un artiste créancier, c'est rare... Mais un artiste qui poursuit un débiteur, ça ne s'est jamais vu.

» Cette idée a pu venir à l'esprit de Freneuse, mais je parierais bien qu'il n'y a pas persisté... ou, si par hasard il l'a encore, il est probable qu'il en changera... et comme je n'ai pas de temps à perdre, je préfère ne pas me mêler d'une affaire qu'il me faudrait peut-être laisser là un beau matin. Je vous prie donc, s'il insistait pour avoir mon adresse, de lui dire que vous l'avez oubliée.

– Soit, je vous promets de ne pas la lui donner. Mais vous avez bien fait de m'avertir, car je ne la lui aurais pas cachée, et il est probable que je le verrai très prochainement.

» Mais revenons à des choses plus importantes. Quand m'apporterez-vous l'acte de décès de la fille Astrodi ?

– Demain ou après-demain au plus tard... si vous me signez aujourd'hui l'engagement qui garantira mon droit à un courtage.

Et comme il vit que M. Paulet ne se pressait pas de prendre la plume pour se lier, Blanchelaine ajouta :

– Que craignez-vous ? La rédaction que je vous ai proposée ne laisse de place à aucune équivoque. Vous ne me rétribuerez qu'après avoir touché.

» Entre nous, pas de malentendu possible… pas de difficultés non plus. Nous avons des intérêts communs, et nous les réglerons bien facilement, lorsque notre but sera atteint… et cet heureux moment ne tardera guère. D'ici à deux jours vous serez en mesure d'établir que la légataire de M. Francis Boyer n'était plus de ce monde quand il l'a instituée, et avant un mois, vous entrerez en possession de votre part d'héritage.

Cette agréable perspective montrée si à propos décida M. Paulet. Il s'assit devant son bureau, ouvrit un tiroir, y prit une feuille de papier marqué par le fisc, et libella de sa plus belle écriture une promesse rédigée dans les termes indiqués par le sieur Blanchelaine, qui la lut attentivement et la serra dans son portefeuille avec une évidente satisfaction.

– Maintenant, Monsieur, dit ce marchand de successions, c'est comme si vous aviez un demi-million de plus, et moi cent mille francs qui compteront dans ma modeste fortune beaucoup plus que cinq ou six cent mille dans la vôtre. Il ne me reste qu'à prendre congé de vous et à vous prier de donner des ordres pour que vos domestiques me reçoivent lorsque je me présenterai. J'espère pouvoir vous remettre l'acte de décès après-demain matin avant midi. Ce sera ensuite à vous de faire le reste.

– Très bien. Je vous attendrai, murmura M. Paulet.

Il reconduisit le négociateur, qui sortit sans ajouter un mot, et il revenait tout pensif vers son bureau, lorsqu'un léger bruit lui fit relever la tête.

Sa fille Marguerite venait d'entrebâiller une porte qui communiquait avec le salon, et se tenait sur le seuil du cabinet.

– Peut-on entrer ? demanda-t-elle en souriant.

– Oui, puisque je suis seul, répondit M. Paulet.

– Depuis dix secondes seulement. J’ai cru que ce monsieur ne s’en irait jamais.

– Tu savais donc que j’étais avec quelqu’un ?

– Je venais vous voir, et au moment où j’allais entrer, j’ai entendu deux voix. Alors j’ai attendu.

– J’espère du moins que tu n’as pas écouté à la porte ?

– Pas précisément, mais j’ai l’oreille fine, et vous parliez très haut.

– Et tu as compris de quoi il était question entre nous ?

– Pas beaucoup. J’ai saisi au vol un nom.

– Quel nom ?

– Le nom de M. Paul Freneuse, et j’en ai été toute surprise. Qu’est-ce que ce monsieur vous disait donc de lui ?

– Tu es bien curieuse !

– Mais non ; pas trop. Je suis sûre que ce n’est pas un secret.

– Tu te trompes. Je m’entretenais d’affaires qui ne te regardent pas.

– Vous avez donc des affaires avec M. Freneuse ?

– Marguerite, tu m’ennuies. Dis-moi ce que tu veux me dire et laisse-moi.

– Je veux vous demander si la réclusion que vous m'imposez depuis quatre jours ne prendra pas bientôt fin.

– Comment ! la réclusion ! Est-ce que j'ai fait cadenasser ton appartement ? N'es-tu pas libre de tes actions, comme tu l'as toujours été ?

– Mon Dieu ! je sais bien que je ne suis pas aux arrêts, comme un sous-lieutenant qui a manqué à la discipline. Je puis aller et venir d'un bout à l'autre de l'appartement ; rien ne m'empêche de me mettre à la fenêtre et de voir passer les gens dans la rue de la Ferme-des-Mathurins… où il ne passe personne. Et si ce spectacle récréatif ne suffit pas à me distraire, il ne tiendrait qu'à moi de sortir avec miss Betsy, ma gouvernante, qui me mènerait promener aux Champs-Élysées et manger des gâteaux à la pâtisserie anglaise de la rue de Rivoli.

– Que te faut-il donc de plus ? dit M. Paulet, en haussant les épaules. T'imagines-tu que je vais donner des dîners ou te conduire au théâtre, alors que nous sommes en grand deuil… et un deuil tout récent ? Mon frère vient de mourir, tu le sais bien.

– Il est mort à deux cents lieues d'ici, et je ne l'ai jamais vu. Vous n'exigerez pas que je me désole, et vous aurez raison, car il m'est impossible de feindre un sentiment que je n'éprouve pas.

– Je comprends cela… et moi-même, je ne me crois pas obligé de pleurer ce malheureux Francis qui ne m'a pas donné signe de vie depuis des années et qui a fait de son mieux pour me déshériter ; mais il y a des convenances sociales auxquelles nul ne peut se soustraire. Si je n'en tenais pas compte, chacun me jetterait la pierre.

– Oh ! je ne vous demande pas d'aller dans le monde. Je me suis même conformée à l'usage. Vous voyez que je suis habillée de noir des pieds à la tête… et en laine, s'il vous plaît.

Mais il est avec la coutume des accommodements. Je ne crois pas qu'il nous soit interdit d'aller voir nos amis.

– Non, sans doute. Seulement… je ne savais pas que mes amis fussent capables de t'amuser.

– Il est certain que vous en avez beaucoup qui ne m'amusent pas du tout. Mais il me semblait que l'autre soir, à la Porte-Saint-Martin, vous aviez promis à M. Paul Freneuse de visiter son atelier.

– Ah ! ah ! c'est donc là que tu voulais en venir, petite rusée ? Tu aurais beaucoup mieux fait de me dire franchement que tu en grillais d'envie.

– Alors vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

– D'inconvénient, non… pas précisément. Ce jeune homme est fort bien… il n'a pas les défauts des artistes… s'il les avait, je ne le recevrais pas chez moi. Et puisque je lui ai dit que nous irions le voir, nous irons… un de ces jours.

– Pourquoi pas tout de suite ?

– Parce que j'attends d'un moment à l'autre le notaire qui a revu le testament de mon frère.

– Quoi ! ce notaire vient à Paris ! Je croyais que M. Boyer vous avait déshérité.

– Il en a eu l'intention, mais il est survenu un événement qui… ce serait beaucoup trop long à t'expliquer, et d'ailleurs, tu n'entends rien aux affaires… contente-toi de savoir que tout va bien. Je te laisserai une jolie fortune, et tu ne perdras pas, comme je le craignais, celle de ton oncle. Tu seras plus riche que

je ne l'espérais, ma petite Marguerite, conclut M. Paulet en se frottant les mains.

– Tant mieux ! Je pourrai me marier à ma fantaisie, s'écria la jeune fille. J'aurai de l'argent pour deux.

– Bon, je comprends. Cela signifie, n'est-ce pas ? que tu t'es mis en tête d'épouser Paul Freneuse.

Marguerite rougit un peu, mais elle ne se déconcerta point.

– Eh bien, quand cela serait ? dit-elle. Vous ne m'avez pas défendu de penser à M. Freneuse.

– Assurément non, répondit M. Paulet. Tu pourrais même ajouter qu'en accueillant ce jeune homme comme je l'ai accueilli, je t'ai laissé entendre qu'il ne me déplairait pas de lui accorder ta main… s'il me la demandait.

– Il vous la demandera, mon père.

– Comment es-tu si bien informée de ses intentions ?… Ah ! j'y suis… l'autre soir, au théâtre, je vous ai laissés en tête-à-tête un instant, et il a profité de mon absence pour se déclarer. Il aurait beaucoup mieux fait de s'adresser à moi d'abord… c'est la règle en pareil cas… Je sais bien que les artistes se croient autorisés à ne pas agir comme les autres.

– Mais, mon père, je vous assure que M. Freneuse ne m'a pas fait la moindre déclaration.

– Alors, d'où vient que tu connais ses projets ?

– Je ne serais pas femme si je ne les avais pas devinés.

– Et… tu l'as encouragé à y donner suite ?

– Encouragé ? Non… c'eût été trop. Mais je ne l'ai pas découragé.

– Alors, tu l'aimes ?

– Il me plaît beaucoup, murmura Marguerite, en baissant les yeux.

– Ce n'est pas répondre, dit M. Paulet, qui n'aimait pas les équivoques. Vous êtes étonnantes, vous autres jeunes filles ; dès qu'on vous parle mariage, vous vous croyez obligées de prendre un air niais, et l'on ne peut plus tirer de vous une parole sensée.

» Voyons ! explique-toi clairement. Aimes-tu ou n'aimes-tu pas Freneuse ?

– Voulez-vous la vraie vérité ? demanda Marguerite, après avoir un peu hésité.

– Parbleu ! à qui la dirais-tu, si tu ne la disais pas à ton père ?

– Eh bien, je ne sais pas si je l'aime ou si je ne l'aime pas.

– Voilà du nouveau, par exemple ! Tu te moques de moi, je pense. Il est impossible que tu ne sois pas fixée sur tes propres sentiments.

– C'est peut-être bizarre, mais c'est ainsi. Vous me demandez si je l'aime… Il faudrait d'abord m'expliquer ce que vous entendez par le mot : aimer.

– Ah ! si tu crois que je vais te faire un cours sur ces matières-là !… Enfin, épouserais-tu volontiers Paul Freneuse ?

– Oui, très volontiers. Et, de tous les hommes que vous m'avez présentés, c'est le seul que j'accepterais pour mari.

– À la bonne heure : c'est net, s'écria en riant M. Paulet. Ce n'était pas la peine de faire tant de façons pour m'ouvrir ton cœur. Tu as choisi ce jeune homme sans me consulter ; mais je ne te blâme pas de l'avoir choisi. Je l'ai étudié, depuis que je le reçois ; je me suis renseigné sur lui, et, maintenant que je le connais bien, je crois qu'il pourrait te convenir.

» Il n'a pas de fortune ; son père ne lui a rien laissé… mais il gagne beaucoup d'argent, et je sais qu'il a le bon esprit de ne pas dépenser tout ce qu'il gagne. Pour un garçon, c'est très beau d'économiser… c'est une garantie de sagesse, et quand on se conduit comme il le fait, on est tout préparé pour se mettre en ménage. Je suis persuadé qu'il te rendrait heureuse.

– Ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur, dit tout bas Marguerite.

– Pas toujours, mais il y contribue fortement, répliqua le père, qui était un homme pratique. Du reste, sur ce point, la question est tranchée. Avec ta dot et le revenu que se fait Paul Freneuse en vendant ses tableaux, vous seriez bien assez riches. Son physique doit te plaire, car il est très joli garçon. Il a de l'esprit et de bonnes manières. Reste à savoir si son caractère te convient.

– Comment voulez-vous que je le sache ? Je ne connais pas plus son caractère qu'il ne connaît le mien.

– Vous vous êtes cependant rencontrés assez souvent.

– Dans le monde, oui ; mais ce n'est pas là qu'on montre ses défauts.

– Non, sans doute. Et cependant les mariages ne se font pas autrement. À moins de se prendre à l'essai, ce qui est impraticable, il faut bien s'en rapporter un peu aux apparences. Moi qui te parle, j'ai épousé ta mère de confiance, et je ne m'en suis pas plus mal trouvé. Je ne l'avais pas vue dix fois en tout avant la noce ; tandis que toi…

– Moi, je suis plus exigeante. Je voudrais connaître mon mari à fond… entrer dans sa vie.

– Diable ! si tu crois que c'est facile !

– Il y a un moyen très simple.

– Indique-le-moi ; tu me feras plaisir.

– Vous avez donc oublié que M. Freneuse m'a offert de faire mon portrait ?

– Non, mais je ne vois pas…

– Un portrait ne se fait pas en un jour. Il faut beaucoup de séances.

– Eh bien ?

– Eh bien ! si j'allais poser dans son atelier, je saurais bien ce qui s'y passe.

– Mais je suppose que dans l'atelier de Paul Freneuse il ne se passe rien que de très convenable. Si je pensais le contraire, je fermerais ma porte à ce jeune homme. Est-ce que tu aurais appris qu'il y mène une vie désordonnée ?

– Non, mais je sais qu'il y reçoit des modèles.

– Naturellement. Il paraît que, pour peindre, on ne peut pas s'en passer.

– En ce moment, par exemple, il achève un tableau qui représente une jeune fille.

– Qui garde les chèvres. Il a choisi là un drôle de sujet. Pourquoi pas une gardeuse d'oies, pendant qu'il y était ? Ces artistes ont des idées bizarres. Mais qu'est-ce que ça te fait ?

– Il paraît que l'Italienne qui pose pour cette figure est d'une beauté merveilleuse. M. Freneuse m'a parlé d'elle avec admiration… avec enthousiasme.

– Bon ! vas-tu pas t'imaginer qu'il est amoureux de cette créature ?

– Je ne dis pas cela, mais je serais curieuse de la voir.

– Pardon ! mais tu ne songes pas, j'espère, à faire sa connaissance. Ces donzelles qui arrivent à Paris pour se louer dans les ateliers sont des personnes fort peu recommandables, et j'aime à croire que, si Freneuse entreprenait ton portrait, il s'arrangerait pour que tu ne rencontrasses pas chez lui sa chevrière.

– Je le crois comme vous, mon père, mais cela ne prouverait rien… au contraire.

– Ah çà, tu es donc jalouse ? Je ne te connaissais pas ce défaut-là.

– C'est que, jusqu'à présent, je n'ai jamais eu l'occasion de le montrer. Tous les hommes m'étaient indifférents.

– Et maintenant, ce n'est plus la même chose. Il y en a un qui t'occupe. Je n'y trouve pas à redire, puisque je pense à faire de lui mon gendre. Mais en vérité la jalousie te vient un peu tôt. Attends donc au moins que tu sois mariée.

– L'un n'empêche pas l'autre, répliqua en souriant Mlle Paulet. Que voulez-vous ? Je suis ainsi faite, et je ne puis pas me changer. Je sais qu'il n'est pas d'usage qu'une jeune fille s'inquiète de la vie que mène avant le mariage celui qu'elle doit épouser. Moi, je veux la connaître, et je soutiens que je n'ai pas tort.

– En principe, non ; mais je serais curieux de savoir comment tu t'y prendras pour en venir à tes fins. Il faudrait être petit oiseau pour surveiller un homme sans qu'il s'en aperçoive… et encore les petits oiseaux n'entrent pas dans les ateliers des peintres. T'imagines-tu que tu sauras à quoi t'en tenir sur les mœurs de Freneuse lorsque je t'aurai conduite chez lui ?

– Peut-être. J'ai de bons yeux, et je verrai bien des choses qui vous échapperaient. Ainsi, par exemple, si nous y rencontrons l'Italienne, je saurai tout de suite s'il ne l'apprécie que comme modèle.

– J'en répondrais, moi. Ces coureuses en jupons rouges ne peuvent pas séduire un garçon qui a du goût. Et les artistes s'y laissent prendre moins encore que les simples bourgeois. Ils en ont tant vu !

– C'est arrivé, pourtant. Ne m'avez-vous pas dit que mon oncle…

– Ton oncle ne faisait rien comme les autres.

– Je voudrais être sûre que M. Freneuse ne fera pas comme lui. Et, pour m'en assurer, il faut d'abord que je sache si la chevrière des Abruzzes est aussi belle qu'il le dit.

– Bon, mais il se gardera bien de l'appeler quand nous irons le voir, et il aura raison.

– C'est précisément pour cela que je voudrais le surprendre. Il sait que vous venez de perdre votre frère ; il pense que vous devez être absorbé par des affaires de succession, et il ne s'attend pas à notre visite.

» Aujourd'hui, il fait un temps superbe ; le jour est excellent pour peindre ; et il n'a garde de perdre une si bonne occasion d'avancer son tableau, car il est en retard, et le Salon ouvre le 1er mai.

» Je suis certaine que son modèle est là. Et c'est l'heure de la séance. De sorte que, si vous vouliez, nous irions faire un tour de promenade qui nous conduirait, comme par hasard, à la place Pigalle.

– Et nous monterions frapper sans façon à la porte de son atelier. Hum ! il me semble que ce serait une démarche un peu bien risquée. D'abord, il pourrait ne pas nous ouvrir, et il serait dans son droit, car nous ne l'avons pas prévenu. J'ai entendu dire, d'ailleurs, que les artistes n'ouvrent jamais quand ils ont un modèle, de peur de déranger la pose.

– Quand nous serons à la porte, je vous parlerai très haut. Il reconnaîtra ma voix, et il daignera bien quitter ses pinceaux pour nous recevoir. S'il nous laissait dehors, je ne lui pardonnerais pas ce procédé.

» C'est convenu, n'est-ce pas, mon cher père ? Vous voyez que je suis prête à sortir. Je n'ai que mon chapeau à mettre, et

mon manteau. Vous aussi. Et vous n'avez pas mis les pieds dans la rue depuis trois jours. Le grand air vous fera du bien.

– Ta ! ta ! ta ! dit M. Paulet ; et le notaire de province que j'attends d'une minute à l'autre ?

– Le notaire ? répéta dédaigneusement Marguerite.

– Mais, oui, dit M. Paulet. Il doit m'apporter une copie du testament de mon frère, et tu comprends qu'il me tarde le voir. Les télégrammes qu'il m'a adressés sont trop laconiques. Il s'est amusé à les rédiger en petit nègre pour économiser des mots. Ces provinciaux sont bêtes.

– Il me semble que s'il était à Paris aujourd'hui, il serait déjà venu. Les trains n'arrivent que le matin et le soir, et ce notaire, n'étant pas arrivé ce matin, n'arrivera pas dans la journée.

– Les trains express… mais je le soupçonne d'avoir pris un train omnibus… toujours par économie. Là-bas, ils ne connaissent pas la maxime britannique : *Le temps, c'est de l'argent*… Comment prononces-tu ça en anglais ?

– *Time is money,* mon père. Et pour mettre la maxime en pratique, je vais aller finir de m'habiller.

» Si ce monsieur débarquait ici pendant que vous serez sorti, votre valet de chambre viendrait vous chercher ; vous n'avez qu'à lui donner vos instructions et l'adresse de M. Freneuse.

– C'est une idée. Grâce à cet arrangement, je crois que je puis sans inconvénient m'absenter une heure.

– Et même deux, dit tout bas Mlle Paulet, qui comptait bien faire durer la visite de l'atelier.

– Mais, reprit son père, quel prétexte allons-nous prendre pour tomber chez Freneuse sans crier gare ?

– D'abord, nous n'aurions pas besoin de prétexte. Il nous a invités plusieurs fois à aller voir son tableau.

– D'accord ; mais quand on invite les gens, on aime bien à savoir d'avance le jour où ils viendront, afin de se préparer à les recevoir convenablement. Freneuse ne sera pas très content de nous montrer un atelier en désordre.

– Mais, puisque je tiens à le surprendre.

– Alors, il faudra lui expliquer pourquoi nous arrivons à l'improviste… et comme tu ne peux pas donner la vraie raison…

– Vous lui direz que vous venez pour mon portrait. Il m'a offert de le commencer quand je voudrais.

– Hum, c'est grave, c'est très grave ! dit M. Paulet en hochant la tête.

– En quoi est-ce très grave ?

– Tu ne réfléchis pas que, si j'accepte sa proposition, c'est à peu près comme si je m'engageais à lui accorder ta main.

– Pourquoi donc ? C'est son état de faire des portraits, puisqu'il est peintre. Et il en a déjà fait. J'en ai vu un de lui, l'année dernière, au Salon… un portrait de femme précisément… et c'était un chef-d'œuvre.

– Il est probable qu'on le lui avait payé… et même payé très cher… Crois-tu qu'il consentirait à être payé pour le tien ?

– Non… je ne crois pas.

– Alors, c'est comme si tu recevais de lui un cadeau d'une dizaine de mille francs… Il vend ses portraits ce prix-là, je le sais… or, une jeune fille ne peut décemment accepter de cadeaux que de son fiancé.

– Eh bien, si je n'épousais pas M. Freneuse, vous lui achèteriez mon portrait. Et de cette façon, vous ne seriez pas son obligé.

– Il refuserait de me le vendre ; tu viens de le dire toi-même. Et ta figure resterait accrochée aux murs de son atelier. Ce serait joli !

– Il ne me ferait pas cet affront, j'en suis sûre. J'espère bien, d'ailleurs, que je ne verrai chez lui rien qui me décide à ne pas donner suite : un projet…

– Que tu caresses, avoue-le, et que j'approuve. J'espère comme toi qu'il réussira ; cependant, on ne sait pas ce qui peut arriver, et il faut tout prévoir.

– Je prévois tout ; mais je tiens à mon épreuve. J'en veux courir la chance.

– Songe aussi que le moment est très mal choisi pour demander des séances à Freneuse. S'il entreprend ton portrait, il ne pourra pas achever son tableau pour l'Exposition.

– C'est précisément ce que je souhaite.

– Parce qu'alors il serait obligé de renvoyer l'Italienne qui lui sert de modèle. En vérité, ma chère Marguerite, je ne te reconnais plus.

– C'est qu'en effet je suis très changée, dit résolument Mlle Paulet.

– Allons ! je m'aperçois que tu es folle de ce garçon-là. Si je te contrariais, tu serais capable d'en faire une maladie. Va mettre ton chapeau, pendant que je donnerai mes ordres à François.

Marguerite ne se le fit pas dire deux fois. Elle savait bien qu'elle en viendrait à ses fins, et sa femme de chambre l'attendait pour mettre la dernière main à sa toilette.

Son père était accoutumé à lui céder, et il était de bonne humeur depuis que le sieur Blanchelaine lui avait annoncé la mort de Bianca Astrodi ; aussi avait-il pris son parti de bonne grâce.

Il recommanda expressément qu'on fît attendre le notaire, si par hasard il se présentait, et qu'on vînt immédiatement le prévenir de l'arrivée de ce personnage important.

Dix minutes après, M. Paulet et sa fille s'acheminaient à pied, bras dessus, bras dessous, vers la place Pigalle.

Chapitre VI

Depuis la représentation des *Chevaliers du Brouillard,* Paul Freneuse vivait comme un ermite, ou, ce qui revient au même, comme un artiste qui est en retard pour envoyer son tableau au jury d'examen, et qui travaille avec acharnement, de peur de manquer l'ouverture du Salon.

La première journée avait été dure. Sa chasse à l'homme lui trottait par la tête. Il se reprochait d'en être revenu bredouille, et il pensait à se remettre en quête, dès que l'occasion se représenterait.

Il pensait aussi, un peu plus que de raison, à Mlle Paulet, et, quand il s'asseyait devant son chevalet, l'image de la belle Marguerite, évoquée par son imagination de peintre amoureux, venait souvent se placer entre ses yeux et sa toile.

Mais ce fut l'affaire d'une séance. Dès la seconde, la passion de l'art reprit le dessus. Les souvenirs de la course en fiacre s'effacèrent, les fantômes s'évanouirent, et il ne songea plus qu'à faire un chef-d'œuvre.

Le moment était bien choisi pour l'achever.

M. Paulet, retenu par son deuil, ne devait pas réaliser d'ici à un certain temps le projet de visite à l'atelier dont il avait été question assez vaguement, et même il ne recevait pas.

Freneuse s'était contenté de lui porter sa carte et ne craignait pas d'être dérangé de ce côté-là.

Et, pour comble de chance, Binos ne venait plus rôder chez son ami. Binos, qui passait sa vie à flâner dans l'atelier, en fumant d'interminables pipes, Binos était devenu invisible.

Freneuse n'avait pas d'inquiétudes sur son compte. Il pensait bien que ce fantaisiste avait planté sa tente au *Grand-Bock* ou dans un autre *caboulot* hospitalier, à moins qu'il ne s'amusât à jouer au policier pour courir après les auteurs du crime de l'omnibus.

Freneuse savait qu'il reviendrait lorsqu'il aurait du nouveau à lui apprendre, ou même tout simplement lorsque son crédit serait épuisé dans les cafés où il s'abreuvait sur parole.

Et Freneuse ne regrettait pas du tout son absence, car Binos était un compagnon insupportable pour un artiste laborieux.

Binos remuait sans cesse, touchait à tout et ne restait pas une minute sans parler. Il se lançait à tout propos dans des théories à perte de vue, assaisonnées de paradoxes extravagants qui auraient mis hors des gonds l'homme le plus patient, et il n'y avait pas moyen de le faire taire.

Depuis que cet agité ne venait plus s'établir derrière Freneuse et critiquer son travail, le tableau avançait deux fois plus vite.

Pia donnait chaque jour des séances de cinq heures. Elle arrivait avant midi, et elle ne partait qu'à la tombée de la nuit.

Et elle posait avec une assiduité et une persévérance exemplaires. Jamais un mouvement, jamais un mot. Elle ne demandait jamais à se reposer. Il fallait que Freneuse l'y invitât pour qu'elle consentît à se lever de son escabeau pour se délasser d'une immobilité fatigante.

Autrefois, elle était moins calme, et elle profitait des interruptions de séance pour dégourdir ses jambes et délier sa langue.

Elle prenait un plaisir extrême à visiter l'atelier, et elle y faisait de véritables voyages de découvertes, soulevant les toiles ébauchées que Freneuse avait retournées contre la muraille, lançant des exclamations de joie quand elle reconnaissait le modèle qui avait posé, trouvant des rapprochements inattendus, des questions intelligentes, et gazouillant comme un oiseau.

Mais sa gaieté s'était éteinte peu à peu, et depuis quelques jours la pauvre enfant semblait avoir changé complètement de caractère.

Elle ne babillait plus, elle ne courait plus. En descendant du siège incommode où la retenaient les exigences de la pose, elle allait tristement s'asseoir dans un coin sur un tabouret bas, et elle restait là silencieuse, immobile, les coudes sur ses genoux et le menton appuyé sur ses mains.

Freneuse n'y avait pas trop pris garde d'abord, absorbé qu'il était par des retouches ; mais le troisième jour, il avait remarqué que Pia avait les yeux rouges, et il s'était enquis de la cause de son chagrin.

L'enfant avait répondu qu'elle regrettait Mirza, dont elle venait d'apprendre la fin tragique, et Freneuse s'était absolument refusé à croire qu'elle pleurait le malheureux angora assassiné par Binos.

Mais, comme il n'avait pas de temps à perdre, il avait renoncé à la confesser, tout en se promettant de l'interroger à fond, dès que son tableau serait fini.

Par malheur, à la cinquième séance après la mort du chat, il fut obligé de reconnaître que Pia ne tenait plus la pose, et il fallut bien le lui dire.

– Petite, soupira-t-il en la regardant fixement, ce n'est plus ça du tout. Tu représentes en ce moment une Vierge au tombeau ou une Madeleine dans le désert, mais nullement une bergère de Subiaco. Voyons ! ma fille, quand tu gardais les chèvres là-bas, tu n'avais pas cette mine d'enterrement.

– À Subiaco, dit l'enfant, si bas qu'on l'entendait à peine, je n'avais pas de peines.

– Et quelles peines as-tu donc ici ? s'écria Freneuse. Des peines de cœur ?

– Vous savez bien que non.

– Bon, tu m'as dit que tu n'avais pas d'amoureux, et je te crois. Tu es trop sage pour t'éprendre des garçons que tu rencontres dans la maison de Lorenzo ou sur la place Pigalle. Qu'as-tu donc, alors ?

– Je n'ai rien, M. Paul.

– Ne me dis pas ça. Je te connais bien ; je lis sur ta figure à livre ouvert, et je te déclare que tu n'es plus du tout la même. Tu ne ris plus, tu ne tiens plus ta tête et tu laisses tomber tes bras, comme si tu posais pour une statue de la douleur. C'est à ce point que je ne fais plus rien de bon, et que si tu continues à larmoyer, je manquerai mon tableau. Ma chevrière aurait l'air d'être la fille d'un brigand qu'on vient de fusiller.

» Pour te remonter, petite, il n'y a qu'un moyen. Conte-moi tes chagrins. Ça te soulagera, et j'y trouverai un remède.

Voyons, parle. Le père Lorenzo, qui t'héberge, t'aurait-il fait des misères ?

– Non. Il a presque du respect pour moi, depuis que vous m'avez recommandée à lui. Il ne monte jamais dans ma chambre sans ma permission.

– Très bien. Je lui donnerai une jolie *bonne-main,* la première fois que je le verrai, et j'irai le voir tout exprès.

» Et toi, as-tu besoin d'argent ?

– Oh ! non. J'en gagne chez vous deux fois plus que je n'en peux dépenser.

– As-tu le mal du pays ? Est-ce la montagne que tu regrettes ?

– Qu'y ferais-je maintenant ? Je n'y ai plus personne, murmura la pauvre fille.

– C'est vrai, dit Freneuse tout ému. Tu es orpheline.

– Ma mère est morte l'an passé.

– Et tu n'as jamais connu ton père ?

– Je l'ai vu quand j'étais tout enfant. Mais je me souviens à peine de lui.

– C'était un Français, n'est-ce pas ?

– On me l'a dit. Ma mère ne me parlait jamais de lui.

– Et tu n'avais pas d'autres parents ?

– Si, une sœur. Je croyais que vous le saviez.

– Oui, je me rappelle maintenant que tu m’as raconté qu’elle avait quitté Subiaco à douze ans. Elle était plus âgée que toi.

– J’avais neuf ans quand elle en avait douze.

– Et ta mère l’a laissée partir ?

– Ma mère était si pauvre qu’elle ne pouvait plus la nourrir.

– Hum ! mon compatriote s’était bien mal conduit. On n’abandonne pas sa femme et sa fille, quand on a du cœur.

– Moi, je gagnais ma vie en gardant les chèvres, reprit Pia, sans relever cette appréciation sévère, mais juste, de la conduite de son père.

» Ma sœur était plus délicate que moi. Elle n’aurait pas pu supporter la misère. Elle avait beaucoup de voix, et il passa chez nous un maître de chant qui cherchait des élèves. Il lui proposa de lui enseigner la musique et de la placer plus tard dans une troupe d’opéra. Elle l’a suivi.

– Et tu n’as plus entendu parler d’elle ?

– Elle écrivait chaque année à un homme de Subiaco qui nous donnait de ses nouvelles. Ma mère n’a jamais su lire… et moi, je n’ai appris à lire qu’en France… grâce à vous.

– Eh bien, qu’est-elle devenue, cette sœur ? Je n’ai jamais songé à te le demander. À-t-elle fait son chemin au théâtre ?

– Elle a chanté dans plusieurs grandes villes d’Italie. L’automne dernier, elle était à Milan… et elle chantait à la Scala.

– Comme *prima donna ?*

– Non, dans les chœurs.

– Diable ! elle ne devait pas être millionnaire, alors. Comment as-tu appris tout cela, puisque tu avais quitté Subiaco ?

– On lui avait écrit de là-bas que notre mère était morte et que le vieux Lorenzo m'avait emmenée à Paris. Chez nous, tout le monde connaît Lorenzo, et l'on sait où il loge. Il y a six semaines, j'ai reçu une lettre de ma sœur, une lettre adressée rue des Fossés-Saint-Bernard.

» C'était la première fois de ma vie que quelqu'un m'écrivait.

– Mais ce ne sera pas la dernière ; tu as répondu à ta sœur, je pense ?

– Oui, une fois, et puis est arrivée une seconde lettre d'elle qui m'annonçait qu'elle allait venir à Paris.

– Ah ! bah ! Et elle y est venue ?

– Oui, il y a un mois.

– Comment, petite, tu m'avais caché cela ?

– Ma sœur m'avait défendu de parler d'elle. Elle voulait que personne ne sût qu'elle était ici.

– Mais tu la voyais, toi ?

– C'est parce que je ne la vois plus que je pleure, dit Pia en fondant en larmes.

– Comment ! tu ne la vois plus ? s'écria Freneuse. Vous êtes déjà brouillées ?

– Brouillées ! oh ! non, soupira l'Italienne. Nous nous aimons tendrement… comme s'aiment deux sœurs qui sont restées seules au monde.

– Eh bien, alors… pourquoi avez-vous cessé de vous voir ?

– Parce qu'elle n'est plus venue chez moi.

– Qui t'empêchait d'aller chez elle ?

– Je n'ai jamais su où elle demeurait.

– Par exemple ! ah ! voilà qui est fort ! Quoi ! ta sœur arrive à Paris, tout exprès pour te retrouver, et elle ne te donne pas son adresse !

» Mais, d'abord, il me semble qu'elle aurait pu habiter avec toi.

– Non ; la maison du père Lorenzo ne lui convenait pas. On m'y respecte, moi, parce que je ne suis encore qu'une enfant ; mais ma sœur a dix-huit ans, et elle est belle.

– Est-ce que tu t'imagines que tu es laide ? Mais il ne s'agit pas de ça. Je conçois à la rigueur qu'elle n'ait pas voulu prendre gîte dans le caravansérail de la rue des Fossés-Saint-Bernard. Ce n'était pas une raison pour ne pas te dire où elle demeurait.

– Elle avait un motif… qu'elle ne m'a pas confié et que je ne lui ai pas demandé. Je sais seulement qu'elle ne voulait recevoir personne.

– Mais enfin, elle venait te voir ?…

– Oui, tous les soirs.

– Pourquoi le soir ?

– Parce qu'elle savait que, dans la journée, je venais poser chez vous.

– Ah ! tu lui as parlé de moi ?

– Oh ! bien souvent.

– Et elle, de quoi te parlait-elle ?

– De notre mère, de notre enfance, de notre pays…

– Et elle le regrettait, votre pays ?

– Oui ; elle me disait que son désir le plus cher était d'y vivre avec moi.

– Elle aurait renoncé au théâtre, alors ?

– Sans regret. Le métier de chanteuse ne lui plaisait pas.

– Et toi, aurais-tu volontiers renoncé à poser ?

– Je ne sais pas, murmura la jeune fille en baissant les yeux.

– Il faudra pourtant bien que tu y renonces tôt ou tard. Tu ne peux pas passer ta vie à courir les ateliers. Tu te marieras.

– Je ne veux pas me marier, dit vivement Pia.

– Bon ! tu changeras d'avis. Revenons à ta sœur. Elle a dû au moins t'apprendre pourquoi elle était venue à Paris. Ce n'était pas pour y monter sur les planches, je suppose, puisqu'elle n'avait pas la vocation du théâtre.

– Oh ! non.

– Pourquoi, alors ?

– Elle m'a fait jurer de ne le dire à personne.

– Diable ! c'était donc un grand secret ? Et elle t'a défendu de me le révéler ?

– Elle n'a pas parlé de vous. Elle ne savait pas que vous me permettiez de causer pendant la séance.

– Elle ne savait pas non plus que je suis ton ami. Si elle l'eût su, elle eût fait une exception en ma faveur. Elle ne voulait pas que le père Lorenzo connût ses affaires. Je comprends ça. Mais, moi, je ne suis pas Lorenzo… je ne suis même pas Italien… et je suis sûr qu'elle m'aurait jugé digne de recevoir ses confidences. Tu aurais dû me l'amener.

– Je n'aurais pas osé.

– Bon ! mais maintenant que tu t'inquiètes de savoir ce qu'elle est devenue, tu pourrais bien me raconter ce qu'elle venait faire en France. Cela m'aiderait peut-être à la retrouver.

– Si je croyais cela…

– Tu peux le croire… et tu ne te défies pas de moi, j'espère !

– Oh ! non.

– Eh bien, parle. Je l'ai déjà presque deviné, ton secret. Ta sœur cherchait quelqu'un, n'est-ce pas ?

– C'est vrai.

– Quand je saurai qui, je me mettrai en campagne et je n'agirai plus au hasard. Je connais une foule de gens, et si ta sœur s'était adressée à moi, je lui aurais probablement donné des indications utiles.

– Vous me promettez que vous garderez pour vous seul ce que je vais vous dire ?

– À qui diable veux-tu que je le répète ? De tous mes amis, il n'y a que Binos qui te connaisse, et je n'ai garde de le prendre pour confident. Il est trop bavard, et, de plus, il ne me serait bon à rien. Ce garçon passe sa vie dans les cafés, et ce n'est pas là, je pense, que nous trouverons la personne que cherchait ta sœur.

– Non, M. Paul, ce n'est pas là… car ma sœur cherchait… notre père.

– Votre père ! répéta Freneuse, qui ne s'attendait pas du tout à cette déclaration. Ah ! oui, c'est vrai, il était Français. Je n'y pensais plus. Mais tu m'as dit tout à l'heure que tu te souvenais à peine de l'avoir vu.

– Ma sœur se le rappelait parfaitement, dit Pia. Elle est plus âgée que moi de trois ans, et lorsque notre mère a été abandonnée, elle était déjà en état de comprendre.

– Alors, elle a dû te dire plus tard ce qui s'était passé... et pourquoi votre père avait ainsi délaissé ses enfants. Entre nous, il s'est fort mal conduit, car enfin il n'a jamais renié sa paternité... et il fut un temps où il vous traitait comme ses filles.

– Je n'ai gardé de ce temps-là qu'une impression très vague. J'ai su que nous vivions à Rome et que nous allions le voir tous les jours dans une vieille maison, sur une place beaucoup moins large que la place Pigalle, et en face d'un escalier immense, en haut duquel il y a une église avec des tours.

– Bon ! la place d'Espagne, au pied de l'escalier de la Trinité des Monts. Et tout à coup vous avez cessé d'y aller ?

– Oui. Il était parti subitement... il était retourné en France... alors, nous sommes revenues à Subiaco... Ma mère aurait pu continuer à gagner sa vie en posant dans les ateliers... Elle était si belle !... Mais elle n'a plus voulu... elle nous a emmenées dans la montagne...

– De quoi y avez-vous vécu ?

– Ma mère avait amassé un peu d'argent, bien peu... en servant de modèle aux peintres...

– Comment ! ton père ne lui avait rien laissé ?

– Non... rien.

– C'est abominable.

– Ma sœur pense que s'il n'a pas pu assurer notre existence, c'est qu'il était pauvre.

– Voilà une jolie raison ! il avait bien de quoi vivre, puisqu'il était venu de France en Italie pour y étudier la peinture. S'il était hors d'état de vous faire des rentes, il ne devait pas du moins vous laisser dans la misère. Et Dieu sait ce que vous avez souffert ! Aviez-vous seulement un abri ?

– Ma mère avait loué, en dehors du village, une cabane dont les bergers ne voulaient plus. Elle allait laver à la fontaine le linge de deux ou trois maisons riches. Ma sœur et moi, nous gardions les troupeaux.

– Et votre père n'a jamais donné de ses nouvelles ?

– Non. Une fois, le curé a dit à ma mère qu'on lui avait écrit de France pour lui demander si nous étions toujours à Subiaco. Elle l'a prié de répondre que nous avions quitté le pays. L'a-t-il fait ? C'est ce que nous n'avons jamais su.

– Ainsi, la pauvre femme ne voulait plus entendre parler de lui. Il fallait qu'il l'eût mortellement offensée. Elle devait le maudire.

– Jamais un mot amer n'est sorti de sa bouche. Elle n'a même jamais prononcé son nom devant moi.

– Mais tu le sais, son nom ?

– Ma sœur le sait.

– Et elle ne te l'a pas dit ?

– Je ne le lui ai pas demandé. Je voyais qu'il lui en coûterait trop de me l'apprendre. Chaque fois que je faisais allusion au but de son voyage à Paris, elle se mettait à pleurer.

– Tout cela, chère petite, est fort extraordinaire. Mais ce n'est pas le moment de commenter ton histoire. Il s'agit de retrouver ta sœur.

» Quel jour a-t-elle cessé de venir chez toi ?

– Mercredi dernier. Je l'ai attendue toute la soirée, et elle n'a pas paru.

– Et tu l'avais vue la veille ?

– Oui, M. Paul. Elle était restée chez moi plus tard que de coutume, et elle m'avait dit en partant qu'elle reviendrait le lendemain.

– Comment venait-elle chez toi ? demanda Freneuse, après avoir un peu réfléchi.

– Mais… à pied, je le crois bien… et elle s'en allait de même… elle n'était pas riche.

– Et probablement, elle ne demeurait pas loin de chez toi ? Tu ne la reconduisais donc pas, lorsqu'elle te quittait ?

– Non. Elle me l'avait défendu.

– Et tu ne l'as jamais rencontrée dans la rue ?

– Jamais. Je sors si peu… et pour venir chez vous et m'en retourner, je prends l'omnibus.

– Dis-moi, petite, est-ce que ta sœur avait conservé le costume de Subiaco ?

– Oh ! non, M. Paul. Depuis qu'elle chantait sur les théâtres dans les grandes villes de l'Italie, elle s'habillait à la française.

Freneuse allait poursuivre cette enquête sur les habitudes de la sœur disparue, mais un bruit singulier attira son attention.

On grattait doucement à la porte, et bientôt, un miaulement plaintif se fit entendre.

– Ah ! mon Dieu ! mais c’est Mirza ! s’écria la jeune fille.

– Mirza ! répéta Freneuse. Allons donc ! tu sais bien qu’il est mort. Les chats ne ressuscitent pas.

– C’est bien un chat, pourtant. Écoutez ! il gratte au bas de la porte.

Un second miaulement, plus lamentable encore que le premier, la fit tressaillir.

– La pauvre bête meurt de faim, reprit-elle. Voulez-vous me permettre de lui ouvrir ?

– Ma foi ! je veux bien. Si ce n’est pas l’âme de mon angora qui revient, c’est un nouveau compagnon qui nous arrive. On s’ennuie ici, depuis qu’il n’y a plus de bêtes. J’ai été sur le point d’acheter un singe ou un perroquet, mais je préfère un chat. C’est moins gênant… et puisque la Providence m’en envoie un…

Pia était déjà à la porte ; mais à peine l’eut-elle ouverte qu’elle recula en poussant un cri de surprise, presque de frayeur.

Binos était debout devant elle, le chapeau en arrière, les mains dans les poches de son pantalon, l’œil gouailleur et la pipe à la bouche.

– Comment ! c'est toi ! s'écria Freneuse ; que signifie cette sotte plaisanterie ?

– Mon cher, répondit le rapin en se glissant dans l'atelier, je soupçonnais que tu devais m'en vouloir. Si j'avais fait toc toc, comme à l'ordinaire, tu aurais reconnu ma manière de frapper, et je te savais capable de ne pas m'ouvrir. Et comme la nature m'a doué d'un talent particulier pour imiter le cri des animaux, j'ai contrefait les accents de Mirza. N'est-ce pas que c'était ressemblant ?

– Tu devrais avoir honte de rappeler le souvenir de ta victime.

– Il le fallait, il le fallait, dit Binos en agitant les bras comme un acteur de mélodrame. Et ça m'a réussi, puisque me voilà dans ton atelier ; maintenant que j'y suis, j'y reste, mon excellent bon.

» Bonjour, petite. Tu es jolie comme un cœur, ce matin.

Pia ne répondit pas à ce compliment. Elle revint tristement prendre la pose sur son escabeau, pour faire comprendre à Freneuse qu'elle ne voulait plus parler de sa sœur devant ce visiteur qu'elle n'aimait guère.

Mais Freneuse, que l'entrée subreptice de Binos avait mis de mauvaise humeur, ne se gêna pas pour lui dire sa façon de penser.

– Je devrais te mettre dehors, grommela-t-il. On ne t'a pas vu depuis quatre jours. Tu étais sans doute échoué sur les bancs d'un cabaret, et tu te réfugies ici parce qu'on ne veut plus t'y faire crédit. Passe encore pour cette fois. Je veux bien te tolérer chez moi, mais à une condition expresse, c'est que tu ne desserreras pas les dents. J'ai à causer avec Pia avant de me

remettre au travail, et je te défends de te mêler de notre conversation. Pia lui lança un regard suppliant dont il saisit l'intention.

– Ne crains rien, chère enfant. Je ne mettrai pas ton secret à la discrétion de cet ivrogne de Binos, mais j'ai encore une ou deux questions à t'adresser. Voyons ! c'est aujourd'hui lundi ; cinq jours se sont donc écoulés depuis la disparition qui t'inquiète. Que crois-tu qu'il soit arrivé à… cette personne ? Un accident ?

– Hélas ! oui… Paris est si dangereux… surtout le soir… Je me figure des choses épouvantables… elle a pu être écrasée par une voiture… ou assassinée… J'ai eu plus d'une fois l'idée d'aller à la Morgue… Mais je n'ai pas osé… j'avais peur de l'y trouver.

– Tiens ! la Morgue ! ça me connaît ! cria Binos qui bourrait sa pipe dans un coin.

– Silence, là-bas ! lui cria Freneuse.

– Je ne te parle pas. C'est à moi-même que je m'adresse. Est-ce que tu as la prétention de m'interdire le monologue ?

– Je t'interdis tout. Cuve ton absinthe, et laisse-nous en repos.

Et il dit à Pia en baissant la voix :

– Écoute, petite. Je te promets de faire tout ce qu'il faut pour la retrouver. Dans ce pays-ci, ce n'est pas comme dans tes montagnes, où l'on disparaît sans laisser de traces. Il suffira de signaler le fait au préfet de police pour qu'il ordonne des recherches… et elles aboutiront, je t'en réponds. Un étranger qui arrive est bien obligé de prendre gîte dans une auberge, et les aubergistes sont tenus de demander les noms de leurs locataires

et de les inscrire sur un registre que les inspecteurs de police ont le droit d'examiner quand il leur plaît.

– Elle s'appelle Bianca, murmura la jeune fille.

– De son petit nom, mais l'autre ?

– C'est le même que le mien.

– Oui, vous portez toutes les deux celui de votre mère. Tu me l'as dit dans le temps, mais je l'ai oublié, et il est indispensable que je le sache, pour demander une enquête. Rappelle-le-moi.

– Astrodi, répondit Pia.

Elle avait parlé bas, mais Binos avait l'oreille fine.

– Astrodi ! cria-t-il. On demande des nouvelles de la nommée Astrodi ! Je peux en donner.

– De quoi te mêles-tu ? lui cria Freneuse. Je t'ai déjà dit de nous laisser tranquilles.

– C'est bon ! je me tais, grommela Binos. Mais tu as tort de ne pas m'accorder la parole, car je t'apprendrais des choses intéressantes.

– Sur quoi ?

– Sur la personne que Pia vient de nommer.

– Tu nous écoutais ! tu nous espionnais ! Décidément, j'ai eu grand tort de te laisser entrer ici, et tu vas me faire le plaisir d'en sortir.

– Je n’écoutais pas, et la preuve, c’est que je n’ai pas entendu un mot de ce que tu as dit à la petite ; mais elle a élevé la voix à la fin de votre colloque, et comme j’avais négligé de me boucher les oreilles, j’ai saisi au vol un nom que je connais.

– Comment le connais-tu ?

– Qu’est-ce que ça peut te faire ? J’ai mon secret, moi aussi, et tu trouveras bon que je le garde.

» Reprends ta conversation, cher ami. Je ne la troublerai plus. Je serai muet comme un poisson. Je veux que tous les académiciens meurent à l’instant, si je lâche un seul mot.

– Assez, je veux savoir ce que tu as à dire de cette Astrodi.

– Cette Astrodi. Tiens ! c’est donc une femme ?

– Ne fais pas l’innocent. Que sais-tu d’elle ?

– Rien du tout.

– Tu mens. Tu viens de dire que tu pouvais me donner de ses nouvelles.

– C’est possible. Mais je les garde pour moi.

Pia écoutait avec une attention émue les demandes et les réponses. Elle n’osait pas prendre part au dialogue, mais elle regardait Freneuse pour tâcher de lire dans ses yeux ce qu’il pensait du propos lancé par ce fou de Binos.

– Écoute ! dit l’artiste au rapin, je t’ai supporté jusqu’à présent, mais je te déclare que si tu ne t’expliques pas catégoriquement et à l’instant même, je vais te prier de sortir, et je ne te reverrai de ma vie.

– C'est sérieux ?

– Très sérieux. Je t'en donne ma parole d'honneur.

– Alors, je vais entrer dans la voie des aveux, et ce que j'en fais, c'est uniquement dans ton intérêt. Tu regretterais trop de t'être brouillé avec moi. Je ne veux pas que ton existence soit empoisonnée par le remords.

– En finiras-tu avec tes blagues ?

– C'est fini. Tu me demandes des renseignements sur une certaine Astrodi. Je t'apprends, pour commencer, que tu l'as connue.

– Moi ! Tu es fou.

– Pas fou du tout. Tu ne l'as vue qu'une fois, mais tu as passé une heure avec elle… près d'elle, pour mieux dire.

– Où cela ?

– Tu ne t'en doutes pas un peu ?

– Pas le moins du monde.

– Allons ! tu as la mémoire courte. Rassemble tes souvenirs. Comment as-tu passé ta soirée, mardi dernier ?

– Mardi ? murmura Freneuse, qui ne se rappelait guère l'emploi qu'il avait fait de son temps tel jour de la semaine précédente.

– Je vais t'aider. Tu rentrais chez toi, quand tu m'as vu assis derrière le vitrage d'un café… où tu as daigné entrer.

– En descendant de l'omnibus ? demanda Freneuse très ému.

– Précisément. Et c'est dans cet omnibus que tu as rencontré la signora dont tu t'informes avec tant de sollicitude.

– Quoi ! cette jeune fille qui… que… ce serait…

– Cette jeune fille se nommait Bianca Astrodi. J'ai découvert cela hier, et j'ose dire que la découverte me fait honneur, car elle est due à ma persévérance et à ma sagacité.

– Comment as-tu acquis la certitude que c'était bien son nom ?

– J'ai trouvé son domicile. Elle logeait tout près d'ici, rue des Abbesses, à Montmartre. J'ai causé avec la logeuse, qui m'a donné les renseignements les plus précis et qui a bien voulu se déranger pour aller reconnaître le corps. Cette respectable dame s'appelle Sophie Cornu, et elle a bon cœur, car elle a payé les frais de l'enterrement qui a eu lieu ce matin. J'ai conduit le deuil avec elle.

– Tais-toi !

Il était trop tard. Pia avait tout entendu. Elle se leva toute droite et fit un pas vers Binos, qui ne comprenait rien à l'effet que produisaient ses paroles.

– Ma sœur est morte, murmura-t-elle.

Et elle tomba roide sur la place.

– Malheureux ! tu vois ce que tu as fait, lui cria Freneuse.

– Est-ce que je pouvais deviner que cette petite était aussi une Astrodi ? dit Binos entre ses dents. Je ne connaissais que son petit nom de Pia.

Binos manquait de tact et de bon sens, mais il n'avait pas mauvais cœur.

Tout en se justifiant comme il pouvait, il se précipitait pour aider son ami à relever Pia.

À eux deux, ils la remirent sur pied ; mais elle avait perdu connaissance, et il fallut que Freneuse l'emportât dans ses bras pour aller la déposer sur un divan qui se trouvait au fond de l'atelier.

– Sa sœur ! murmurait-il, tout éperdu ; c'était sa sœur ! J'aurais dû m'en douter, après avoir entendu son récit. Cette jeune fille disparue mardi soir… le soir de mon aventure en omnibus…

– Moi aussi, parbleu ! j'aurais dû m'en douter, s'écria Binos. La morte ressemblait trait pour trait à Pia. Comment n'ai-je pas pensé à ça ?… l'âge, le type italien, tout y était. Il faut dire que je ne me doutais pas que Pia eût une sœur. Elle est très cachottière, cette petite.

– Tais-toi, animal !… et apporte-moi ce flacon de sels anglais qui est là-bas, sur la console, près du buste.

– J'y vais… défais son corsage, en attendant… elle étouffe.

Freneuse suivit ce conseil, et les brunes épaules de la jeune fille émergèrent de sa robe rouge.

– Voilà le flacon demandé, cria Binos. Soutiens-la pendant que je vais le lui mettre sous le nez. Ça ne sera pas long. Je ne

sais pas ce qu'il y a dans cette bouteille anglaise, mais ça réveillerait un mort. Ça vous pique la cervelle.

Pia, étendue sur le divan, appuyait sa tête charmante contre la poitrine de Paul Freneuse ; ses cheveux s'étaient dénoués et pendaient en longues tresses sur ses joues pâles ; ses yeux s'étaient fermés, et c'était à peine si un faible souffle sortait de ses lèvres entrouvertes.

– Tu l'as tuée, dit Freneuse au rapin qui s'agenouillait pour faire respirer les sels à la pauvre enfant.

– Oh ! que non. Avant une minute, elle reviendra, et je tâcherai de la consoler. Qui diable aurait deviné qu'elle était si sensible ? Ce n'est pas le défaut des Italiennes. J'en ai connu une qui avait perdu son mari le matin et qui posait une bacchante à midi dans l'atelier de Henner. Après ça, ce n'était que son mari.

– Assez ! j'excuse ta sottise, mais je te défends de dire à Pia comment sa sœur est morte. Il y aurait de quoi l'achever.

– N'aie pas peur ; j'inventerai une histoire, et pour qu'elle me pardonne, je la conduirai à l'endroit où nous avons conduit sa sœur ce matin. Sophie Cornu a bien fait les choses. Un service très gentil à l'église de Montmartre et une concession de cinq ans au cimetière Saint-Ouen. Moi, je me suis fendu d'une couronne d'immortelles et d'un gros bouquet de violettes de Parme.

Tout en bavardant, Binos jouait du flacon sans beaucoup de succès. Pia tressaillit convulsivement, mais elle ne reprenait pas connaissance, et Freneuse avait des envies d'étrangler l'incorrigible rapin qui ne pouvait pas tenir sa langue, cette maudite langue, cause de tout le mal.

Au moment le plus critique de cette situation tendue, on sonna à la porte.

– Donne-moi le flacon et va ouvrir, dit Freneuse avec humeur. Si je n'ouvrais pas, on recommencerait. Mais quand tu auras vu qui c'est, tu vas me faire le plaisir de coller la porte au nez de l'imbécile qui se permet de venir me déranger.

– Si tu avais des créanciers, je croirais que c'en est un, grommelait Binos en se dirigeant vers la porte. Le coup de sonnette a été autoritaire et prépondérant.

Pia avait dû l'entendre, et elle était si nerveuse, qu'elle avait pris peur. Elle avait jeté ses bras autour du cou de son ami et elle l'attirait à elle, si bien que les lèvres de Paul effleuraient le front de l'enfant.

Ils formaient, sans s'en douter, un groupe qu'un artiste aurait aimé à peindre.

C'était un tableau tout fait.

Binos, qui ne le voyait pas, entrebâilla la porte et avança la tête au dehors. Il avait préparé une phrase pour mettre en fuite l'intrus qu'il pensait rencontrer sur le palier, et il n'avait pas eu de peine à la trouver, car il possédait un vaste répertoire d'impertinences gouailleuses, et la commission dont Freneuse venait de le charger était de celles qu'il aimait à exécuter.

Mais les paroles lui restèrent dans le gosier, lorsqu'il aperçut une jeune femme d'une beauté éblouissante, flanquée d'un monsieur de bonne mine et d'aspect opulent.

Binos professait un culte pour Rubens, le roi de la couleur, et c'était un Rubens qui lui apparaissait en pleine lumière.

L'impression fut si vive que, dans son enthousiasme, il ouvrit la porte toute grande, au lieu de la refermer.

Il pensait :

« Freneuse dira ce qu'il voudra. Je ne peux pas laisser un chef-d'œuvre sur l'escalier. »

En même temps, il ôtait son feutre et il saluait jusqu'à terre, en reculant de trois pas pour livrer passage à cette triomphante personne, qui entra d'un pas délibéré, et sans l'honorer d'un regard.

Le monsieur qui l'accompagnait suivit, en hésitant un peu, et Binos, portant la main à son front, prit incontinent la position d'un soldat sans armes qui se range pour laisser passer son supérieur.

Freneuse poussa un cri de surprise qui fit que Pia ouvrit les yeux.

Il venait de reconnaître M. Paulet et sa fille.

Le divan sur lequel Pia était couchée à demi, la tête appuyée contre la poitrine de Freneuse et un bras passé autour de son cou, ce malencontreux divan se trouvait placé juste en face de la porte et précisément au-dessous de la large fenêtre carrée qui éclairait l'atelier, en pleine lumière, par conséquent, et droit devant les yeux des gens qui entraient.

M. Paulet s'était arrêté court, en apercevant ce tableau gracieux, et marmottait des mots incompréhensibles.

Sa fille, beaucoup moins intimidée que lui, hésitait cependant à avancer ; elle fronçait le sourcil, et le sang lui montait au visage.

Binos avait tranquillement refermé la porte et contemplait avec une sorte d'extase cette scène qui réjouissait son cœur d'artiste.

Mais la situation de Paul Freneuse était cruellement ridicule. Le pauvre garçon ne pouvait pas repousser la pauvre fille qui l'étreignait et venir ensuite tirer sa révérence à Mlle Marguerite.

Pia le tira d'embarras. Elle avait repris connaissance. Elle s'arracha de ses bras. Elle trouva même la force de rajuster son corsage, de rattacher ses cheveux et de se lever en pied. Et elle resta, pâle et tremblante, regardant fixement la belle inconnue qui l'examinait d'un air dédaigneux.

– Je vois que nous vous dérangeons, articula enfin M. Paulet. Si j'avais su, je vous prie de croire, cher Monsieur, que je ne serais pas entré.

– J'aurais vivement regretté d'être privé de votre visite, répondit Freneuse avec effort, et je vous prie de m'excuser… Cette jeune fille qui me sert de modèle vient de se trouver mal pendant qu'elle posait…

– Et vous l'avez secourue. C'est tout naturel. Mais nous vous gênerions en restant ici, et nous allons prendre congé de vous.

– Oh ! Monsieur, s'écria Binos, vous n'aurez pas la cruauté de partir si vite ; si madame s'en allait, il me semblerait que le soleil s'éteint.

Le drôle était venu, sans vergogne, se planter devant la belle Marguerite, et il la contemplait en faisant des mines

d'homme ébloui. Ce manège ne semblait pas déplaire à Mlle Paulet, car elle souriait, mais Freneuse étouffait de colère.

– La petite est sur ses jambes, reprit l'impudent rapin. Un instant de repos sur ce vert canapé, et il n'y paraîtra plus.

» N'est-ce pas, *carissima ?* ajouta-t-il en s'adressant à la pauvre enfant qui pleurait.

– Non, je pars, dit-elle, en essuyant ses larmes.

– Tu as raison, ma fille. Le grand air te remettra complètement. Va faire un tour sur la place Pigalle ; tu reviendras quand tu te sentiras en état de tenir la pose.

– Je ne reviendrai pas, murmura Pia.

Et elle s'achemina d'un pas chancelant vers la porte. Freneuse allait courir à elle pour la retenir. Un regard de Mlle Marguerite le cloua sur place.

Pia le surprit, ce regard impérieux. Ses joues pâles s'empourprèrent, son doux visage se contracta douloureusement. Elle était blessée au cœur.

Mais elle ne s'arrêta point.

Cette fois, Freneuse n'y tint plus. Il passa devant Mlle Paulet, et il rejoignit Pia au moment où elle mettait la main sur le bouton de la porte.

– Rentre chez toi, ma chère Pia, et prends courage, lui dit-il, assez haut pour que M. Paulet et sa fille entendissent. J'irai te voir aujourd'hui, et demain nous irons ensemble porter des fleurs au cimetière.

– Adieu ! répondit l'Italienne en refoulant un sanglot.

Elle sortit, laissant Freneuse à ses remords, et certes il en avait, car s'il manquait d'énergie dans certains cas, il ne manquait assurément pas de sensibilité.

La douleur de Pia le touchait, et s'il eût été plus maître de lui-même, il ne l'aurait pas laissée partir ainsi ; mais la présence de Mlle Paulet lui faisait perdre la tête.

– Je suis vraiment désolé, s'écria le père de Marguerite. Vous auriez voulu sans doute accompagner cette petite…

– Ce serait tout à fait inutile, interrompit Binos. Je la connais. Elle a une volonté de fer, et du moment qu'elle s'est mis en tête de partir seule, personne ne la fera changer d'avis.

» D'ailleurs, elle n'est pas malade. Elle a du chagrin, voilà tout.

– Quel chagrin ? demanda sèchement Mlle Marguerite.

– Oh ! un gros. Elle vient d'apprendre que sa sœur est morte.

– C'est ici qu'elle l'a appris ?

– Oui, Madame, et par hasard… un malheureux hasard. Je n'avais jamais entendu parler de cette sœur, et j'étais en train de raconter à mon ami Freneuse que je venais d'assister à l'enterrement d'une jeune fille que je ne connaissais pas du tout… si ce n'est pour avoir vu son corps à la Morgue. Je ne connaissais que son nom, et j'ai eu l'imprudence de dire devant la petite que cette infortunée s'appelait Astrodi.

– Astrodi ! la fille dont vous parlez s'appelait Astrodi ! s'écria M. Paulet.

– Oui, Bianca Astrodi, répondit Binos, assez surpris de voir son interlocuteur donner des marques d'émotion.

– Et vous avez la preuve qu'elle est morte !

– La preuve matérielle. On vient de la mettre en terre, et j'y étais.

– Alors, on peut se procurer son acte de décès.

– Assurément. Hier, c'eût été difficile, attendu que personne ne l'avait encore reconnue, quoiqu'elle fût depuis trois jours exposée à la Morgue.

– Elle est donc morte par accident ?

– Oui, Monsieur, par un accident… singulier…

– Pourriez-vous me dire où elle demeurait ?

Cette question lancée à l'improviste eut pour effet d'arrêter immédiatement les confidences de Binos. Il n'aimait pas les bourgeois, – il désignait ainsi tous les gens qui n'avaient pas l'honneur d'être artistes, – et avec eux il était toujours sur ses gardes. Or, il avait reconnu tout de suite que M. Paulet était un bourgeois de première classe, et s'il ne lui avait pas encore fait de mauvaises charges, c'est que Mlle Marguerite le fascinait par son opulente beauté. Il se souciait d'autant moins de lui raconter la tragique histoire de l'omnibus, que l'illustre Piédouche lui avait fait jurer de n'en parler à personne.

– Je n'en sais rien, répondit-il avec aplomb. Mais si vous tenez à connaître son domicile, vous pourriez vous renseigner à la préfecture de police.

Freneuse était sur les épines depuis le départ de Pia. Il voyait bien que Mlle Paulet l'observait à la dérobée, et il devinait pourquoi.

Il aurait voulu lui expliquer comment il avait été forcé de prendre la jeune Italienne dans ses bras, et d'un autre côté il sentait bien que ce n'était pas à lui d'aller au-devant d'une question qu'il attendait.

Essayer de se justifier sans qu'on le lui demandât, c'eût été presque de l'outrecuidance, car autant eût valu dire : « Je sais que vous êtes jalouse de moi, et je tiens à vous prouver que je ne vous ai pas donné sujet de l'être. »

Mais la belle Marguerite n'était point accoutumée à dissimuler ses impressions, et elle aborda sans hésiter le sujet que Paul Freneuse n'osait pas traiter.

– Elle est jolie, cette petite, dit elle d'un ton dégagé. Est-ce qu'elle vient poser tous les jours ?

– Depuis que j'ai commencé mon tableau, oui, Mademoiselle, répondit l'artiste, qui ne mentait jamais.

– C'est-à-dire depuis quatre mois, si je ne me trompe.

– Quatre mois et demi, Mademoiselle.

– Je comprends que vous n'alliez pas plus vite, si vous êtes souvent obligé d'interrompre la séance comme vous l'avez interrompue aujourd'hui.

– C’est la première fois que cela m’arrive, Mademoiselle. Ordinairement, cette enfant tient la pose à merveille ; mais, lorsque vous êtes entrée, elle venait de recevoir brusquement une si triste nouvelle qu’elle a perdu connaissance. J’ai dû la relever et la porter sur ce divan.

– C’était bien naturel. Comment ne vous intéresseriez-vous pas à elle ? Vous la voyez tous les jours pendant trois ou quatre heures. Et il me semble d’ailleurs qu’elle vous est très attachée. Elle avait les larmes aux yeux en vous disant : « Je pars. »

– Elle pleurait parce qu’elle a perdu sa sœur.

– Ah ! c’est sa sœur qui est morte ?

– Oui, Mademoiselle.

– Quoi ! Bianca Astrodi était la sœur de cette poseuse ! s’écria M. Paulet.

– Oui, Monsieur. Ne vous l’avais-je pas dit ?

Le père de Marguerite avait eu une surprise agréable en apprenant par la bouche de Binos que M. Blanchelaine lui avait dit la vérité. Il n’y avait pas dans Paris deux Bianca Astrodi, et la seule qui y fût venait de partir pour l’autre monde, il n’était plus possible d’en douter, puisque des gens désintéressés dans la question l’affirmaient.

Il s’était réjoui dans son for intérieur, cet excellent M. Paulet. Il s’était même demandé s’il n’y aurait pas moyen de se soustraire à l’exécution de ses engagements vis-à-vis de l’agent d’affaires. Qu’avait-il besoin de payer une copie de l’acte de décès, maintenant qu’il savait où se la procurer ? Mais sa joie n’était plus sans mélange, depuis qu’il venait de découvrir que la défunte avait une sœur. Qui était le père de cette sœur

inattendue ? C'était là le grand point, et M. Paulet tenait beaucoup à l'éclaircir.

– Pia aussi s'appelle Astrodi, reprit Freneuse. C'est le nom de leur mère.

« Alors, tout va bien, pensa l'héritier naturel de feu Francis Boyer. Mon frère n'a jamais parlé de cette seconde fille. Donc elle n'est pas de lui. Et, comme il a survécu d'un jour à la Bianca, la poseuse n'a aucun droit à sa succession. »

– Mais, mon père, dit en souriant Mlle Marguerite, nous ne sommes pas venus chez M. Freneuse pour établir la filiation de ces Astrodi, et puisque vous oubliez de le dire, moi je lui rappelle qu'il nous a promis de nous montrer les curiosités de son atelier, et je demande à les voir, car je n'ai encore vu qu'une Italienne en jupon rouge étendue sur un canapé vert.

Freneuse avait une inclination très prononcée pour Mlle Paulet, et il était ravi de la recevoir ; mais le ton qu'elle prenait lorsqu'elle parlait de Pia avait fini par le choquer.

Il y avait de la sécheresse, presque de la cruauté, dans cette façon de traiter ironiquement une pauvre fille qui ne méritait pas tant de dédain.

Elle n'était ni fière ni railleuse, cette Pia qu'il se reprochait d'avoir congédiée si brusquement. Elle ne savait que souffrir sans se plaindre et aimer son bienfaiteur.

La belle Marguerite, au contraire, montrait plus d'assurance que de sensibilité, et si elle daignait laisser voir que Paul Freneuse lui plaisait, elle ne craignait pas de le blesser en le prenant de très haut avec une enfant à laquelle il s'intéressait.

L'artiste avait du cœur, et il ne pouvait pas s'empêcher de faire mentalement des comparaisons qui n'étaient point à l'avantage de la riche héritière. Mais elle était si belle qu'il était tout disposé à lui pardonner ses travers.

– Mon Dieu, Mademoiselle, dit-il en faisant un effort pour répondre gracieusement à ses avances, je crains de m'être vanté en vous parlant des curiosités de mon atelier. J'étais si désireux de vous y recevoir, que je me suis laissé aller à vous annoncer des merveilles, dans l'espoir de vous y attirer… des merveilles qui n'existent pas.

» Il n'y a ici que des croquis, des études, des vieilleries que j'ai ramassées en courant la campagne romaine… quelques lambeaux de tapisseries anciennes, des meubles à incrustations d'ivoire extrêmement délabrés… Monsieur votre père en a de beaucoup plus beaux.

– Mais vos tableaux, cher Maître, s'écria M. Paulet, nous sommes venus tout exprès pour les admirer.

Il était enchanté d'avoir dit « cher maître », parce que cette locution n'est pas à l'usage des bourgeois.

Binos, qui l'observait avec l'arrière-pensée de se moquer de lui, saisit l'intention et se mordit les lèvres pour ne pas rire.

– Mes tableaux ne méritent pas qu'on les admire, dit modestement Freneuse, mais je serais heureux de vous les montrer. Malheureusement, je ne puis pas les garder chez moi… par la raison que je les vends.

– Vous les vendez même très bien, et je vous en félicite, s'écria M. Paulet. Vous avez une fortune au bout de vos doigts, et la peinture est le roi des métiers. Si j'avais eu un fils, j'en aurais fait un artiste.

– Peuh ! dit Binos, il y a des faux frais. Les couleurs sont hors de prix. Tel que vous me voyez, Monsieur, je me ruine en terre de Sienne et en jaune de chrome.

– Ah ! Monsieur est peintre ?

– Je m'en flatte. Je l'ai été dès ma plus tendre enfance. J'avais la vocation en naissant. Aussi n'ai-je jamais eu de maître. Je suis l'élève de la nature.

» Paul, présente-moi donc.

– Pierre Binos, mon camarade d'école et mon ami, murmura Freneuse, qui aurait donné gros pour que l'incommode rapin ne fût pas là.

– Enchanté de faire votre connaissance, Monsieur, prononça gravement M. Paulet.

» Peignez-vous les portraits ?

– Je peins tout… excepté les enseignes… et encore, si l'on m'en priait, pour obliger un commerçant malheureux, j'irais jusqu'à déshonorer mon pinceau.

» Mais si j'étais appelé à l'honneur d'immortaliser les traits de Mademoiselle en les fixant sur la toile, je suis sûr que je ferais un chef-d'œuvre.

Ce grotesque compliment exaspéra Paul, mais il ne parut point déplaire à Mlle Marguerite, qui le récompensa par un sourire.

– Il vous reste au moins un tableau, dit-elle en s'adressant à Freneuse, celui que vous achevez pour le Salon. Est-il défendu de le regarder ?

– Non, certes, répondit l'artiste avec empressement. Et je vous jure, Mademoiselle, que s'il avait le bonheur de vous plaire, peu m'importerait que le jury me refusât.

Le père et la fille vinrent aussitôt se placer devant la toile, et le père s'écria :

– Tiens, voilà l'Italienne qui a perdu sa sœur. Vous pouvez vous flatter, mon cher, d'avoir attrapé la ressemblance. C'est frappant.

– Je trouve que vous l'avez flattée, dit Mlle Paulet. Elle a de beaux yeux, mais le bas du visage manque de finesse. Et si j'osais dire tout ce que je pense, j'ajouterais que la race qui fournit les modèles pèche par l'absence de distinction.

– C'est ce que je répète tous les jours à Freneuse, s'écria le facétieux Binos. On s'obstine à faire venir des Romaines fabriquées tout exprès pour l'exportation, et l'on tombe dans les rengaines. Si Rubens avait voulu peindre une chevrière assise au pied du tombeau de Cecilia Metella, il aurait pris tout simplement une belle Flamande, et la citadelle d'Anvers aurait figuré le tombeau.

» Ah ! mon cher Paul, si Mademoiselle consentait à poser à la place de Pia, tu ferais de la peinture vraie, de la peinture qui aurait un cachet d'originalité grandiose.

– Mais, dit la belle Marguerite, en supposant que j'y consentisse, M. Freneuse ne consentirait pas, je le crains, à effacer de son tableau la figure de cette jeune fille. S'il l'a choisie, c'est qu'elle lui agréait.

Freneuse sentait bien que de la réponse qu'il allait faire, dépendait le succès d'un projet qui lui était cher. Mlle Paulet le regardait avec des yeux qui disaient clairement : si vous tenez à m'épouser, vous me sacrifierez bien une toile et une poseuse italienne.

Non qu'elle eût l'intention de prêter sa personne pour appliquer les ridicules théories imaginées par Binos ; elle avait trop de goût pour se faire peindre en chevrière des Abruzzes, mais elle voulait soumettre son futur mari à une épreuve.

Ce n'était pas le modèle qui lui déplaisait, c'était la femme, c'était la pauvre Pia, dont l'incontestable beauté contrastait avec la sienne.

– Tu es folle, dit M. Paulet. Notre ami Freneuse ne peut pas manquer l'Exposition pour satisfaire un de tes caprices.

– Si Mademoiselle voulait bien me permettre de faire son portrait, je serais le plus heureux des hommes, murmura Freneuse, qui espérait se tirer d'embarras par cette proposition évasive.

– Et moi je serais certainement la plus heureuse des femmes, répliqua sèchement l'altière Marguerite, mais je me reprocherais toute ma vie de priver cette petite de l'immortalité que vous allez lui donner.

– Je vous jure, Mademoiselle, que je n'ai pas la prétention de croire que mes œuvres me survivront… pas plus que Pia n'espère que ses traits passeront à la postérité. La pauvre fille travaille pour vivre… et moi aussi, après tout, puisque je vends mes tableaux.

» Mais j'aime passionnément mon art, et si vous consentiez à me servir de modèle, je suis certain que je ferais un beau portrait.

» C'est l'inspiration qui nous manque le plus souvent, à nous autres artistes qui sommes obligés de vivre de notre talent. Afin de gagner plus d'argent, nous choisissons les sujets qui plaisent le mieux au public qui achète. Les scènes italiennes se placent avantageusement ; j'ai peint une jeune fille gardant ses chèvres dans la campagne romaine, tout comme j'aurais pu peindre une Transtévérine agenouillée devant une madone.

» Mais si je pouvais faire le tableau que je rêve, c'est alors que l'inspiration viendrait : je peindrais pour moi.

– Et pour moi aussi, j'espère, ajouta en souriant Mlle Marguerite, que cette déclaration, déguisée en profession de foi, avait fort rassérénée.

» Je vous préviens que, si je me décidais à poser pour vous, je ne vous laisserais pas mon portrait.

– Je serais ravi de vous le donner, dit vivement Freneuse, mais je ne voudrais pas jurer de n'en pas garder une copie.

– Je ne m'y opposerais pas. Toute la question est de savoir si je poserai. Mon père prétend que vous vous feriez le plus grand tort en abandonnant un tableau presque achevé.

– Mais… je puis le finir et faire en même temps votre portrait, répliqua Freneuse, qui voyait bien où Mlle Paulet voulait en venir.

– C'est dire que vous partageriez votre temps et votre atelier entre moi et Mlle Pia. Vous auriez deux toiles et deux chevalets. La chevrière poserait dans un coin, et moi dans

l'autre, et chacune de nous aurait son tour de pose. Je vous suis très obligée, Monsieur, de votre bonne volonté, mais vous me permettrez de ne pas accepter cet arrangement ingénieux.

Ce fut dit d'un ton si sec que le rouge monta au visage de l'artiste.

– Je ne vous propose rien de pareil, Mademoiselle, répondit-il froidement. Je comprends fort bien que vous ne pouvez pas me donner des séances ici, car je suis forcé, moi, d'y recevoir des personnes qu'il ne vous serait pas agréable de rencontrer ; mais si Monsieur votre père m'autorisait à travailler chez lui…

– Comment donc ! s'écria M. Paulet ; mais avec le plus grand plaisir.

– Vous n'y pensez pas, mon père, interrompit Mlle Marguerite ; dans votre appartement, le jour est détestable pour peindre.

» D'ailleurs, si je faisais faire mon portrait, je voudrais commencer à poser dès demain, et M. Freneuse oublie que, demain, il a promis à cette fille de la conduire au cimetière où l'on a enterré sa sœur. Cette promesse-là est sacrée, et à Dieu ne plaise que je l'empêche de la tenir.

C'en était trop, et Freneuse, blessé, rendit coup pour coup.

– Il faudrait que je n'eusse pas de cœur pour y manquer, dit-il en regardant Mlle Paulet en face. Je suis et je serai toujours du parti des faibles.

– C'est très généreux de votre part, dit ironiquement l'altière Marguerite. Mais quelquefois la générosité coûte cher.

– Je ne regarde pas à la dépense, riposta l'artiste.

– Marguerite, tu vas trop loin, s'écria M. Paulet ; M. Freneuse est bien libre de disposer de son temps comme il lui plaît, et, pour vous mettre d'accord, moi, je propose que…

Cet essai de pacification fut interrompu par un violent coup de sonnette. Binos, depuis que ce combat de paroles était commencé, se contentait de juger les coups sans intervenir. Au fond, il était du parti de Mlle Paulet, qu'il examinait en connaisseur et qu'il trouvait superbe dans son attitude de lionne courroucée.

Il se proposait même de faire plus tard un peu de morale à Freneuse, et de lui représenter qu'il avait tort de se brouiller avec une si belle personne et un bourgeois si cossu pour les beaux yeux d'une petite poseuse.

Mais il saisit avec empressement l'occasion de couper court à la dispute en allant ouvrir la porte, sans que son ami l'y eût autorisé.

C'était un monsieur qui avait sonné, un monsieur rasé de frais, cravaté de blanc et tout de noir vêtu.

Binos, qui avait la tête farcie des souvenirs du crime de l'omnibus, le prit pour un commissaire de police, et, après avoir salué jusqu'à terre, il entama un discours où il était question d'enquête judiciaire.

– Pardon, Monsieur, interrompit le nouveau venu, j'arrive de province pour voir M. Paulet… On m'a dit qu'il était chez M. Paul Freneuse, artiste peintre, place Pigalle, et je me suis permis de…

– Me voici, cria M. Paulet, en se précipitant vers la porte.

– Monsieur, reprit le visiteur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Je suis Me Drugeon, notaire, et je viens d'Amélie-les-Bains pour vous apporter…

– Le testament de mon frère… je sais… je sais… J'avais donné des ordres pour qu'on vînt me chercher, et je vous remercie d'avoir pris la peine de passer ici.

» Mon cher Freneuse, vous voudrez bien m'excuser. J'attendais Monsieur avec impatience… pour régler une affaire de famille ; j'ai hâte de causer avec lui, et je suis obligé de prendre congé de vous.

– C'est tout naturel, dit l'artiste en s'inclinant.

– Mais nous nous reverrons bientôt, et j'espère que tout s'arrangera à votre satisfaction et à la nôtre. Cette première visite ne compte pas.

» Viens, Marguerite, ajouta M. Paulet, qui avait un peu perdu la tête.

Marguerite n'avait pas attendu pour prendre le chemin de la porte que son père l'y invitât. Elle sortit, sans regarder Freneuse, mais elle honora Binos d'un sourire qui le rendit bien fier.

Le notaire était déjà dans l'escalier. Il n'était pas venu à Paris pour voir des tableaux, et les peintres ne l'intéressaient guère.

Freneuse reconduisit cérémonieusement le père et la fille jusqu'à la première marche, modéra d'un coup d'œil l'ardeur de Binos qui avait l'air de vouloir les escorter beaucoup plus loin, et rentra avec lui dans l'atelier.

– Eh bien, M. Drugeon, commença M. Paulet qui avait pris le bras du notaire pour descendre, vous aller me le montrer, ce testament, car vos dépêches ne m'en ont donné qu'un aperçu très sommaire. C'est égal, vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une belle peur. Savez-vous que ce n'est pas gai de perdre une succession de cette importance qui me revenait légitimement ?

– À qui le dites-vous, Monsieur ? soupira le notaire. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour parer le coup, et je vous prie de croire que si cela avait dépendu de moi, vous n'auriez pas été déshérité de cette magnifique fortune.

– Oui, oui... je le sais... et je vous en veux d'autant moins de n'avoir pas réussi, que la Providence a fait ce que vous n'avez pu faire.

– Comment cela ?

– Vous m'avez télégraphié une mauvaise nouvelle. J'en ai une bonne à vous apprendre. Le testament de mon frère ne vaut rien.

– Pardon, Monsieur... je l'ai vu, et malheureusement, je puis vous assurer qu'il est au contraire parfaitement régulier. Il est daté, signé et écrit tout entier de la main du testateur, qui a même pris la précaution d'en donner lecture à plusieurs personnes, en leur déclarant que c'était bien l'expression de sa dernière volonté, il n'y manque donc rien, et vous auriez tort d'espérer que...

– Il n'y manque rien, soit ! mais il est caduc, répliqua M. Paulet, en appuyant sur le terme de droit que le sieur Blanchelaine lui avait appris le matin même.

– Caduc ! répéta le notaire. Connaissez-vous la signification exacte de ce mot ?

– Parbleu ! ça signifie que la nommée Bianca Astrodi, légataire universelle, étant décédée un jour avant mon frère, n'a pas pu hériter de lui.

– Vous avez la preuve de ce décès ?

– Je l'aurai demain. Ainsi vous voyez que tout est pour le mieux.

Le notaire hochait la tête et ne paraissait pas convaincu.

– Vous ne douterez plus, quand je vous montrerai la copie de l'acte mortuaire.

– Ce n'est pas cela, Monsieur, dit tristement Me Drugeon, mais Bianca Astrodi n'était pas légataire universelle. M. Francis Boyer a, par son testament, laissé sa fortune à ses deux filles naturelles, Bianca et Pia. Si l'une est morte, l'autre est appelée à recueillir la totalité de la succession… à moins qu'elle ne soit morte aussi avant votre frère.

– Ah ! mon Dieu ! s'écria M. Paulet, mais tout est perdu… car elle vit, cette Pia… je viens de la voir, la misérable !

Marguerite suivait de près son père, et elle avait tout entendu.

– Je perds bien plus encore, murmura-t-elle. Puisse-t-elle mourir aussi, l'odieuse créature qui m'a pris un homme que j'aime et une fortune qui m'appartenait !

Chapitre VII

À Paris, les pauvres gens habitent surtout les quartiers excentriques, les quartiers qui, avant la suppression du mur d'enceinte, se trouvaient en dehors des limites de l'octroi et où par conséquent il faisait moins cher vivre.

Et quand les pauvres gens quittent ce monde, on les enterre de préférence au-delà des fortifications.

Les grands cimetières situés dans l'intérieur de la ville sont à l'usage exclusif des privilégiés qui ont le moyen d'acquérir un terrain à perpétuité.

On y a bien réservé un coin séparé pour la fosse commune, de même qu'on est obligé de souffrir que les indigents circulent sur les grands boulevards ; mais la classe moyenne des morts, celle qui ne peut acheter qu'une concession temporaire, n'y est plus admise.

On l'a reléguée dans les deux cimetières suburbains de Saint-Ouen et d'Ivry.

Au village, le champ du repos appartient à tous. Le valet de ferme y dort dans la même terre que le seigneur du château. Les distinctions sociales finissent à la tombe.

Et dans Paris, la ville égalitaire par excellence, les riches seuls ont le droit de laisser leurs os ; on y tolère encore les misérables, passagèrement, de même que, pendant leur vie, la charité publique leur accorde l'hospitalité d'une nuit ; mais on

ne tarde guère à bouleverser leur triste sépulture pour faire place à d'autres.

Le peuple a protesté en baptisant de noms bizarres les enclos lointains où l'on a exilé ses morts.

Il appelle *Cayenne* le cimetière de Saint-Ouen ; il appelle celui d'Ivry le *Champ des Navets*.

Ivry est sinistre. C'est là qu'on enfouit les guillotinés. Saint-Ouen n'est que triste.

Le Père-Lachaise, Montmartre et le MontParnasse ont un caractère. Les cyprès ont eu le temps d'y pousser ; les monuments funéraires ne ressemblent pas tous à des bâtisses neuves ; la mousse verdit les pierres tombales des générations qui ont précédé la nôtre. Il y a des souvenirs dans l'air.

Saint-Ouen date, pour ainsi dire, d'hier ; Saint-Ouen n'a pas d'histoire. C'est un jeune cimetière, un cimetière banal et dépourvu de toute majesté.

Dans la plaine désolée qui s'étend au nord de Paris, on a pris un terrain quelconque, on l'a entouré de murs, et on l'a livré aux fossoyeurs. Pas d'arbres qui le distinguent des champs voisins. C'est sec et nu, et ce n'est pas silencieux.

On y entend le sifflet des locomotives, la trompette des tramways, et même les orchestres des guinguettes, car, à partir de la barrière, le chemin qui y mène est bordé des deux côtés de cabarets et de bals champêtres.

Sur cette route poudreuse, le lendemain de la visite que M. Paulet et sa fille avaient faite à l'atelier, roulait vers midi une voiture de place dont l'intérieur était occupé par Paul Freneuse et Pia Astrodi.

Binos, perché sur le siège, causait avec le cocher. Freneuse aurait bien mieux aimé se priver de la compagnie de ce rapin dont les allures débraillées et le langage inconsidéré lui étaient devenus insupportables ; mais Binos avait assisté à l'enterrement de Bianca, et sans lui, Freneuse n'aurait pas pu retrouver l'endroit où reposait la victime du crime de l'omnibus.

Ou, du moins, il lui aurait fallu demander ce renseignement au conservateur du cimetière, et il trouvait plus simple de se faire conduire par Binos, qui d'ailleurs avait juré la veille de se tenir convenablement, de respecter la douleur de Pia, et surtout de ne pas la désoler davantage en lui racontant que Bianca avait été assassinée.

Après le brusque départ de la belle Marguerite, les deux artistes avaient eu ensemble une conversation animée et même orageuse. Freneuse avait reproché à Binos d'avoir annoncé brutalement à Pia la mort de sa sœur ; Binos s'était moqué des délicatesses de Freneuse et de la préférence qu'il accordait à une petite poseuse, qui, selon lui, n'était pas digne de servir de femme de chambre à la splendide et opulente Mlle Paulet.

Binos déclarait qu'il fallait être fou pour dédaigner ce Rubens échappé de son cadre et pour brûler ses vaisseaux, comme Freneuse l'avait fait, en prenant le parti de la pauvre Italienne.

Sur quoi, Freneuse s'était fâché tout rouge et lui avait signifié de ne plus se mêler de ses affaires et de ne jamais lui parler du meurtre, vrai ou supposé, de Bianca Astrodi.

Binos ne demandait pas mieux que de se taire, par la raison qu'il avait promis à Piédouche de garder le secret sur ses opérations passées et futures.

Binos avait accepté de bonne grâce les conditions que lui imposait son ami, et l'on avait fini par s'entendre.

Il avait été convenu que le lendemain on irait tous ensemble à Saint-Ouen, et qu'après la visite à la tombe, Binos laisserait Freneuse seul avec Pia.

La malheureuse enfant était horriblement changée, et elle ne cessait pas de pleurer, quoi que fît son ami pour sécher ses larmes.

Il était allé de bon matin la chercher rue des Fossés-Saint-Bernard, chez le père Lorenzo, et elle avait failli s'évanouir en le voyant apparaître sur le seuil de la chambrette qu'elle occupait au dernier étage de la maison.

C'était la première fois que Freneuse mettait le pied dans cette chambre dont le modeste ameublement avait été acheté avec l'argent que Pia gagnait en posant pour lui, et dans un autre temps, – la veille encore, – sa présence y aurait apporté la joie.

Mais l'enfant n'était plus la même depuis qu'elle connaissait l'affreuse nouvelle apportée par Binos. Elle pâlit en voyant Freneuse, elle chancela, mais elle eut la force de se dérober quand il s'avança pour la recevoir dans ses bras, et elle resta devant lui immobile et muette.

On voyait qu'elle était frappée au cœur.

Son ami lui dit doucement qu'il venait lui demander de l'accompagner au cimetière, où il allait porter des fleurs sur la tombe de Bianca ; mais il s'abstint de faire la moindre allusion à la visite de M. Paulet et à l'étrange attitude de sa fille, qui s'était conduite dans l'atelier comme si elle eût été en pays conquis.

Il crut devoir s'abstenir aussi de lui raconter la scène qui s'était passée dans l'omnibus et la part qu'il y avait prise. À quoi bon raviver par ce triste récit les douleurs de la pauvre fille ? Et qu'importait à Pia que la mort de sa sœur fût vengée ? Freneuse d'ailleurs doutait encore que cette mort fût le résultat d'un crime, et il aimait mieux penser le contraire.

Pia se remit assez vite, mais, à la grande surprise de l'artiste, elle hésita d'abord à le suivre. Pour la décider, il fallut qu'il lui rappelât que, sans lui, elle ne pourrait jamais trouver la fosse où reposait sa sœur.

Le voyage avait été silencieux, jusqu'au moment où le fiacre s'était arrêté sur la place Pigalle, à la porte de la maison de Freneuse et à deux pas de l'endroit où, quelques jours auparavant, Freneuse s'était aperçu que la jeune fille qui s'appuyait sur son épaule n'était plus qu'un cadavre.

Mais là, comme Freneuse descendait de voiture pour appeler Binos qui l'attendait au café le plus prochain, Pia avait murmuré :

– Non, non, je n'irai pas.

L'artiste avait deviné qu'elle s'était juré à elle-même de ne plus entrer dans cet atelier où Mlle Paulet devait revenir, et cette découverte lui avait donné à réfléchir.

Binos était survenu, mais il s'était volontairement relégué sur le siège, et Freneuse s'était retrouvé en tête-à-tête avec sa protégée qui persistait à se taire.

Ils arrivèrent, sans avoir échangé une parole, à l'entrée d'un chemin très court qui part de la grande route pour aboutir au cimetière.

Binos sauta à terre et vint ouvrir la portière. Pia évita de s’appuyer sur son bras pour descendre, et Freneuse ne fut pas trop surpris de la répugnance qu’elle montrait à accepter les services de ce mauvais garçon qui, la veille, n’avait eu d’yeux que pour la belle Marguerite.

Il y avait là des gens des divers métiers qui vivent de la mort : marbriers tenant boutique d’urnes funéraires et de colonnes tronquées ; jardiniers vendant des pots de fleurs ; guides médaillés pour faire visiter aux étrangers les *beautés* du cimetière, sans compter les cochers de corbillard occupés à se rafraîchir au cabaret du coin.

L’apparition de Pia mit tout ce monde en rumeur. La pauvre enfant n’avait pas pris le deuil. Elle ne pouvait pas le prendre. Il lui aurait fallu, pour se conformer à l’usage, s’habiller à la française, et elle ne possédait pas d’autres vêtements que ceux de son pays natal.

Elle portait donc la coiffe blanche et la jupe rouge des femmes de Subiaco. C’est un costume qu’on rencontre souvent dans les rues du quartier des Martyrs, mais très rarement à la porte des cimetières.

Les filles des Abruzzes meurent pourtant tout comme de simples Parisiennes, et l’on aurait pu croire que celle-là venait attendre à la porte du cimetière de Saint-Ouen le convoi d’une de ses pareilles ; mais la présence de Freneuse ne s’accordait guère avec cette supposition. L’élégance de sa tenue ne permettait pas de penser qu’il fût parent de la petite aux cotillons écarlate, et cependant il était descendu de voiture avec elle.

Il est vrai que Binos avec sa vareuse et son chapeau mou pouvait fort bien passer pour un modèle en disponibilité.

Freneuse s'aperçut qu'on les regardait un peu plus qu'il ne l'aurait voulu, et il se hâta de faire ses achats.

Il n'avait que l'embarras du choix. Des marchandes en plein vent étalaient toutes sortes d'objets de mauvais goût, couronnes d'immortelles, couronnes de fausses perles, cadres en verre abritant des bouquets artificiels.

Rien de tout cela ne lui plaisait, et il s'adressa à un jardinier qui lui vendit quatre pots de fleurs fraîches et qui lui fournit un commissionnaire pour les porter.

Mais Pia était restée en arrière pour marchander une petite croix de perles noires qu'elle paya de son argent. Binos, qui n'achetait rien, et pour cause, avait pris les devants. Il était déjà dans le cimetière, et Freneuse fut assez surpris de voir qu'il appelait de la voix et du geste une femme qui marchait devant lui, une femme affublée d'un vieux tartan tout passé et coiffée d'un chapeau extravagant, un chapeau comme ceux qu'on portait du temps où les manches à gigot étaient à la mode.

« Est-ce qu'il va nous servir encore un plat de son métier ? se demanda Freneuse. Qu'est-ce que c'est que cette vieille sorcière accoutrée comme les ânes savants qu'on exhibe dans les foires ? Et il me fait la farce de l'accoster au moment où nous allons entrer dans le cimetière ! En vérité, cet animal-là ne respecte rien, et j'ai eu bien tort de l'amener. Il est vrai que je ne pouvais pas me passer de lui.

» Allons, bon ! voilà maintenant qu'il m'amène sa diseuse de bonne aventure. Il est fou, ma parole d'honneur ! »

Binos, en effet, avait passé son bras sous celui de la vieille et la traînait plutôt qu'il ne la conduisait, car elle ne paraissait pas très disposée à le suivre.

Pia, cependant, s'avançait pour rejoindre Freneuse ; mais elle s'arrêta dès qu'elle vit le rapin revenir sur ses pas, flanqué de cette étrange compagnonne.

– Il est capable de mettre en fuite cette pauvre enfant, dit entre ses dents Freneuse. Je vais mettre ordre à ces facéties déplacées.

Et il alla droit à Binos, qui lui cria :

– Je te présente Mlle Sophie Cornu, qui m'honore de son amitié et qui a payé de sa poche le terrain où repose Bianca Astrodi.

» Mme Cornu, je vous présente mon ami Paul Freneuse, artiste du premier ordre, reçu à toutes les expositions et trois fois médaillé.

La vieille regardait de tous ses yeux Freneuse, qui donnait au diable Binos et ses présentations.

– À la bonne heure ! grommela-t-elle, voilà ce que j'appelle un peintre.

» C'est vous qui avez votre atelier dans cette grande maison sur la place Pigalle. Je vous connais bien. Je connais tout le quartier. Est-ce vrai que vous êtes l'ami de ce propre-à-rien de Binos ?

Freneuse était rouge de colère, et peu s'en fallut qu'il ne tournât le dos à Sophie Cornu. Mais elle ne lui laissa pas le temps de répondre.

– Bon ! reprit-elle, qui ne dit mot consent. Je vous demandais ça parce que vous avez l'air d'un monsieur, vous, au

lieu que Binos… après ça, vous lui faites peut-être nettoyer votre palette.

» Et la petite, là-bas, c'est une poseuse, hein ?

– Comment ! respectable Mme Cornu, dit le rapin, vous ne devinez pas qui c'est ? Regardez-la un peu et cherchez la ressemblance.

La logeuse se mit à examiner Pia, qui n'osait faire un pas, et elle s'écria :

– Tu as raison, mon gars. C'est tout le portrait de ma défunte locataire. Pourquoi ne m'as-tu pas dit tout de suite que c'était sa sœur ? Tu m'as pourtant assez parlé d'elle hier à l'enterrement de Bianca. Appelle-la donc au moins, que je l'embrasse.

La Cornu avait la voix claire, et Pia devait entendre ce qu'elle disait. Freneuse s'interposa, pour arrêter les effusions de la vieille.

– Madame, lui dit-il sévèrement, cette enfant est accablée de chagrin, et je vous prie de mesurer vos paroles. Je sais que vous avez eu la charité de faire enterrer sa sœur à vos frais, mais vous devriez comprendre que vous l'affligez en lui rappelant ce triste souvenir.

– Je n'ai pourtant pas l'intention de lui faire de la peine… et la preuve, c'est que je ne vais plus souffler un mot… tant que nous serons dans le cimetière… car après… faudra bien que je cause avec elle et même qu'elle vienne chez moi chercher la malle de sa sœur. Mais la tourmenter, ah ! il n'y a pas de danger. Vous ne me connaissez pas, vous, mais demandez à Binos si je suis méchante. Tenez ! savez-vous pourquoi je viens ici ce

matin ? Je viens causer avec un marbrier pour qu'il taille une jolie pierre qu'on mettra sur la tombe…

– C'est un soin qui me regarde, dit vivement Freneuse.

– Ah ! mais non. Si vous voulez, nous partagerons les frais, mais je tiens à payer. Et puisque je suis là, vous ne m'empêcherez pas d'aller voir si le jardinier a porté les fleurs que je lui ai commandées hier. Oh ! soyez tranquille, je ne vous gênerai pas, je vais marcher devant… Binos me donnera le bras… Vous nous suivrez avec la petite.

Freneuse aurait eu plus d'une objection à formuler, mais cet arrangement le débarrassait de la vieille et du rapin. Il les laissa filer, et il revint prendre Pia, qui n'avait pas bougé.

Il la trouva en pleurs, et il n'eut pas le courage d'entamer des explications. Ils suivirent ensemble l'allée que Sophie Cornu et Binos avaient prise. Le commissionnaire portant les pots de fleurs que Freneuse venait d'acheter formait l'arrière-garde.

Pia avait essuyé ses larmes et marchait d'un pas ferme ; mais elle ne disait rien et elle ne levait pas les yeux.

Après avoir dépassé un rond-point qui se trouve à peu de distance de l'entrée du cimetière, ils entrèrent à la suite de Binos et de la vieille dans un chemin que bordaient d'un côté trois rangées de tombes de modeste apparence, et de l'autre un vaste champ au milieu duquel on voyait une longue tranchée qui venait d'être ouverte tout récemment.

Cette tranchée, c'était la fosse commune.

Au delà, il y avait comme une forêt de croix de bois noir, de misérables croix, serrées les unes contre les autres comme l'avaient été dans la grande ville, où la place manque, les

pauvres dont elles marquaient la tombe, des croix déjetées, courbées, presque déracinées par le vent.

On voyait de loin des femmes errer à travers ce funèbre labyrinthe, à la recherche de la place où reposait un mort aimé ; on les voyait se baisser pour lire les noms à demi effacés par la pluie, et tomber à genoux sur la terre fraîchement remuée.

Paul Freneuse se rappela que sans cette vieille femme qu'il avait si mal reçue, le corps de Bianca aurait été jeté dans ce fossé banal qui sert de sépulture aux abandonnés. Il se dit que si Pia pouvait venir prier sur une tombe séparée, elle devait cette consolation à Sophie Cornu, et la logeuse de la rue des Abbesses lui parut moins laide et moins ridicule.

En la regardant avec plus d'attention, il découvrit même que sa physionomie n'était pas antipathique.

« Elle a raison, pensait-il ; Pia ne peut pas se dispenser d'aller retirer la malle et les papiers de Bianca Astrodi… car enfin il importe que cette enfant s'assure que la morte était bien sa sœur. Il faut absolument que je la décide à faire certaines démarches indispensables… et elle paraît peu disposée à m'écouter. Je serais presque tenté de croire qu'elle m'a pris en aversion. Elle n'a pas ouvert la bouche depuis que nous sommes partis de la maison du père Lorenzo. Elle n'a fait que pleurer.

» C'est peut-être la présence de Binos qui la désole. Pourvu qu'il ne lâche pas quelque allusion à la fin tragique de Bianca ! Il est si bavard !

» Heureusement, je n'aurai plus besoin de lui quand il nous aura menés à l'endroit où elle est enterrée, et je le prierai tout simplement de s'en aller. Je pourrais même le renvoyer dès à présent, puisque Sophie Cornu sait où est la fosse ; mais il me

demanderait pourquoi, et je n'ai pas envie d'entamer des explications avec lui, tant que nous serons dans le cimetière. »

Binos, d'ailleurs, avait pris les devants. Il marchait si vite que la vieille avait beaucoup de peine à le suivre, et il lui tenait sans doute des propos intéressants, car il ne cessait de gesticuler avec une animation extraordinaire.

« Que diable peut-il bien lui dire ? se demandait Freneuse. Il est capable de lui raconter le drame de l'omnibus. Et je vois d'ici ce qu'il résulterait de ses indiscrétions. La Cornu irait colporter l'histoire dans tout le quartier, et ces bruits finiraient par arriver aux oreilles du commissaire, qui ouvrirait une enquête. La justice s'en mêlerait… et ils en viendraient peut-être à ordonner l'exhumation de cette malheureuse Bianca. Pia en mourrait de chagrin.

» Et Dieu sait à quoi servirait cette abominable cérémonie ! Je parierais maintenant qu'il n'y a pas eu de crime, et que ni l'homme de l'impériale ni la femme de l'intérieur n'ont à se reprocher la mort de la jeune fille. Ils étaient ensemble au spectacle, quoique la veille ils n'eussent pas l'air de se connaître. Qu'est-ce que ça prouve ? Qu'ils ont fait connaissance dans la rue, en sortant de l'omnibus. D'ailleurs, je saurai le nom de l'homme et son adresse quand je voudrai. Il me suffira de demander ces renseignements à M. Paulet.

» Quant à l'épingle, Binos a rêvé qu'elle était empoisonnée. Mirza a dû mourir tout simplement d'une convulsion. C'est la maladie des chats. »

Tout en lâchant ainsi la bride à son imagination, Freneuse continuait de cheminer à côté de Pia, plus taciturne que jamais, et il tâchait de ne pas se laisser trop distancer par Binos, qui marchait en éclaireur, flanqué de Sophie.

Bientôt l'avant-garde tourna à droite, et Freneuse s'engagea après elle dans une allée latérale que bordait une rangée de cyprès rabougris.

Cette allée devait conduire à la fosse de Bianca, car on voyait déjà qu'on entrait dans la partie réservée aux concessions temporaires.

Les terrains avoisinants n'avaient plus l'aspect désolé du champ concédé aux sépultures indigentes. Et cependant ce n'était pas un quartier habité à perpétuité par des défunts opulents. Il n'y avait guère là que des entourages en bois ; point de marbre, peu de pierres tumulaires ; à quoi bon des monuments à des morts qui ne sont locataires que pour cinq ans ?

Mais beaucoup de tombes avaient été fleuries récemment, et l'on rencontrait des femmes qui s'en allaient, l'arrosoir en main, soigner le jardinet planté par elles sur la fosse d'un enfant.

Après avoir fait cent pas dans ce chemin étroit, Binos et la vieille s'arrêtèrent et disparurent derrière un cyprès un peu mieux venu que les autres.

– C'est là, dit Freneuse, en regardant du coin de l'œil Pia qui était horriblement pâle. Du courage, mon enfant ! appuie-toi sur mon bras, et restons ici, si tu ne te sens pas la force d'aller plus loin.

– Merci, murmura l'Italienne ; j'irai jusqu'au bout… j'irai seule.

À ce moment, Binos reparut au bord de l'allée et leur fit signe d'approcher. Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de

l'endroit ; ils avancèrent, et bientôt Freneuse entendit la voix enrouée de Sophie Cornu qui disait :

– Comment ! c'est vous, Mme Blanchelaine ! Je veux que le feu prenne à ma maison si je m'attendais à vous trouver ici !

« À qui diable en a cette vieille folle ? » se demandait Freneuse.

Le rideau de cyprès l'empêchait de voir la personne à laquelle s'adressait Mme Cornu, et le nom de Blanchelaine lui était complètement inconnu. Mais il enrageait d'avoir laissé Binos s'accointer d'une bavarde qui accostait une femme à deux pas de la tombe de Bianca, et il se promettait de fausser compagnie le plus tôt possible à la logeuse de la rue des Abbesses.

Il continua cependant à avancer, et le rapin, qui s'était placé en sentinelle au bord de l'allée, lui montra du doigt un monticule pierreux qu'on avait déjà entouré d'une balustrade en bois, payée sans aucun doute par la généreuse Sophie. À deux pieds de cette clôture béait une fosse, fraîchement creusée ; et plus loin, une autre, puis une autre encore. Il y en avait une dizaine à la file, régulièrement espacées et prêtes à recevoir les morts du jour.

C'était horrible à voir, et Freneuse fit de son mieux pour cacher à Pia ce vilain spectacle.

La pauvre petite était bien pâle, mais elle eut la force de s'avancer jusqu'à l'entourage de la tombe de sa sœur, de s'agenouiller et de planter en terre la petite croix qu'elle avait achetée à la porte du cimetière.

Puis elle se mit à prier à mains jointes, et le front appuyé contre la balustrade.

Freneuse, afin de ne pas la troubler, recula doucement et rentra dans l'allée où il avait laissé l'homme chargé des quatre pots de fleurs.

– Aide-moi à les porter, dit-il à Binos en le tirant par la manche de sa vareuse. Je ne veux pas que ce commissionnaire vienne troubler la prière de Pia.

– Bon ! je les porterai bien à moi tout seul, répondit le rapin. Mais cette bonne Sophie a été volée. Le jardinier qu'elle a payé hier pour fleurir la tombe ne s'est pas dérangé.

– Elle est insupportable, ta Sophie. Est-ce qu'on vient dans un cimetière pour bavarder comme dans une boutique ? Et qu'est-ce que c'est que cette femme qui cause avec elle ?

– Ma foi ! je n'en sais rien. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'elle est mise comme une princesse. La Cornu a de belles connaissances.

» Hé ! commissionnaire ! avance à l'ordre, que je te débarrasse de tes potiches.

Pendant que Binos s'emparait des vases, Freneuse, qui s'était rangé pour le laisser passer, se trouvait adossé au cyprès derrière lequel se tenaient les deux femmes, et il entendit ces mots prononcés par une voix claire :

– C'est donc vrai, ce qu'on m'a dit, ma bonne Mlle Cornu… qu'une de vos locataires a été portée à la Morgue ? Vous rappelez-vous que la dernière fois que vous êtes venue me consulter, je vous ai annoncé un malheur. J'aime mieux qu'il ne soit pas tombé sur vous. Mais j'étais inquiète, et je suis allée chez vous. Là, on m'a dit que vous étiez partie pour Saint-Ouen,

et j’avais tant de désir de vous voir que j’ai pris une voiture pour vous rattraper. Je suis arrivée la première.

– Parbleu ! s’écria la Cornu, moi, je suis venue en omnibus. Mais… vous saviez donc où la petite a été enterrée ?

– On m’avait dit son nom. Je suis entrée chez le conservateur du cimetière, qui m’a indiqué l’endroit. Mais je vois que vous n’êtes pas seule.

– Non, j’ai rencontré à la porte un individu de ma connaissance… ce maigriot qui a une barbe de bouc… c’est lui qui m’a avertie avant-hier que la petite était à la Morgue.

– Est-ce que cette jeune fille qui prie sur la tombe est avec lui ?

– Oui… et avec un autre… un peintre… Où donc est-il passé ?

– Un peintre ?… en effet, cette enfant est habillée à l’italienne ; un modèle, sans doute ?

– Comme vous dites, Mme Blanchelaine, et c’est la sœur de la morte.

– Sa sœur ! ce n’est pas possible ! s’écria la dame.

– Mais si. Elle s’appelle Astrodi, comme l’autre… et elle lui ressemble, à croire que c’est elle.

– C’est étrange !

Freneuse n’avait pas perdu un mot de ce dialogue, qui ne lui apprenait rien sur l’amie de Sophie Cornu. Il s’étonna qu’elle prît tant d’intérêt à la mort de Bianca, et il voulut la voir. Il

remonta doucement l’allée, et il se glissa entre deux cyprès, de façon à se placer sur la même ligne que les deux femmes, mais à quelques pas d’elles.

Pia priait toujours, et Binos se donnait beaucoup de peine pour faire passer les pots de fleurs par les interstices de la balustrade.

À gauche, Freneuse aperçut d’abord le tartan de la Cornu qui lui tournait le dos, puis une personne élégamment vêtue qui lui faisait face, et il lui sembla à première vue que la figure de cette personne ne lui était pas inconnue.

Il remarqua aussi qu’elle le regardait de tous ses yeux, et il devina qu’elle demandait son nom tout bas à Mlle Sophie.

Tout à coup, un souvenir illumina son esprit.

– C’est la femme que j’ai vue à la Porte-Saint-Martin, le soir de la représentation des *Chevaliers du brouillard,* murmura-t-il.

La rencontre était plus que singulière, et elle jeta Freneuse dans des perplexités infinies.

Depuis quelques jours, il ne croyait plus au crime de l’omnibus, et tout à l’heure encore il venait de trouver d’excellentes raisons pour se démontrer à lui-même que les idées de Binos étaient absolument chimériques et que Bianca Astrodi était morte d’une mort naturelle.

Et maintenant tous ses soupçons lui revenaient.

Pourquoi cette femme se trouvait-elle là près de la tombe de Bianca ? Les explications qu’elle donnait à Sophie Cornu avaient tout l’air de prétextes imaginés pour justifier sa

présence. Pourquoi aussi s'était-elle écriée : « Ce n'est pas possible ! » lorsque la logeuse lui avait déclaré que la jeune fille qui priait était la sœur de la morte ?

Toutes ces réflexions, Freneuse les fit en une seconde, et il se demanda en même temps quel parti il allait prendre.

Aborder cette femme et l'interroger ? De quel droit ? Il n'avait contre elle aucune preuve, et elle n'était pas tenue de lui répondre. Et puis, une scène à deux pas de Pia qui allait tout voir et tout entendre ! Il y aurait eu de quoi tuer la pauvre enfant, dont la sensibilité n'était déjà que trop surexcitée.

Ne valait-il pas mieux dissimuler ses impressions et observer d'un air indifférent la conduite qu'allait tenir la dame qu'il avait tant de motifs de suspecter ?

« Par la Cornu, qui est liée avec elle, je pourrai toujours savoir où elle demeure et ce qu'elle fait, pensait-il ; et même je n'aurai pas besoin de mener l'enquête moi-même. Binos s'en chargera très volontiers. »

Ce raisonnement très juste le décida à s'abstenir. Il se contenta de manœuvrer de façon à se rapprocher des deux femmes qui continuaient à causer, et, quoiqu'elles parlassent assez bas, il put saisir cette phrase dite par l'inconnue :

– Puisque vous êtes en compagnie, ma chère, je vais vous quitter, mais nous nous reverrons dans la journée.

– J'irai chez vous, s'écria la logeuse. J'ai un tas de choses à vous dire, et d'ailleurs, il y a longtemps que vous ne m'avez donné une consultation.

– À votre service, chère Sophie. Seulement, venez seule.

Et, se penchant à l'oreille de Sophie, la dame ajouta une autre recommandation que Freneuse n'entendit pas, mais qu'il devina.

« Elle lui défend de me donner son adresse, » pensa-t-il.

Sur quoi, les deux amies se serrèrent la main à l'anglaise, et la mystérieuse personne s'en alla sans avoir fait mine de s'apercevoir qu'il y avait là deux hommes qui l'examinaient.

Car Binos avait fini par se préoccuper aussi de l'apparition de cette femme qui s'était montrée juste au moment où ils arrivaient, et il se promettait bien d'interroger sur son compte la providentielle Cornu.

Pendant ce temps-là, Pia achevait sa prière et se relevait tout en pleurs. Elle resta quelques instants appuyée sur la balustrade, les yeux fixés sur la terre qui couvrait le corps de sa sœur, puis elle se retourna vers Freneuse.

Elle ne pleurait plus, et sa figure pâle avait pris une expression que son ami ne lui avait jamais vue.

– Merci, lui dit-elle d'un ton ferme, merci et adieu !

– Comment, adieu ! s'écria Freneuse. J'espère que tu ne vas pas t'en aller sans moi. Le fiacre qui nous a amenés nous conduira place Pigalle ; tu déjeuneras à l'atelier, et après, nous reprendrons la séance interrompue hier.

– Non, je ne poserai plus.

Freneuse allait se récrier, mais il se souvint à temps que la tombe de Bianca était là devant lui, et que ce n'était pas le moment de discuter avec une jeune exaltée qui, sans doute, ne tarderait guère à changer d'avis.

– Eh bien, dit-il, je te donne congé aujourd'hui. Tu es profondément affligée, et il est trop juste que tu prennes un peu de repos. J'attendrai que ta douleur soit apaisée, mais tu me permettras bien de te reconduire rue des Fossés-Saint-Bernard.

– En passant par la rue des Abbesses, dit la Cornu qui s'était rapprochée sournoisement. Il faut bien qu'elle vienne reconnaître les effets et les papiers de sa sœur. Je n'ai pas envie de les garder.

– C'est inutile, Madame, murmura l'enfant sans s'émouvoir. Je ne réclame rien de ce qui lui a appartenu.

– Tu auras beau ne pas réclamer la malle, je te la rendrai tout de même. Je sais maintenant où tu loges, et je te l'enverrai.

» Mais je n'ai plus rien à faire ici pour le quart d'heure, et il faut que j'aille sur la route de Saint-Ouen secouer ce gredin de jardinier qui a reçu mon argent et qui n'a pas seulement envoyé un pot de giroflées. Je file.

– Pas sans moi, Mademoiselle, s'écria Binos. Je m'attache à vos pas.

Il lui offrit son bras, et elle l'accepta en grommelant des paroles qui n'étaient certainement pas des compliments. Pia donna un dernier regard à la tombe où Binos avait planté les fleurs achetées par son ami et descendit dans l'allée.

« Tout à l'heure, je vais la confesser, » se dit Freneuse en se plaçant près d'elle.

Pia marchait les yeux baissés et persistait à ne pas dire un mot. Freneuse, décidé à employer les grands moyens pour la

faire parler, attendit qu'ils fussent sortis de l'allée de cyprès, et lui dit doucement :

– Petite, tu me fais beaucoup de peine.

– Moi ? murmura l'enfant, sans oser le regarder.

– Oui, toi. Je comprends que tu aies du chagrin et que tu désires te reposer pendant quelques jours ; mais pourquoi ne veux-tu plus revenir à mon atelier ? As-tu à te plaindre de moi ?

– Non, M. Paul. Je n'ai reçu de vous que des bienfaits.

– Tu ne me dois pas de reconnaissance. Comment ne me serais-je pas intéressé à toi qui étais seule au monde… du moins, je le croyais, et maintenant ce n'est que trop vrai… mais m'abandonner ainsi… je ne l'ai pas mérité, que je sache…

» Voyons, explique-toi. T'aurais-je blessée, sans m'en douter ?

Pia tourna la tête pour essayer de cacher ses larmes.

– Là ! tu pleures. J'ai donc deviné. Je t'ai affligée involontairement. Eh bien, dis-moi ce que je t'ai fait… quand ce ne serait que pour m'empêcher de recommencer.

– Rien, M. Paul. Vous avez toujours été bon pour moi qui n'étais qu'une pauvre fille… et je serais peut-être morte de faim, si vous ne m'aviez pas recueillie dans la rue. Jamais je n'ai été si heureuse que depuis que je vous connais… et je ne le serai jamais plus.

– Alors, pourquoi veux-tu me quitter ?

– Parce qu'il le faut.

– Allons ! ce n’est pas sérieux. Qui t’oblige à partir ?

– Je veux retourner à Subiaco.

– Et qu’y feras-tu, à Subiaco ? Comptes-tu poser pour les peintres qui vont s’y établir pendant l’été ? Tu n’y gagnerais pas ta vie. Dans les montagnes, toutes les femmes sont si belles que les artistes n’ont que l’embarras du choix.

– Non, M. Paul, je ne poserai plus pour personne. Je reprendrai mon ancien métier. Je garderai les chèvres.

– Tu es folle. Si tu avais encore ta mère là-bas, je m’expliquerais cette lubie ; mais il ne te reste plus même un parent dans ton pays, tu me l’as dit souvent.

– Et ici, personne ne m’aime plus.

– Alors, je ne compte pas, à ce qu’il paraît ! Écoute, Pia, c’est fort mal à toi de parler ainsi… et si je ne te connaissais pas comme je te connais, je serais tenté de croire que tu n’as pas de cœur. Comment ! je t’ai toujours traitée en amie, je t’ai donné mille preuves d’estime et d’affection, et tu viens de but en blanc me déclarer que tu ne veux plus me voir. En vérité, je ne te reconnais plus.

» Je pourrais te rappeler que ton départ me mettrait dans le plus grand embarras, puisque, si tu ne posais pas, je ne pourrais pas finir mon tableau…

Pia éclata en sanglots, et Freneuse reprit avec une émotion sincère :

– Mais j’aime mieux te dire que ce n’est pas seulement le modèle que je regretterais, si tu persistais dans ta résolution. Je

me suis attaché à toi, et je prendrais mon atelier en horreur si tu n'y revenais plus.

– Je ne peux pas !… je ne peux pas !… dit l'enfant d'une voix étouffée.

» Je le voudrais… mais c'est plus fort que moi… vous avez bien vu que j'ai failli mourir hier.

Cette fois, Freneuse comprit. La vérité qu'il soupçonnait un peu lui apparut clairement, et ce fut à son tour de se taire.

Il cherchait un moyen de calmer Pia, sans lui promettre de fermer sa porte à Mlle Paulet, et il faut lui rendre cette justice qu'il pensait beaucoup moins à son exposition manquée qu'à la douleur touchante de la pauvre Italienne qui s'était laissée aller à un amour sans espoir.

Ils marchèrent silencieusement jusqu'au rond-point du cimetière.

Binos, qui avait de longues jambes, avait pris les devants avec Sophie Cornu, qui trottinait comme un rat.

– Consentirais-tu à poser encore pour moi ailleurs que dans mon atelier ? demanda tout à coup Freneuse.

Pia secoua tristement la tête.

– Dans un endroit où je ne recevrais jamais que toi six heures par jour.

» Je suis en retard, et il me faut de longues séances pour être prêt à l'ouverture du Salon, ajouta-t-il en souriant.

– Si je croyais que ce fût possible, murmura la jeune fille.

– Tu ne t'envolerais pas vers le pays des orangers, acheva gaiement Freneuse. Très bien ! je n'en demande pas davantage. Jure-moi seulement que tu ne partiras pas sans me revoir, et que tu attendras de mes nouvelles dans ta chambre de la rue des Fossés-Saint-Bernard.

– Je vous le jure sur l'âme de ma sœur ! répondit Pia en levant sur lui ses grands yeux baignés de larmes.

– C'est bien. Je vais te débarrasser de Binos et de cette vieille femme. Tu m'accompagneras jusqu'à ma porte... jusqu'à ma porte seulement, et ensuite le fiacre te reconduira chez toi.

Freneuse avait eu une idée. Pia ne la devinait pas encore, mais elle ne pleurait plus.

Chapitre VIII

La rue de la Sourdière est une de celles que les transformations du vieux Paris n'ont pas atteintes. Elle confine à la Butte-des-Moulins qu'on a rasée, mais elle est encore aujourd'hui ce qu'elle était il y a cent ans, quoique tout ait changé autour d'elle.

La rue Neuve-des-Petits-Champs et la rue Saint-Honoré ont beau faire du tapage au nord et au sud, le marché Saint-Honoré a beau grouiller à l'ouest, la vieille rue de la Sourdière reste paisible comme une grand'mère assoupie au coin de son feu.

On y vient quand on y a affaire, mais on n'y passe pas. Elle ne mène à rien.

C'est une brave rue, une honnête rue. Les mal-vivants n'y logent point, et les demoiselles qui font tous les jours le tour du lac ne se doutent pas qu'elle existe. Elle a de la *respectabilité,* dirait un Anglais.

Ce n'est pas qu'elle soit habitée par des millionnaires, mais les braves gens qui y demeurent ont tous de quoi vivre, et des mœurs douces. Le soir, en été, on y joue au volant d'un trottoir à l'autre. On y apporte des chaises et l'on y cause. L'herbe y pousse entre les pavés, et l'on y voit parfois picorer des poules. Le roulement d'une voiture attire les gens aux fenêtres. C'est la province en plein Paris.

Les maisons qui la bordent font bonne figure avec leurs hautes portes cochères, leurs cours silencieuses et leurs larges

escaliers de pierre. Elles semblent avoir été bâties pour abriter d'anciens magistrats, des chanoines retraités, ou tout simplement des sages dégoûtés du monde.

Auguste Blanchelaine y avait élu domicile depuis trois ans, et il n'était ni le moins tranquille, ni le moins considéré des habitants de ce quartier bien famé.

Au premier étage d'un immeuble important, on lisait à droite sur une plaque de cuivre son nom, suivi de cette qualification : « Agent d'affaires ».

À gauche, sur une porte qui faisait vis-à-vis à la sienne, brillait une inscription dont le sens n'était pas clair pour tout le monde : « Stella, élève de Mlle Lenormand – Consultations de midi à cinq heures. »

Consultations sur quoi ? Bien des gens ne l'auraient pas deviné, mais bien d'autres savaient à quoi s'en tenir.

Il y a encore à Paris des commères qui se souviennent de Mlle Lenormand, la devineresse de la rue de Tournon, et qui croient fermement que quinze ans avant le sacre de Napoléon, elle avait prédit que Joséphine deviendrait impératrice.

Stella, l'élève de cette illustre sorcière, avait pour clientes beaucoup de femmes de chambre, beaucoup de demi-mondaines, quelques petites bourgeoises et même des dames, de vraies dames, qui auraient pu venir la voir en équipage, si elles n'eussent craint de compromettre les armoiries peintes sur les panneaux de leurs voitures.

Stella était de la grande école des sibylles d'autrefois. Elle ne donnait point dans le somnambulisme. Elle prophétisait tout simplement avec les cartes, ou même sans cartes, quand l'inspiration lui venait.

Et elle lui venait toujours, l'inspiration, quand la consultante payait bien.

Les deux appartements, celui de la devineresse et celui de l'agent d'affaires, occupaient tout le premier étage. Ils avaient deux entrées parfaitement distinctes, et la clientèle de M. Blanchelaine n'avait rien de commun avec celle de Mme Stella. Les gens sérieux sonnaient à droite ; les croyantes sonnaient à gauche, et celles-ci ne s'occupaient pas de ceux-là.

Mais, au fond, les deux appartements n'en faisaient qu'un, en ce sens qu'on pouvait passer de l'un dans l'autre sans traverser le palier.

Dans tous les deux, la disposition des pièces était exactement la même : une antichambre, une salle à manger, un salon, un cabinet et une chambre à coucher ; mais les ameublements ne se ressemblaient pas du tout. Chez Stella, tout était tendu de noir, et l'on y voyait des étrangetés, des bahuts Moyen âge, des fauteuils en façon de chaises curules, et des dressoirs chargés de curiosités achetées d'occasion ; une bibliothèque encombrée de grimoires poudreux ; quelques têtes de mort et une quantité suffisante de hiboux empaillés. Les rideaux n'étant jamais levés, il y fallait de la lumière en plein jour, et la pythonisse s'éclairait avec de vieilles lampes de fer à trois becs, suspendues aux plafonds.

Chez Blanchelaine, au contraire, tout était clair, propre et moderne. Acajou et noyer, papier à vingt sous le rouleau, buffet garni de porcelaines de Creil, bureau avec tiroirs et siège en cuir vert, cartonniers à dix étages, et bustes de jurisconsultes sur les corniches.

Une négrillonne de douze ans recevait les clients de Stella. Les clients de Blanchelaine étaient introduits par un petit clerc.

Seulement, les deux cabinets n'étaient séparés que par une cloison assez mince, dans laquelle les deux locataires avaient fait pratiquer d'un commun accord un vasistas et une porte, habilement dissimulés dans la boiserie.

Dans l'après-midi du jour que Freneuse avait commencé conduisant Pia au cimetière de Saint-Ouen, M. Paulet et Sophie Cornu se rencontrèrent au bas de l'escalier qui conduisait à l'antre de la sorcière et au bureau de l'agent.

Sophie Cornu avait déjà franchi trois marches de l'escalier lorsque M. Paulet entra dans le vestibule et s'arrêta un instant pour essuyer ses pieds sur le paillasson.

Ils ne se connaissaient pas, et naturellement ils ne se parlèrent pas, mais ils s'observèrent du coin de l'œil.

Le père de la belle Marguerite trouvait la tenue de Sophie Cornu prodigieusement ridicule, et, comme il n'était jamais venu chez Blanchelaine, il était tenté de la prendre pour une cliente de l'agent d'affaires.

– Quel joli monde reçoit ce drôle ! grommelait-il tout bas.

Sophie n'aimait pas les rapins, mais elle exécrait les bourgeois bien mis.

– Qu'est-ce qu'il vient faire ici, cet olibrius-là ? disait-elle entre ses dents. Il a l'air d'un huissier qui a gagné sa fortune à pomper l'argent des pauvres.

Ils étaient dans ces aimables dispositions à l'endroit l'un l'autre lorsqu'ils arrivèrent au palier du premier étage.

Là, M. Paulet eut la satisfaction de voir la vieille sonner à une porte au moment où il apercevait sur l'autre la plaque où brillait en lettres noires sur fond de cuivre le nom de Blanchelaine.

« À la bonne heure ! pensa-t-il ; je n'aurai pas le crève-cœur de passer après cette créature ; elle doit tirer le cordon quelque part. »

Un gamin qui avait des cheveux ébouriffés et une plume liée derrière l'oreille vint ouvrir à son coup de sonnette et le fit entrer sans lui demander son nom.

– Le patron y est. Je vais le prévenir, dit ce scribe mal peigné.

M. Paulet resta seul dans une antichambre meublée de quatre chaises de paille et ornée de pancartes où s'étalaient, par ordre d'ancienneté, les noms de MM. les officiers ministériels du département de la Seine.

– On se croirait chez un avoué, ma parole d'honneur, dit-il en haussant les épaules. Cet intrigant se donne des airs. Mais ce n'est pas ça qui m'empêchera de lui dire son fait. Quand je pense qu'il a eu l'audace de me demander cent mille francs ! Heureusement que je ne les ai pas donnés.

– Le patron vous attend, glapit le petit clerc en montrant son museau pointu à l'entrée d'un couloir.

M. Paulet, d'un geste digne, lui enjoignit de lui livrer passage, et s'achemina lentement vers une porte ouverte qu'il apercevait au fond du corridor. Il trouva M. Blanchelaine debout, et presque accoté à une cloison où était accrochée une gravure qui représentait Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès.

L'homme d'affaires ne parut pas trop surpris de le voir et l'accueillit avec un empressement respectueux.

– Je ne m'attendais pas, Monsieur, à l'honneur de vous recevoir dans mon modeste domicile, dit-il en s'inclinant, et je regrette que vous ayez pris tant de peine, car je me proposais de me présenter demain chez vous pour vous remettre, comme cela était convenu, l'extrait de l'acte de décès de Bianca Astrodi.

– Je n'en ai que faire maintenant, de votre extrait, dit brusquement M. Paulet. Vous vous êtes moqué de moi, ou plutôt vous m'avez indignement trompé.

– Je n'ai rien de pareil à me reprocher, répliqua tranquillement le sieur Blanchelaine. Veuillez vous expliquer, Monsieur… et vous asseoir, ajouta-t-il en avançant un siège.

M. Paulet le prit avec hésitation et s'y campa brusquement, comme un homme qui se prépare à entamer une série de reproches.

– Vous osez dire que vous ne m'avez pas trompé ! commença-t-il. Je vous avais chargé de faire des recherches sur une fille que mon frère avait eue en Italie.

» Vous avez découvert que cette fille était morte, mais vous vous êtes bien gardé de me dire qu'elle avait une sœur.

– Je ne pouvais pas vous le dire, puisque, hier encore, je l'ignorais.

– Alors, c'est moi qui vous l'apprends ?

– Non, je le sais depuis quelques heures. Mais je ne vois pas en quoi l'existence de cette sœur peut vous alarmer. Bianca

Astrodi, étant décédée avant M. Francis Boyer, n'a pas pu hériter de lui.

– Oui, mais vous qui prétendez tout savoir, vous ne connaissez pas le testament de mon frère.

– Personne, je crois, ne le connaissait avant la mort du testateur.

– Eh bien, je le connais, moi. Le notaire qui l'a reçu est arrivé, et il m'en a montré une copie. Mon frère a laissé la totalité de sa fortune, à partager par portions égales, entre ses deux filles naturelles, Bianca et Pia Astrodi. Bianca est morte, mais Pia vit. Donc, je suis bel et bien déshérité.

L'agent d'affaires changea de visage. Évidemment, il ne se doutait pas que Pia était légataire au même titre que sa sœur.

– Je m'en consolerai, reprit M. Paulet ; mais j'ai tenu à vous signifier que nos conventions sont désormais sans objet, et je viens vous redemander l'engagement que j'ai signé… il ne peut plus vous servir à rien.

– Il ne peut plus me servir… maintenant, dit lentement Blanchelaine, qui avait déjà réfléchi, mais la situation peut changer.

– Qu'entendez-vous par ces paroles ? demanda M. Paulet avec humeur. Il s'agit de faits positifs, et non de suppositions chimériques. Vous ne pouvez pas vous prévaloir vis-à-vis de moi d'un engagement dont l'exécution est subordonnée à une condition qui est devenue irréalisable. Vous n'avez donc aucun intérêt à le garder, et il faut me le rendre.

– Permettez-moi de vous demander quel intérêt vous avez à le reprendre, dit froidement Blanchelaine.

– Je ne veux pas qu'il reste de traces d'une convention que je regrette d'avoir conclue.

– Je pourrais vous répondre que je tiens, moi, à ce que ces traces subsistent et que vous ne pouvez pas me contraindre à vous restituer un acte librement signé par vous. Mais j'aime mieux vous démontrer que cet acte peut encore servir… plus tard. Veuillez vous en remémorer la teneur.

– Je ne l'ai jamais oubliée. Il y est dit qu'en rémunération de démarches entreprises par mon ordre et non spécifiées sur le papier, je vous dois la somme de cent mille francs, payable le jour… vous entendez bien… le jour où je toucherai la part qui me revient, à titre d'héritier naturel, dans la succession de M. Francis Boyer, mon frère utérin.

– C'est parfaitement cela, Monsieur, et je m'en tiens aux termes de notre arrangement.

– Très bien. Alors, vous ne toucherez jamais vos cent mille francs, puisque je ne toucherai jamais un sou de l'héritage.

– Qu'en savez-vous ?

– Oh ! pas d'équivoques, je vous prie. Vous n'aurez pas, je suppose, l'audace de me dire que si cette Pia disparaissait de ce monde comme sa sœur, la succession me reviendrait. Pia Astrodi a survécu au testateur ; donc, elle a hérité, donc sa mort ne me rendrait pas la fortune de mon frère. Cette fortune passerait à ses parents à elle, et, à défaut de parents, à l'État, car la loi italienne est probablement calquée sur la loi française.

– Je le crois.

– Qu'attendez-vous donc de l'avenir ?

– C’est mon secret.

– J’ai le droit de le connaître, votre secret. Je ne veux pas prêter la main aux tripotages que vous méditez sans doute, pour embrouiller une affaire très claire… trop claire.

– Vous ne serez pas responsable de ce que je ferai.

– Je l’espère bien.

– Alors, laissez-moi agir comme je l’entendrai.

– Je ne puis pas vous en empêcher, mais je vous déclare que vous ne serez pas payé de vos peines. Je ne m’occuperai plus de la succession. Je la considère comme perdue, et je ne veux plus entendre parler de vous.

– Vous n’entendrez parler de moi qu’au moment où je serai en mesure de vous démontrer que la situation est changée du tout au tout. Et je commence par vous dire que ce ne sera ni dans huit jours, ni dans un mois, ni même dans un an. J’ajoute que je m’en remettrai à votre appréciation pour récompenser le service que je vous aurai rendu.

– S’il en est ainsi, que voulez-vous faire du papier que je vous ai signé ?

– Le montrer, si jamais vous… ou d’autres… me chicaniez sur les moyens que j’ai employés. Ce papier, Monsieur, c’est ma garantie. Il prouve que nous avons toujours marché d’accord. La nature des démarches dont vous m’avez chargé n’y est pas spécifiée, vous venez de le reconnaître vous-même. Il s’ensuit nécessairement que tout ce que j’ai fait, j’ai dû le faire par votre ordre.

– En d’autres termes, vous me signifiez que si la justice venait se mêler de vos affaires, vous chercheriez à me compromettre. Je vous préviens que vous n’y réussirez pas. Je suis trop honorablement connu pour qu’on m’accuse d’avoir autorisé des manœuvres illicites.

» Restons-en là, Monsieur. Vous ne voulez pas me rendre cet engagement ?

– Non, pas plus que la lettre que vous m’avez écrite, il y a un mois, pour me donner vos instructions au sujet de Bianca Astrodi qu’il s’agissait d’empêcher… à tout prix… de venir en France, ou, si elle y était déjà, d’y rester.

– Fort bien, dit avec colère M. Paulet. Gardez tout ; je m’en moque… et je n’ai pas peur de vous.

– J’en suis convaincu, répliqua tranquillement M. Blanchelaine ; mais vous ne vous moquez pas des six cent mille francs qui entreraient dans votre poche si votre frère n’avait pas eu une seconde fille, et vous avez grand’peur de les perdre.

» Tenez ! Monsieur, au lieu de me quereller et de m’imputer des intentions que je n’ai pas, vous feriez beaucoup mieux de vous en rapporter à moi pour arranger les choses. J’y mettrai le temps, mais je vous réponds du succès.

» Un jour viendra où je vous apporterai la succession de feu M. Francis Boyer sur un plat d’argent, comme les clefs d’une ville conquise… et vous n’aurez pas eu à vous mêler de la conquête.

» Je ne vous demanderai alors que ce qu’il vous plaira de me donner, et je ne vous demande maintenant qu’un renseignement… un simple renseignement.

– Un renseignement ! répéta M. Paulet. Je n'ai pas de renseignement à vous fournir. Prenez-en où vous voudrez. Cela ne me regarde pas.

– Il y en a un que vous seul pouvez me donner, reprit l'agent d'affaires sans s'émouvoir, et que vous ne me refuserez pas, j'en suis sûr, car il n'est pas de nature à vous compromettre.

» Plusieurs personnes savent déjà, n'est-il pas vrai ? que Bianca Astrodi était la sœur de cette Pia qui fait son métier de poser pour les peintres.

– C'est-à-dire que tout le monde le sait ou le saura ; cela s'est découvert hier dans l'atelier d'un artiste qui se servait de cette fille comme modèle… dans l'atelier de M. Paul Freneuse.

– Le jeune homme qui était au spectacle avec vous à la Porte-Saint-Martin ?

– Oui, et il n'a aucun motif pour garder le secret sur cette parenté. De plus, il y avait là un de ses camarades, un barbouilleur nommé Binos, qui me fait l'effet d'être fort bavard. Vous pouvez compter qu'à cette heure tous les ateliers du quartier connaissent la nouvelle.

– C'est probable, mais cela m'importe assez peu. Je tiens seulement à être fixé sur un point.

– Lequel ? demanda brusquement M. Paulet, qui se laissait aller peu à peu à répondre aux questions de cet homme avec lequel il venait de rompre.

– D'autres que vous, Monsieur, savent-ils que M. Francis Boyer a laissé son bien aux deux Astrodi ?

– Le notaire le sait. C'est lui qui me l'a appris. Ma fille aussi le sait. Elle était là lorsqu'il me l'a dit.

– Mais les autres ?… ceux que vous venez de nommer… M. Freneuse ?… M. Binos ?

– Ils l'ignorent, parbleu ! Je ne me suis pas amusé à leur raconter la nouvelle.

– Naturellement, et vous ne la leur raconterez pas. Mais la sœur… la Pia ?…

– Elle ne sait rien non plus. Mais elle saura tout.

– Qui donc l'avertira ? Ce ne sera pas vous, je suppose.

– Ce sera le notaire, probablement.

– Il sait donc qu'elle est à Paris ?

– Oui, je lui ai dit que je venais de la voir. Elle était précisément chez M. Freneuse lorsque ce notaire, qui me cherchait partout, s'y est présenté.

– Diable ! c'est fâcheux. Mais enfin il ne connaît pas l'adresse de cette fille ?

– Pas plus que je ne la connais. Seulement, il lui suffira pour l'avoir de la demander à M. Freneuse.

– Et vous croyez qu'il le fera ?

– Je l'ignore. Mais il me semble que ce serait son devoir.

– Pourquoi ? Est-ce qu'il est exécuteur testamentaire ?

– Non. Ce n’est même pas lui qui a reçu le testament. Mon frère l’a écrit de sa main sans consulter personne, et ce malheureux testament, c’est le président du tribunal qui l’a ouvert.

– Alors, ce notaire n’est pas tenu de chercher les héritiers.

– Non… d’autant qu’il a toujours défendu mes intérêts du vivant de mon frère. Je l’ai indemnisé de ses frais de déplacement, et je ne pense pas qu’il ait le projet de rester longtemps à Paris.

– Pourriez-vous me dire dans quel hôtel il est descendu ?

– Rue du Bouloi, 75. J’espère bien que vous n’irez pas l’entretenir de vos projets… que je ne connais pas et que je ne veux pas connaître.

– Je m’en garderai bien, je vous prie de le croire… quoique mes projets n’aient rien d’inavouable. Je voudrais seulement m’assurer qu’avant de partir il ne s’est pas occupé de Pia Astrodi. Et je puis me renseigner sur ce point sans entrer en rapport avec maître… oserai-je vous demander son nom ?

– Me Drugeon, répondit M. Paulet, entraîné malgré lui dans la voie des confidences.

L’aplomb du sieur Blanchelaine le fascinait ; ses protestations d’honnêteté le calmaient ; et puis, quoiqu’il prétendît le contraire, il n’avait pas complètement renoncé à l’espoir de rentrer dans ses droits d’héritier.

Pour rassurer sa conscience, il ne voulait se mêler de rien ; mais, toutes réflexions faites, il jugeait inutile de rompre définitivement avec un homme qui se faisait fort de lui rendre la succession perdue.

– Je vous remercie, Monsieur, dit l'agent, et je vous jure que vous ne regretterez pas de m'avoir mis en mesure de vous servir.

M. Paulet ne prit point acte de cette déclaration. Il se contenta de dire :

– Souvenez-vous qu'il ne peut plus être question entre vous et moi de cette affaire.

Et il se leva d'un air digne.

Blanchelaine le salua très humblement et le reconduisit jusqu'à la porte de l'appartement sans lui adresser la parole.

Le rusé compère savait à quoi s'en tenir sur la valeur des protestations de désintéressement de M. Paulet.

Il congédia son petit clerc qui grignotait des noisettes dans l'antichambre, il rentra dans son cabinet, et au lieu de s'asseoir devant son bureau, il colla son oreille contre la cloison, et une minute après, il y frappa trois coups espacés d'une certaine façon.

À ce signal répondirent aussitôt trois coups discrets, frappés à intervalles égaux.

Blanchelaine avança la main droite, et pressa un bouton de cuivre très habilement dissimulé dans une moulure de la boiserie : aussitôt un panneau glissa sur des rainures et découvrit une ouverture assez large pour qu'un homme y pût passer.

Ce fut une femme qui se glissa par cette porte secrète dans le cabinet de Blanchelaine, une femme vêtue d'une longue robe

de chambre noire et d'un turban de soie rouge. Sous cet accoutrement bizarre, Paul Freneuse aurait eu beaucoup de peine à reconnaître la personne qu'il avait vue au cimetière de Saint-Ouen et à l'orchestre du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

C'était bien elle pourtant, et, en vérité, son costume de devineresse ne lui allait pas mal. La couleur de la coiffure faisait paraître son teint moins enflammé, et la robe flottante avantageait sa taille.

Seulement elle avait l'air soucieux.

– Je viens de la voir, dit-elle sans autre préambule.

– Qui ? demanda Blanchelaine avec impatience.

– Sophie Cornu, parbleu ! Elle est venue me consulter, et j'ai profité de l'occasion pour lui demander des détails. Mais ceux qu'elle m'a donnés ne sont pas très intéressants.

– Enfin, que t'a-t-elle dit ?

– C'est ce Binos qui lui a appris hier, à l'enterrement, que Bianca avait une sœur. Seulement, Sophie ne l'avait pas vue, cette sœur, tandis qu'aujourd'hui elle l'a rencontrée au cimetière.

– Tu m'as déjà raconté ça tout à l'heure, et si tu ne sais rien de plus…

– Je sais comment Binos a découvert la parenté de la poseuse. Il a tout expliqué à Sophie, qui vient de me répéter l'histoire que ce rapin lui a débitée.

» Il paraît qu'avant-hier il est allé voir un peintre qui demeure place Pigalle.

– Paul Freneuse, celui qui a eu l'idée de nous filer l'autre soir, en sortant du spectacle, et que nous avons si bien roulé.

– J'en ris encore. C'est moi qui ai inventé le coup du fiacre.

» Eh bien ! Binos, en entrant chez son ami, s'est mis à crier tue-tête qu'on connaissait le nom de la jeune fille exposée à la morgue, et qu'elle s'appelait Bianca Astrodi.

– Ah ! le gredin ! je lui avais pourtant défendu de bavarder.

– Là-dessus, cette Pia, qui était en train de poser, s'est trouvée mal. Elle est tombée raide par terre en criant : « C'est ma sœur ! »

» C'est comme ça qu'on a su la chose.

– J'espère que cette brute de Binos n'a pas parlé de moi devant Freneuse !

– Du moins, il ne s'en est pas vanté. Sophie me l'aurait dit.

– Et m'a-t-il nommé devant cette vieille ?

– Quant à ça, non, pour sûr. Sophie ne te connaît pas, mais elle m'appelle toujours Mme Blanchelaine. Ton nom l'aurait frappée…

– Binos ne le sait pas, mon nom. Pour lui, et pour les habitués du *Grand-Bock* je m'appelle Piédouche.

– C'est vrai ; je n'y pensais plus.

– Et il n'a jamais su où je demeurais. Pourvu que ta Sophie Cornu n'aille pas s'aviser de lui indiquer mon domicile !

– Jamais de la vie. Pourquoi veux-tu qu'elle aille te fourrer dans cette affaire ? Elle croit que tu ne soupçonnes seulement pas l'existence de tous ces gens-là.

– Tant mieux ! car si elle bavardait, nous aurions une mauvaise carte de plus dans notre jeu. Binos mettrait le feu aux poudres. Il est lié avec ce Freneuse qui nous a déjà espionnés et qui nous a manqués par miracle. S'il découvrait que Piédouche se nomme Blanchelaine, et qu'il tient une agence rue de la Sourdière, nous n'aurions plus qu'à faire nos paquets.

– Bah ! ça n'arrivera pas. Et puis, que la Bianca ait une sœur, ça n'a pas d'importance ; le Paulet n'en hérite pas moins, et tu toucheras tes cent mille francs.

– Tu crois ça, toi ? dit Blanchelaine avec un geste de colère.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda Stella très émue.

– Il y a que Paulet sort d'ici, et qu'il vient de m'annoncer que son frère avait deux filles, Bianca et Pia, et que cet imbécile leur laisse sa fortune par portions égales ; maintenant que l'aînée est partie pour l'autre monde, tout revient à la cadette.

– Ah ! murmura la devineresse consternée, c'était bien la peine de tant risquer !

– Oui, le coup est dur. Mais je ne me tiens pas pour battu. Si je dois perdre les cent mille francs que Paulet s'est engagé à me payer le jour où il héritera, je me rattraperai autrement. Il ne sera pas dit que je me serai compromis pour rien.

– Je ne m'en consolerais pas ; mais comment faire ? Tu ne comptes pas recommencer l'histoire de Bianca, j'espère. C'est trop dangereux.

– Et ça ne servirait à rien. Mais il y a plus d'une manière de neutraliser une femme qui gêne.

– Je n'en connais qu'une, dit Stella d'un air sombre ; nous l'avons déjà employée, et si nous y revenions, nous jouerions trop gros jeu.

– Il ne s'agit pas de cela, répliqua vivement Auguste Blanchelaine. La situation n'est plus du tout la même depuis que le père est mort. Pia décéderait demain qu'elle n'en aurait pas moins hérité, et, si elle n'a pas de parents, l'État réclamerait sa succession. Nous sommes au contraire intéressés à ce qu'elle vive. J'aime mieux avoir affaire à elle qu'au gouvernement italien.

– Qu'espères-tu donc tirer de cette petite ?

– Pour le moment, rien. Plus tard, ce sera différent. C'est une affaire à longue échéance.

– Je ne comprends pas ton idée.

– Mon idée, c'est d'exploiter directement à notre profit cette Pia Astrodi. Mon plan repose sur ceci : elle sait bien que Bianca était sa sœur, mais elle ne connaît pas le testament. Personne ne le connaît… excepté le sieur Paulet et le notaire de là-bas. Paulet se gardera bien d'avertir la petite, et le notaire va retourner dans sa province. La succession restera ouverte, et personne n'y touchera, si l'héritière ne se présente pas.

» Et nous l'empêcherons de se présenter.

– Bon ! et après ?

– Après, il faudra jouer serré. Beaucoup de diplomatie à la clef.

– De la diplomatie ?… Je ne comprends pas.

– Il faut que tu comprennes, car c'est sur toi que je compte pour chambrer la petite. Et je suis sûr que tu réussiras, si tu t'y prends bien.

– Tu oublies que je ne la connais pas.

– Tu l'as vue, et elle t'a vue.

– Oui, au cimetière, mais je ne lui ai pas parlé.

– Ça n'y fait rien. Tu iras la trouver, dès que je saurai où elle demeure.

– Je le sais, moi. Elle loge rue des Fossés-Saint-Bernard. Le peintre l'a dit devant Sophie Cornu, qui me l'a répété.

– C'est donc chez elle que Bianca allait tous les soirs. Si nous avions connu ce détail plus tôt, nous aurions manœuvré autrement. Mais c'est fait. Prenons la situation telle qu'elle est et tâchons d'en tirer le meilleur parti possible.

– Bon ! mais sous quel prétexte m'introduirai-je chez cette Pia ?

– Sous prétexte que tu fréquentais sa sœur dans le garni qu'elle habitait rue des Abbesses ; elle sera ravie de causer avec toi de la morte.

– Très bien, mais que lui dirai-je ?

– Tu commenceras par la cajoler. Tu la plaindras, tu lui jureras que sa sœur t'aimait beaucoup, tu essayeras de la consoler.

– Ce sera difficile. À Saint-Ouen, elle pleurait comme une Madeleine, et quand elle s'est agenouillée sur la tombe, j'ai cru qu'elle n'aurait pas la force de se relever.

– C'est ce qu'il nous faut. Elle doit être exaltée, comme toutes les Italiennes. Tu n'auras pas de peine à lui monter la tête.

– Pour l'amener à quoi ?

– Pour l'amener d'abord à changer de métier. Le grand point, c'est de l'empêcher de retourner chez ce Paul Freneuse qui doit être disposé à la soutenir. Je m'en rapporte à toi pour inventer une histoire. Laquelle ? Je n'en sais rien. Tu tâteras le terrain. Si, par exemple, tu t'apercevais qu'elle est amoureuse de lui…

– Elle l'est. Binos l'a dit à Sophie Cornu.

– Alors, ça ira tout seul. Tu lui raconteras qu'il se moque d'elle.

– Binos prétend qu'elle est jalouse, et tu ne devinerais jamais de qui… de Mlle Paulet.

– Pas possible !… Mais si, au fait, Freneuse gagne beaucoup d'argent, et cet imbécile de Paulet songe à lui donner sa fille en mariage. Freneuse va dans leur loge au théâtre…

– Et Mlle Paulet s'est fait conduire par son père chez Freneuse. Elle y a trouvé Pia, qui est partie furieuse. Binos assure qu'elle a juré de ne plus poser.

– Admirable ! Notre affaire est dans le sac. Tu la trouveras toute disposée à t'écouter et tu gagneras facilement sa confiance. Tu lui demanderas la permission de reporter sur elle l'affection que tu avais pour sa sœur, tu lui offriras de la secourir, si elle en a besoin, et finalement tu lui proposeras de l'héberger chez toi, ou de la reconduire dans son pays, si elle a envie d'y retourner.

– Comment ! tu veux m'envoyer en Italie ?

– Non. J'aime beaucoup mieux que nous ayons l'héritière sous la main ; mais il faut tout prévoir. L'important, c'est de rester en communication avec elle, où qu'elle soit, et de l'amener à rompre avec les gens qu'elle connaît. Je veux qu'elle ne voie plus jamais ni Freneuse ni Binos, et que l'exécuteur testamentaire de feu Francis Boyer ne sache jamais ce qu'elle est devenue.

– Très bien ! Mais, en supposant que nous réussissions à faire tout cela, que nous en reviendra-t-il ?

– Je vais t'expliquer mon plan, dit Blanchelaine. Il est à deux fins, et il pourra être modifié, suivant la tournure que prendront les choses.

» Le Paulet m'a, comme tu sais, signé l'engagement de me remettre cent mille francs le jour où il entrerait en possession de l'héritage de son frère. Il n'y peut entrer que si Pia Astrodi le lui abandonne.

– Et c'est ce qui n'arrivera jamais.

– Pourquoi ? On peut toujours renoncer à bénéficier d'un testament… y renoncer par un acte authentique dont l'effet est de réintégrer dans leurs droits les héritiers naturels.

– Et tu crois qu'on amènerait Pia à se dépouiller au profit d'un homme qu'elle ne connaît pas ?

– Si elle le connaissait, ce serait beaucoup plus difficile, puisqu'elle est jalouse de Mlle Paulet. Mais elle ignore absolument que son père naturel est le demi-frère de M. Paulet, et je m'arrangerai pour qu'elle l'ignore toujours.

» J'ajoute que, pour signer valablement un acte, il faut être majeur, et que probablement cette fille ne l'est pas.

– Elle m'a fait l'effet d'avoir à peine seize ans.

– Il faudrait donc attendre plusieurs années, et nous aurions ainsi le temps d'en venir à nos fins. On pourrait, par exemple, la pousser à se faire religieuse.

– Mauvais moyen. Elle donnerait tout son bien au couvent qui la recevrait.

– Non, puisqu'elle ne saurait pas qu'elle est riche.

– Alors, comment renoncerait-elle à une fortune dont elle ne connaîtrait pas l'existence ?

– On lui dirait la vérité au dernier moment, après l'avoir convenablement préparée. Il faudrait surexciter ses sentiments généreux, lui persuader que M. Francis Boyer a commis une mauvaise action en déshéritant son frère, et que cette mauvaise action, elle doit la réparer.

– Je doute fort qu'elle l'entende de cette oreille-là.

– Cela dépendrait de bien des choses. On peut tout obtenir d'une fille exaltée quand on s'y prend adroitement. Si, comme Binos l'affirme, elle est au désespoir parce que Freneuse ne l'aime pas, elle écoutera les conseils de ceux qui la recueilleront, qui la traiteront avec douceur et qui chercheront à la consoler.

– C'est possible… avec le temps… mais en vérité ce ne serait pas la peine de prendre tant de soins et de travailler pendant des années pour arriver à toucher cent mille francs de commission… que M. Paulet te refusera peut-être.

– Je l'en défierais bien. J'ai sa promesse écrite et une lettre qui le compromet. Il n'oserait jamais plaider. Seulement, tu as raison de dire que cent mille francs, c'est peu, alors que ce Paulet héritera de six cent mille.

– Pourquoi n'hériterions-nous pas à sa place ?

– Allons donc ! T'y voilà enfin ! Nous pouvons tout aussi aisément décider Pia à nous léguer son argent qu'à y renoncer. Et c'est là le but que je vise. Mais, pour l'atteindre, il faudra en venir aux grands moyens.

– Lesquels ?

– D'abord, quitter Paris avec elle.

– Justement, il paraît qu'elle a envie de retourner dans son pays. Sophie Cornu a entendu qu'elle disait au peintre : « Je ne veux plus poser. »

– Très bien. Nous l'accompagnerons en Italie.

– À quel titre ?

– À titre d'amis, parbleu ! Tu gagneras sa confiance en lui offrant de la défrayer en chemin. Je suppose qu'elle ne roule pas sur l'or. Tu lui conteras qu'ayant l'intention de passer deux ans à Rome pour des raisons de santé, tu as besoin d'une demoiselle de compagnie parlant l'italien, et que tu t'adresses à elle parce que la bonne hôtesse qui logeait sa sœur te l'a recommandée. Tu ajouteras, bien entendu, que tu pars avec ton mari, car je serai du voyage.

– Alors tu abandonnerais tes affaires ?

– Je n'en ai pas qui puisse me rapporter autant que celle-là. Et d'ailleurs, il est bon que nous quittions Paris pour un temps. Je me défie des indiscrétions de Binos, et j'ai peur de Freneuse. S'il nous retrouvait, et surtout s'il constatait que nous vivons ensemble, il se souviendrait de l'omnibus de la place Pigalle, et il ne nous ménagerait pas ; tandis que, dans deux ans, l'accident arrivé à Bianca Astrodi sera de l'histoire ancienne.

– Comment ! nous resterions deux ans là-bas ?

– Deux ou trois ans et davantage, s'il le faut ; nous resterons jusqu'à ce que la petite ait l'âge de tester valablement, c'est-à-dire dix-huit ans.

– Et tu crois que l'idée lui viendrait de faire son testament ?

– Je me charge de la lui souffler. Et à qui laisserait-elle ce qu'elle possède, si ce n'est à ses bienfaiteurs ? Elle n'a pas un parent.

– Bon ! mais… elle vivra plus longtemps que nous ?

– Je ne crois pas, dit Blanchelaine en ricanant. Tu oublies que cet imbécile de Binos m'a rendu l'épingle que tu avais perdue.

Chapitre IX

Elle ne payait pas de mine, la maison où le père Lorenzo logeait ses pensionnaires, rue des Fossés-Saint-Bernard. C'était une vieille et noire bâtisse à six étages, beaucoup plus haute que large et irrégulièrement percée de fenêtres étroites dont pas une n'était de la même dimension que sa voisine. Avec sa façade verdie par la pluie et étranglée entre deux constructions de meilleure apparence, elle ressemblait assez à une tranche de pâté moisi.

On entrait dans cette baraque par une allée sombre que fermait une barrière à hauteur d'appui et qui aboutissait à une cour humide et aussi mal éclairée que le fond d'un puits.

Au rez-de-chaussée, il y avait deux salles. L'une était un cabaret dont la porte s'ouvrait directement sur la rue, car Lorenzo vendait à boire aux passants ; l'autre servait de réfectoire aux modèles des deux sexes qui gîtaient chez cet habile compère.

Le soir, à nuit close, et le matin, dès l'aube, on y voyait une jolie réunion de brigands calabrais et de paysannes des Abruzzes. Il y avait là des familles entières, depuis le grand-père à barbe blanche jusqu'aux fillettes de quatre ans assises sur les genoux de robustes matrones aux plantureuses épaules.

On y parlait des patois farouches, et il s'en exhalait des odeurs d'ail et de tabac qu'on sentait jusqu'au Jardin des Plantes.

Tout ce monde couchait dans des chambres disposées comme des dortoirs et vivait en assez bonne intelligence. Les coups de couteau y étaient rares, quoiqu'on s'y querellât souvent.

Le père Lorenzo avait discipliné ses locataires et leur inspirait sinon du respect, du moins une terreur salutaire. Encore vigoureux, malgré ses soixante-cinq ans, le bonhomme n'entendait pas raillerie sur les mœurs, ni sur le payement des loyers. Il exerçait depuis quinze ans, et jamais il n'avait eu maille à partir avec la police française. Il passait cependant pour avoir longtemps tenu la campagne à la tête d'une bande qui détroussait les voyageurs et rançonnait les propriétaires aux environs de Terracine.

Mais la fortune change les hommes. Ayant amassé à ce métier une honnête aisance, et sa tête étant mise à prix dans les États romains, il s'était dégoûté un beau jour de coucher à la belle étoile et de se nourrir de châtaignes crues.

Et comme il était ambitieux, au lieu de se retirer tranquillement des affaires, il avait pris passage à Naples sur le paquebot de Marseille ; puis il était venu à Paris pour y faire fructifier ses économies.

Dieu avait béni ses efforts. L'établissement qu'il dirigeait était en pleine prospérité. Il avait acheté l'immeuble avec les profits qu'il faisait en hébergeant et en nourrissant ses compatriotes. Et les pensionnaires ne lui manquaient jamais, car il avait des correspondants dans tous les villages du sud de l'Italie, et de temps à autre il y allait racoler lui-même.

Ce n'était point d'ailleurs un méchant homme. Il ouvrait des crédits raisonnables, et même il prêtait de petites sommes aux modèles sans ouvrage. Il se chargeait de leur procurer du travail, ayant ses entrées chez presque tous les peintres, et il

allait quelquefois jusqu'à rapatrier à ses frais les sujets dont les ateliers de Paris ne voulaient plus.

C'était avec lui que Freneuse avait traité pour le logement et l'entretien de Pia.

Et comme les arrangements pris par l'artiste étaient fort avantageux pour Lorenzo, cet honnête bandit traitait la jeune fille avec infiniment d'égards et de considération.

Il avait même fini par s'attacher à elle, et il aurait risqué sa peau pour la défendre, si quelque garnement s'était avisé de la serrer de trop près ou seulement de l'insulter.

Et Pia s'accommodait fort bien de demeurer dans ce vilain caravansérail, où la plus pauvre ouvrière parisienne n'aurait pas voulu se loger.

Il est vrai qu'elle vivait complètement à part, quoiqu'elle ne dédaignât point de parler aux autres habitants de ce phalanstère, lorsqu'elle les rencontrait par les escaliers.

Elle occupait une chambre au dernier étage de la maison, sous les toits, une chambre mansardée qui avait abrité des joueurs d'orgue et des singes, au temps où l'on permettait encore aux pauvres gens de l'Italie méridionale d'envoyer leurs enfants mendier en France.

Et de ce misérable réduit, elle avait su faire un nid charmant.

Ce n'était pas par la richesse de l'ameublement que brillait la mansarde où Pia se plaisait tant.

Un lit de fer, quelques chaises de paille, une table de bois blanc, un miroir, un coffre où elle serrait son linge et ses

vêtements, une grande cruche et une large écuelle pour la toilette ; sur les murs blanchis à la chaux, deux esquisses, crayonnées par Freneuse. C'était tout.

Mais Pia avait tiré bon parti de la gouttière qui bordait son unique fenêtre, car elle y avait établi, au mépris de toutes les ordonnances de police, une volière et un jardin. Le jardin tenait tout entier dans une caisse, et la volière ne logeait qu'un pinson ; mais les fleurs étaient fraîches, et le pinson chantait du matin au soir.

Et puis, de cette lucarne, on avait une vue merveilleuse. La maison du père Lorenzo faisait face au nord-est.

À droite, de l'autre côté de la rue, s'alignaient les magasins et les voies en échiquier de l'Entrepôt des vins ; un peu plus loin, les vieux arbres du Jardin des Plantes commençaient à verdir.

À gauche, au-delà des ponts et au-dessus des toits accidentés, se dressait la colline du Père-Lachaise, couronnée de cyprès dont les sombres silhouettes se détachaient sur le ciel clair.

Tout un coin de Paris, vu d'en haut, comme le voient les oiseaux du ciel.

Le lendemain de son voyage à Saint-Ouen, Pia, qui s'était levée avant l'aube, après une nuit sans sommeil, rêvait accoudée sur la barre d'appui de sa fenêtre.

L'air était tiède, et la brume matinale se dissipait aux premiers rayons du soleil printanier qui dorait les toits.

Une belle journée commentait, une de ces fêtes que Dieu donne quelquefois aux déshérités de la grande ville, à ceux qui

n’ont pas de quoi s’offrir d’autre spectacle que celui du réveil de la nature.

Les marchandes babillaient sur le pas de leur porte, et les enfants jouaient dans la rue.

Les locataires de Lorenzo se préparaient à prendre leur volée pour arriver avant midi aux ateliers du quartier Pigalle et du quartier du Luxembourg.

On entendait des dégringolades à travers les escaliers, et par les fenêtres des dortoirs, partaient comme des fusées de joyeux éclats de rire qui faisaient lever la tête aux passants. Le vieux bandit devenu propriétaire fumait sa pipe sur le seuil de son cabaret et souriait d’aise dans sa barbe de fleuve en supputant tout bas les recettes qu’il allait encaisser le soir.

C’était la saison où tous ses hôtes gagnaient de l’argent, et les rentrées ne se faisaient pas attendre.

Lorenzo s’étonnait bien un peu de ne pas avoir vu descendre Pia, qui était toujours prête la première ; mais il n’entrait jamais chez elle sans qu’elle l’y appelât.

Et Pia ne songeait guère à l’appeler, pas plus qu’elle ne songeait à aller acheter son frugal déjeuner.

Sa pensée s’envolait vers cette place où Paul l’avait quittée la veille, en lui faisant jurer de ne pas partir sans le revoir.

Et elle se demandait ce qu’il avait voulu dire en lui parlant de poser ailleurs que dans son atelier.

Poser encore pour lui, poser seule avec lui, c’était le seul espoir qui lui restât, et elle n’y croyait guère.

« Il a compris ce que je souffrais, et il a eu pitié de moi, pensait-elle tristement. Il est si bon ! Il m'a promis de me donner de ses nouvelles bientôt, il me l'a promis pour me calmer, pour m'empêcher de partir. Il croit que je réfléchirai, que le courage me manquera pour le fuir, et que je reviendrai. Mais il ne viendra pas, lui. Pourquoi viendrait-il ? Je ne suis qu'une pauvre fille qui vis de ses bienfaits. C'est à moi d'aller lui demander comme une grâce de me recevoir encore.

» Et je n'irai pas. J'y trouverais cette femme, et j'aimerais mieux mourir que de reparaître devant elle. Non, je n'irai pas. J'attendrai deux jours ; si je ne le vois pas, je lui écrirai pour lui dire adieu, j'irai prier une dernière fois sur la tombe de Bianca, et alors… »

Pia en était là de ses réflexions, lorsqu'on frappa doucement à la porte de sa chambre.

Elle se retourna, pâle et frissonnante.

– Si c'était lui ! murmurait-elle, clouée sur la place par l'émotion.

Il y eut un silence, puis on se remit à frapper un peu plus fort.

Elle aurait voulu répondre, mais la voix lui manqua. Puis l'idée lui vint tout à coup que ce ne pouvait pas être Freneuse qui frappait. Freneuse n'était pas patient, et la clef était en dehors. Freneuse serait entré.

À ce moment, la clef tourna dans la serrure, et la porte s'ouvrit lentement.

Pia avait deviné. Ce n’était pas Freneuse. Mais la surprise qu’elle éprouva en voyant la personne qui entrait n’en fut que plus vive.

Cette personne était une femme très élégamment vêtue de noir, qui avait assez bon air et une physionomie assez avenante. On aurait pu la prendre pour une dame de charité en tournée chez ses pauvres.

Pia, qui n’était point accoutumée à recevoir des visites de ce genre, crut à une erreur, et elle allait le dire, lorsque l’inconnue vint à elle, lui prit les deux mains et l’embrassa sur le front.

Et Pia, tout interloquée, n’osa pas se soustraire à ses caresses inattendues.

– Je vois, ma chère enfant, commença la dame en s’asseyant sur une des trois chaises de paille qui garnissaient la mansarde, je vois à votre étonnement que vous ne me remettez pas… et c’est bien naturel d’ailleurs ; car vous m’avez à peine entrevue.

– Excusez-moi, Madame… je ne m’en souviens pas, murmura la jeune fille.

– Hier, j’étais tout près de vous… il m’en coûte de vous rappeler des moments bien cruels… j’étais près de vous pendant que vous priiez pour celle qui n’est plus.

Pia tressaillit et regarda la femme avec plus d’attention.

– Au cimetière de Saint-Ouen… près de la tombe de votre sœur.

La mémoire revint à la jeune fille. Elle avait à peine remarqué, la veille, la personne qui causait avec Sophie Cornu, mais il lui parut que c'était bien la même.

– Je venais de prier aussi sur la fosse de notre chère Bianca…

– Vous, Madame ! dit Pia stupéfaite.

– Cela vous surprend, parce que vous ne savez pas que je l'aimais comme si j'eusse été sa mère.

– Vous la connaissiez !

– Depuis deux ans. Je l'avais rencontrée à Milan chez des amis de mon mari qui voyageait alors avec moi en Italie. Je m'étais attachée à elle, et elle avait fini par m'accorder toute sa confiance.

– Elle ne m'a jamais parlé de vous.

– Pas plus qu'elle ne vous a dit pourquoi elle était venue à Paris.

– Pardonnez-moi, Madame. Elle me l'a dit.

La dame se mordit les lèvres, mais elle ne perdit point contenance.

– Ainsi, reprit-elle, vous saviez que Bianca cherchait son père… qui était aussi le vôtre !

– Je le savais.

– Mais vous ne savez pas que c'est grâce à moi qu'elle l'a retrouvé.

– Notre père ! quoi ! elle l'a revu… et je l'ignorais ! Non, non, c'est impossible.

– Elle ne l'a pas revu ; mais, après de longues recherches, j'ai appris qu'il habitait une petite ville du midi de la France… et Bianca, renseignée par moi, lui a écrit…

– Et elle me l'a caché !… c'est étrange.

– Elle m'a bien caché à moi qu'elle avait une sœur… à moi qui lui ai donné tant de preuves de mon amitié et de mon dévouement. C'est hier seulement que j'ai appris par hasard qui vous étiez.

» Elle poussait jusqu'à l'excès la discrétion ou plutôt la réserve. Ainsi, elle ne vous a jamais dit où elle demeurait.

– Non… quoique je le lui aie demandé bien souvent.

– C'était moi qui l'avais adressée à cette brave femme qui tient une maison garnie rue des Abbesses et qui a porté hier des fleurs au cimetière. À elle non plus, à cette excellente Mme Cornu, Bianca n'avait jamais parlé de vous ; Bianca lui disait qu'elle allait prendre une leçon de chant lorsqu'elle allait chez vous.

» Moi, je ne savais pas qu'elle sortait le soir. Elle ne venait chez moi que le matin. Et elle ne m'entretenait que de votre père. Elle ne songeait qu'à le revoir.

– Mais… elle ne l'a pas revu ? demanda la jeune fille avec émotion.

– Hélas ! non… et c'est ce qui l'a tuée.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous a-t-on raconté comment votre sœur était morte ? demanda la dame après un silence.

– On m'a raconté qu'elle était morte subitement, murmura Pia, qui avait les larmes aux yeux.

– Elle est morte de chagrin.

– Quoi !...

– Elle avait une maladie de cœur... et son cœur s'est brisé. Elle venait d'apprendre que votre père refusait de la recevoir, qu'il la reniait...

– Est-ce possible ?

– Ce n'est que trop vrai. À la lettre suppliante qu'elle lui avait écrite pour lui rappeler qu'il avait deux filles, il a répondu par une lettre très dure. La pauvre enfant n'a pas eu la force de supporter ce coup.

– Ah ! c'est affreux ! sanglota la jeune fille en s'affaissant sur une chaise qui se trouva là fort à propos, car elle serait tombée, comme elle était tombée dans l'atelier de Paul Freneuse.

La dame se leva, essuya avec un mouchoir de batiste les larmes qui inondaient le visage de Pia, et lui dit doucement :

– Ne vous désespérez pas, mon enfant. Les hommes sont oublieux, et votre père a cédé sans doute à un premier mouvement de colère en apprenant que celle qu'il avait abandonnée s'était faite chanteuse pour vivre... mais son cœur

peut changer… il changera, je l'espère… ce qu'il a refusé à sa fille aînée, il ne le refusera pas à vous… il viendra à votre secours…

– Non ; car je ne lui demanderai rien, dit Pia en relevant la tête. Il n'entendra jamais parler de moi.

La dame, à ces mots, changea de visage.

– J'aime votre fierté, dit-elle après un silence, et je n'aurais pas le courage de vous désapprouver si vous persistiez dans votre résolution de ne pas implorer un appui que votre sœur n'a pu obtenir.

» Mais il est temps que je vous apprenne qui je suis et pourquoi je suis venue.

» Je me nomme Mme Blanchelaine. Mon mari a de la fortune. Nous habitons Paris, mais nous faisons chaque année un voyage pendant la belle saison… Nous sommes allés trois fois en Italie, et nous y retournerons certainement, car nous aimons par-dessus tout votre beau pays.

» C'est, je vous l'ai dit, dans une de nos excursions que nous avons connu votre sœur et que je me suis attachée à elle.

» La nouvelle de sa mort m'a consternée, et j'ai béni le hasard qui m'a appris que ma chère Bianca avait une sœur, car je me suis juré de reporter sur cette sœur toute l'affection que m'avait inspirée celle que nous pleurons.

» J'ai su où vous demeuriez. Mme Cornu me l'a dit. Elle l'a appris hier, au cimetière. Je l'ai priée de prendre des informations sur vous, et un artiste qui vous connaît, un M. Binos, lui a raconté que vous n'aviez d'autre ressource pour vivre que de poser dans les ateliers.

» Alors, j'ai pensé à vous offrir une condition meilleure.

– Je vous remercie, Madame, mais je n'ai besoin de personne, murmura la jeune fille.

– Je le sais, mon enfant. Je sais que vous êtes sage, économe, que vous avez toujours mené une conduite exemplaire, et qu'à force de travail vous avez pu amasser quelque argent.

» Mais… pardonnez-moi de vous dire cela… je ne vois pas d'avenir pour vous dans la profession que vous exercez… vous ne serez pas toujours belle, et quand vous aurez atteint l'âge où vous ne pourrez plus servir de modèle aux artistes…

– Je n'attendrai pas ce moment-là ; je suis résolue à ne plus jamais poser.

– Que comptez-vous donc faire ?

– Je vais retourner à Subiaco, où je suis née, et où ma mère est morte.

– À Subiaco ! Quelle singulière coïncidence ! Nous y sommes allés, il y a deux ans, mon mari et moi. Nous n'avons fait qu'y passer, mais nous avons trouvé vos montagnes si charmantes, que nous sommes décidés à nous y établir ce printemps et à y rester jusqu'à la fin de l'été. Pourquoi n'y viendriez-vous pas avec nous ?

– Moi, Madame ! vous ne songez pas que je ne suis qu'une pauvre fille, que là-bas je reprendrai le métier que je faisais avant de venir en France. Je garderai les chèvres.

– Les nôtres, alors, dit Mme Blanchelaine avec un bon sourire. Nous en achèterons un troupeau tout exprès. Car mon

mari fait toutes mes volontés, et je tiens à ne pas me séparer de vous.

» Écoutez-moi, ma chère Pia. Vous êtes seule au monde, puisque votre père a repoussé Bianca et puisque vous ne voulez pas tenter de toucher son cœur…

– Jamais ! dit vivement Pia. Il ne saura jamais que j'existe.

– Eh bien ! moi qui ai tout ce qu'il faut pour être heureuse en ce monde, il me manque un bonheur… je n'ai pas d'enfants… c'est le grand chagrin de ma vie… et j'avais fait un rêve qui s'est tristement évanoui… j'avais rêvé d'adopter votre sœur, si son père refusait de la reconnaître… de la traiter et de l'aimer comme ma fille… mon mari partageait mes idées… nous l'aurions mariée un jour, et plus tard nous lui aurions laissé notre fortune. La mort nous a enlevé Bianca… mais vous nous restez, et il dépend de vous de me rendre l'espoir que j'ai perdu.

» Pia, ma chère Pia, voulez-vous que je sois votre mère ?

– Ma mère ! répéta Pia en baissant la tête, hélas ! je l'ai perdue.

– Je la remplacerai, dit vivement la dame. Votre sœur que j'aimais tant ne m'aurait pas refusé le bonheur qu'il dépendait d'elle de me donner. Je n'avais pas osé lui proposer de l'adopter, parce que je pensais que son père consentirait à la recevoir ; mais quand j'ai appris que cet homme n'avait pas de cœur, qu'il repoussait sa fille, ma résolution a été bien vite prise. Si la mort n'avait pas surpris Bianca, je serais allée lui dire : « Venez, notre maison vous est ouverte. Venez, nous ne nous quitterons plus. » Et je suis certaine qu'elle serait venue.

– Ma sœur ne m'aurait pas abandonnée.

– Oh ! non. Elle m'aurait parlé de vous... elle m'aurait amenée ici... je vous aurais suppliée de ne pas la quitter... vous n'auriez pas résisté à mes prières et aux siennes... vous auriez consenti à demeurer avec elle chez moi... et j'aurais eu deux filles au lieu d'une. Dieu l'a rappelée à lui ; mais vous vivez, vous, Pia ; vous êtes orpheline comme elle, seule au monde, sans amis, sans parents, puisque votre père a eu la barbarie de renier ses enfants. Vous ne fuirez pas la nouvelle famille qui vous tend les bras.

– Je vous remercie de votre bonté, Madame, murmura la jeune fille, mais je vous l'ai dit, je veux retourner en Italie.

– Et moi je vous ai dit que nous y allions, mon mari et moi... que nous avions le projet de passer l'été précisément dans votre ville natale... Il est donc tout naturel que nous fassions le voyage ensemble.

» Quand voulez-vous partir, ma chère Pia ?

– Je ne sais pas.

– Nous choisirons le jour qui vous conviendra, mon enfant.

– Vous êtes trop bonne, Madame, mais je ne puis pas vous promettre de vous accompagner.

– Pourquoi ? n'êtes-vous pas décidée à quitter la France ?

– Oui.

– Alors, il vaut mieux que ce soit le plus tôt possible... surtout si, comme vous venez de me le déclarer, vous ne voulez plus poser dans les ateliers. Si vous restiez ici, vous épuiseriez promptement vos ressources, puisque vous ne travailleriez plus.

– Je n'y resterai pas. Il est possible que je parte demain. Mais je ne puis pas partir avant d'avoir vu quelqu'un qui doit venir me dire adieu.

– Quelqu'un s'intéresse à vous ! Ah ! vous me rendez bien heureuse. Je voudrais le connaître, cet ami qui vous est resté fidèle dans le malheur… je voudrais le connaître pour lui parler de mon projet de voyage en Italie et pour lui promettre de le remplacer auprès de vous.

– Alors, demanda Pia, après avoir hésité un instant, vous ne trouverez pas mauvais que je le consulte.

– Non seulement je ne le trouverai pas mauvais, mais je vous y engage vivement. Et si vous voulez me dire son nom et son adresse, j'irai le trouver, je lui expliquerai ce que je veux faire pour vous, et je le prierai de se joindre à moi pour vous décider à accepter ma proposition. S'il a pour vous un véritable attachement, il l'appuiera, car il verra bien qu'elle part du cœur.

– Eh bien, Madame, c'est le peintre qui m'a conduite hier à Saint-Ouen.

– Quoi ! ce M. Binos ! s'écria la dame, qui savait fort bien à quoi s'en tenir. Mais ce n'est pas un artiste sérieux. Mme Cornu, qui logeait votre sœur, m'a dit qu'il passait son temps à courir les cafés au lieu de travailler.

» Et en vérité, ma chère Pia, si c'est à ce pauvre garçon que vous voulez demander conseil…

– Il ne s'agit pas de lui, Madame. Je le connais, je sais ce qu'il vaut, et j'espère ne jamais le revoir.

» Je vous parle de M. Paul Freneuse.

– Le peintre qui demeure sur la place Pigalle ?

– Oui, Madame.

– C'est dans son atelier que vous avez appris la mort de votre sœur… et vous n'avez posé que pour lui depuis votre arrivée à Paris.

– Qui vous a dit cela ? demanda Pia assez étonnée.

– Mme Cornu, qui le tenait de ce Binos.

– Eh bien, il a dû lui dire aussi que je devais tout à M. Freneuse, que je n'ai vécu que de ses bienfaits, que sans lui…

– M. Freneuse vous devait bien aussi quelque chose. Où aurait-il trouvé un modèle qui vous valût ? Mais… est-ce que réellement il vous a promis qu'il viendrait avant votre départ ?

– Il me l'a si bien promis qu'il m'a fait jurer de ne pas partir sans le voir.

– Et vous l'attendez ?

– Sans doute. Pourquoi douterais-je de sa parole ?

– Mon Dieu ! je n'affirme pas qu'il y manquera, mais je serais bien surprise qu'il trouvât le temps de la tenir. Ne savez-vous pas qu'il va se marier très prochainement ?

– M. Freneuse va se marier, dites-vous ?… Non, ce n'est pas possible, murmura Pia, qui était devenue horriblement pâle.

– Je vous assure, mon enfant, qu'il se marie, dit Mme Blanchelaine.

» Les bans sont publiés, et la cérémonie se fera le lendemain de l'ouverture du Salon.

– Comment savez-vous cela ?

– C'est M. Binos qui l'a dit à Mme Cornu, et elle me l'a répété.

» M. Freneuse épouse Mlle Marguerite Paulet, fille d'un riche propriétaire. C'est un très beau mariage pour lui, qui n'a que ce qu'il gagne, car sa fiancée lui apporte une dot considérable, et, de plus, elle est charmante.

» Mais qu'avez-vous donc, ma chère enfant ?

– Rien, Madame, répondit Pia en comprimant avec peine les sanglots qui l'étouffaient.

– Vous êtes attachée à M. Freneuse… je pensais que cette nouvelle vous ferait plaisir… mais je vois que je me suis trompée.

– Je n'y crois pas… s'il devait se marier, il ne m'aurait pas promis qu'il viendrait.

– Pourquoi ? n'est-il pas tout naturel au contraire qu'il veuille terminer le tableau qu'il a commencé ? Ce tableau, paraît-il, est appelé à obtenir un grand succès, et M. Freneuse tient beaucoup à ne pas manquer l'Exposition. Comment l'achèverait-il, si vous refusiez de poser ?

– Ainsi, ce serait parce qu'il a besoin de moi que…

– Il ne faut pas que cela vous étonne, chère petite. Les grands artistes sont égoïstes.

» M. Binos a expliqué tout cela à cette bonne Sophie Cornu. Il a même ajouté bien d'autres détails. Vous le connaissez… vous devez savoir qu'il est très bavard… qu'il raconte à tout le monde ses affaires et même celles de ses amis.

– Qu'a-t-il donc dit ?

– Des choses que j'aurais tort de répéter.

– Ne craignez rien, Madame ; je suis prête à tout entendre. Et, si vous avez de l'amitié pour moi, vous m'éclairerez sur les intentions de M. Freneuse.

– Mon Dieu ! ma chère Pia, vous m'embarrassez beaucoup. Il m'en coûterait de vous enlever une illusion… et d'un autre côté, si vous deviez sacrifier l'avenir que je vous propose… le sacrifier à un homme qui ne pense qu'à vous exploiter…

– Parlez, je vous en supplie !

– C'est que je crains non seulement de vous affliger, mais encore de vous blesser.

– La blessure est faite, dit Pia d'une voix sourde.

– Eh bien, ma pauvre enfant, il paraît que M. Freneuse s'est aperçu… ou a cru s'apercevoir que… je ne sais en vérité comment vous dire cela… enfin il s'est imaginé qu'il vous avait inspiré un sentiment qui…

– Achevez, Madame. Il a cru que je l'aimais.

– Vous l'avez dit.

– C'est vrai. Je l'aime.

– Hélas ! je m'en doutais. Et je bénis Dieu qui m'a suggéré l'idée de venir ici… car il est peut-être encore temps de vous sauver de vous-même, de vous guérir d'une passion funeste.

» J'hésitais à vous dire la cruelle vérité ; maintenant, je n'hésite plus. Sachez donc que, si cet homme vous a caché qu'il allait se marier, c'est qu'il craignait que vous ne le plantiez là. Après la scène qui s'est passée dans son atelier, Mlle Paulet lui en a fait une autre devant M. Binos. Elle est jalouse de vous, et elle a défendu à son futur mari de vous voir. Il lui a juré que vous ne remettriez jamais les pieds chez lui, c'est-à-dire qu'il vous chassait.

– Non… je ne crois pas cela… ce serait indigne… D'ailleurs, je l'ai revu le lendemain.

– Parce qu'il avait intérêt à ne pas se brouiller avec vous. M. Freneuse joue un double jeu. Comme homme, il ménage sa fiancée, qui est riche ; comme peintre, il ménage son modèle, qu'il ne pourrait pas remplacer. Et je devine son plan. Tenez, Pia, soyez franche, convenez qu'il vous a proposé de poser pour lui dans un autre atelier que le sien ?

– Il n'a pas parlé d'un autre atelier… il m'a demandé si je consentirais à lui donner des séances dans un endroit où il serait seul avec moi.

– Et vous avez accepté ?

– Non… j'ai répondu que j'attendais de ses nouvelles…

– Et que vous ne partiriez pas sans l'avoir revu. C'est ce qu'il voulait ; il va venir.

– Ici ? demanda la jeune fille en frissonnant.

– Sans aucun doute. Il sait que dans cette chambre vous serez à ses ordres, jusqu'à ce qu'il ait fini son tableau… à ses ordres et à sa merci…

– Je ne l'y attendrai pas, dit résolument Pia.

Pia s'était levée brusquement, et comme elle chancelait, la bonne Mme Blanchelaine avait passé son bras autour de sa taille pour la soutenir.

– Vous avez raison, mon enfant, dit-elle de sa voix la plus douce. Il ne faut pas que M. Freneuse vous trouve ici… il faut déjouer ses vilains calculs. Qu'il épouse Mlle Paulet, parce qu'elle est riche, mais que du moins il n'abuse pas de votre condescendance.

» Poser pour rendre service à cet homme qui s'est indignement moqué de vous, ce serait en vérité trop de faiblesse… et si j'en crois ce que rapporte de lui M. Binos, qui le connaît bien… il serait capable de profiter de votre isolement pour chercher à vous séduire…

» Il n'a pas essayé dans son atelier, où sa fiancée pouvait venir à chaque instant, mais ici…

– Je veux partir, interrompit la jeune fille, partir dès ce soir.

– Ce soir, il serait peut-être trop tard. C'est hier qu'il vous a annoncé sa visite. Il viendra certainement aujourd'hui. Si vous tenez à l'éviter, vous n'avez pas une minute à perdre pour sortir de cette maison.

» La mienne vous est ouverte, Pia. Je vais vous y conduire, et je vous jure que je ne chercherai pas à influencer vos résolutions.

» Vous ne resterez chez moi qu'autant qu'il vous plaira d'y rester… toujours, si vous le voulez… quelques jours seulement, si c'est votre volonté… le temps nécessaire pour vous défaire des objets qui garnissent cette chambre et pour retirer ceux que la pauvre morte a laissés chez Mme Cornu.

– À quoi bon ? murmura Pia.

– Il le faut absolument, ma chère enfant. Vous ne pouvez abandonner ce qui a appartenu à votre sœur… Songez donc qu'on vendrait à l'encan ses vêtements, son linge… ce serait une profanation… et puis, il y a des papiers… dont vous pouvez avoir besoin plus tard.

» Je comprends que vous n'ayez pas le courage d'entrer dans la maison qu'elle habitait ; mais il est inutile que vous y alliez. Je préviendrai Mme Cornu, qui fera tout apporter chez moi.

– Eh bien, soit ! dit Pia, qui ne pensait plus qu'à fuir Paul Freneuse, depuis qu'elle croyait qu'il l'avait trompée. Emmenez-moi, Madame, je suis prête à vous suivre, si vous me promettez que demain soir je pourrai quitter Paris.

– Je vous le promets, et quoiqu'il m'en coûte de me séparer de vous, je ne chercherai pas à vous détourner de voyager seule, si vous ne voulez pas attendre que mon mari ait terminé ses préparatifs de départ. Vous serez libre, absolument libre, Pia. Nous vous rejoindrons à Subiaco, et j'espère que là-bas vous ne refuserez pas de nous voir.

» Mais le temps s'écoule. Venez, mon enfant, venez, je vous en supplie !

Pia était dans un état d'exaltation qui ne lui permettait plus de raisonner.

– Me voici, Madame, dit-elle en se précipitant vers la porte, que Mme Blanchelaine venait d'ouvrir.

Elle fit passer cette femme, et sans même prendre le soin de retirer la clef, elle descendit l'escalier.

Elles n'y rencontrèrent personne. Les oiseaux d'Italie avaient pris leur volée.

Le père Lorenzo fumait sa pipe sur le seuil du cabaret. Il salua amicalement Pia, mais il n'était pas causeur, et il ne lui demanda point où elle allait.

Les gens bien mis lui inspiraient du respect, et la dame qui emmenait sa locataire avait une robe de soie.

Elle était venue dans un fiacre qui attendait à la porte. Elle y fit monter Pia ; elle s'y jeta après elle, elle donna une adresse au cocher, et elle baissa les stores au moment où le cheval commençait à trotter vers le quai.

La précaution était sage, car une autre voiture de place venait en sens inverse, une voiture dont l'impériale était chargée de divers ustensiles, et qui amenait deux messieurs.

Les deux fiacres se croisèrent, et si Mme Blanchelaine aperçut, en écartant légèrement le store, les voyageurs qui passaient à côté d'elle, ceux-ci ne virent ni la dame, ni l'enfant qu'elle enlevait.

Une minute après, ces deux hommes sautaient à terre devant la porte du garni, au grand ébahissement de Lorenzo, qui n'était point accoutumé à tant de remue-ménage.

– Bonjour, vieux bandit, lui cria le premier descendu qui fumait une pipe en terre et qui tenait à la main une boîte à couleurs. Tu ne me reconnais pas, *birbante ?*

» Reconnais au moins l'*illustrissimo signor* Freneuse, bienfaiteur d'une de tes pensionnaires !

– Tiens ! c'est vous, M. Freneuse ! dit Lorenzo en assez bon français.

Ce bandit en retraite parlait un peu toutes les langues, ayant eu l'occasion d'en apprendre des bribes avec les voyageurs de toutes les nations qu'il avait jadis emmenés dans la montagne pour les rançonner, suivant l'usage de ses pareils, qui traitent amicalement leurs prisonniers jusqu'au jour où ils leur coupent les oreilles ou la tête, si la rançon n'est pas payée.

– Oui, vieux Fra Diavolo, c'est moi, dit gaiement l'artiste. Fais-moi le plaisir d'aider le cocher à descendre le chevalet qui est sur l'impériale de notre fiacre.

Lorenzo obéit sans mot dire, pendant que Freneuse payait la course.

– Tu ne t'attendais pas à celle-là, vénérable brigand, reprit Binos, toujours goguenard. Jamais ta *cassine* n'avait été honorée de la visite de deux peintres de talent, et elle aura cet honneur-là tous les jours pendant trois semaines. Je te conseille d'illuminer ce soir.

» Et en attendant, si tu as encore une vieille bouteille de vin de Capri, tu vas me la servir. Je veux trinquer avec toi et avec tes pensionnaires. Pourquoi ne sont-ils pas aux fenêtres, tes pensionnaires ? Envolés, hein ? Toute la troupe est en route pour la pose ?

– Il n’est resté que la mamma Carlotta… son petit a la fièvre, grommela Lorenzo en posant contre le mur le chevalet et une toile recouverte d’une enveloppe.

Le fiacre, déchargé de ses voyageurs et de leurs ustensiles, roulait déjà vers le quai.

– Alors, ça va bien, les affaires ? reprit le rapin bavard. Avoue que ce métier-là vaut mieux que l’autre… celui que tu faisais là-bas, entre Rome et Naples.

» Dis donc, ne la dérange pas, la Carlotta. Elle est trop laide. Quand je ferai un tableau où il y aura une sorcière, je la retiens. Nous boirons bien la bouteille à nous deux. Le signor Freneuse la payera, mais il n’en use pas.

» As-tu seulement un garçon pour porter les appareils là-haut ? Combien d’étages ? Six au moins, sans compter l’entresol et le sous-sol.

– Vous venez donc travailler ici ? demanda le bonhomme.

– Oui, père Lorenzo, dit Freneuse. J’ai mon tableau à finir.

– Tu le vois, ce tableau, interrompit Binos. Touche-le avec respect. C’est un chef-d’œuvre, et il s’achèvera chez toi.

– Quand le modèle ne veut pas venir chez le peintre, il faut bien que le peintre vienne chez le modèle, reprit Freneuse.

– Ah ! la Pia ! dit Lorenzo. C’est vrai. Elle a du chagrin, parce que sa sœur est morte.

– Tu la connaissais, sa sœur ?

– Je la voyais tous les soirs. Mais elle ne me répondait pas quand je lui parlais. En voilà une qui aurait gagné de l'argent si elle avait voulu poser. Mais non. Elle était sauvage comme une grive.

– Et quand elle s'en allait, elle prenait l'omnibus au boulevard Saint-Germain, pas vrai, papa ? demanda Binos.

– C'est bien possible, mais je n'en sais rien, et je n'ai jamais su où elle demeurait. Elle avait défendu à Pia de me le dire.

– Pas du tout. Pia ne le savait pas plus que toi.

– Comment va-t-elle, Pia ? demanda Freneuse, que ces bavardages n'intéressaient guère.

– Elle n'est pas malade, signor, mais elle est bien triste. Elle pleure du matin au soir, et elle ne mange rien.

– L'appétit lui reviendra, je l'espère, et la gaieté aussi. Je me charge de la guérir. Six heures de séance tous les jours, mon brave.

– Comment ! dans sa chambre ?

– Oui, père Lorenzo. Elle n'est pas grande, mais il y aura encore assez de place pour monter mon chevalet, et le jour doit y être meilleur que dans mon atelier.

» Seulement, mon vieux, je ne veux pas qu'on jase dans ta maison. Pas un mot à tes locataires. Ils ne me verront pas, puisqu'ils sont toute la journée dehors.

– *Capito,* signor... C'est compris, M. Freneuse.

– Très bien… Alors, prends le chevalet sur ton dos ; Binos portera la toile… Moi, la boîte à couleurs… Pia va être joliment surprise de nous voir arriver chargés comme des déménageurs…

– Oui… quand elle rentrera.

– Quoi ! elle est sortie ?

– Il n'y a pas cinq minutes. Et ça m'étonne que vous ne l'ayez pas vue. Le fiacre où elle était a passé à côté du vôtre.

– Comment ! elle sort en fiacre, maintenant ! s'écria Binos. Après ça, je comprends qu'elle n'aime plus les omnibus.

– C'est singulier, dit Freneuse ; elle m'avait promis…

– Elle est partie avec une dame.

– Comment ! elle n'était pas seule !

– Non. La dame qui l'a emmenée est venue en voiture ; elle est restée là-haut à peu près trois quarts d'heure ; et elle est descendue avec Pia : elle avait gardé le fiacre, et elles sont montées dedans juste au moment où le vôtre tournait le coin de la rue.

– Alors, nous les avons croisées…

– Et je comprends pourquoi nous ne les avons pas vues. Les stores de leur *sapin* étaient baissés, dit Binos.

– C'est vrai… je me souviens, murmura Freneuse, pensif.

– Quelle tête avait la dame ? demanda le rapin en s'adressant au logeur. Était-ce une dame, d'abord ?… ou une

peintresse qui aura eu vent que Pia n'avait rien à faire, et qui sera venue la chercher pour poser ?

– Elle a une robe de soie et un manteau de velours. Et ce n'est pas la première fois qu'elle vient.

– Alors, elle connaissait Pia ?

– Non, je ne crois pas. Un soir que la sœur était là-haut, cette femme est arrivée, et elle m'a demandé chez qui allait la personne qui venait d'entrer. Je lui ai répondu que ça ne la regardait pas, et elle est partie en grognant. Mais ce matin elle savait bien ce qu'elle voulait, car elle m'a donné le nom de Pia Astrodi, et elle m'a dit qu'on l'attendait là-haut.

– Elle mentait évidemment. Pia n'attendait personne que moi, s'écria Freneuse.

– Ça, tu n'en peux pas répondre, dit Binos. La petite ne raconte pas ses affaires, et la preuve, c'est qu'elle ne t'a jamais parlé de Bianca. Et il est probable qu'elle ne voulait pas qu'on sût où elle allait, puisqu'elle a pris la précaution de baisser les stores du fiacre.

– Es-tu bien sûr que ce soit elle qui les ait baissés ? Ce brusque départ sent un peu l'enlèvement, et la dame en question m'est suspecte.

» Pia ne t'a rien dit en partant ? ajouta Freneuse en s'adressant au logeur.

– Rien du tout, signor. C'est à peine si elle m'a regardé, répondit Lorenzo.

– Donc, elle va revenir, conclut Binos. Elle est dans ses meubles, et, quand on est dans ses meubles, on ne déménage pas comme ça, au pied levé.

– Tu as raison. Montons chez elle. Nous l'attendrons, dit Freneuse en se précipitant dans l'escalier fait comme une échelle qui conduisait à la mansarde du sixième.

Binos suivit sans s'inquiéter des observations du logeur qui grommelait dans sa barbe.

« Ça contrarie ce vieux birbe de faire le commissionnaire, » pensait le rapin, qui expliquait tout à sa guise.

Il n'avait pas compris que Lorenzo les avertissait que Pia emportait toujours, quand elle sortait, la clef de sa chambre, et qu'ils trouveraient probablement la porte close.

En quoi, d'ailleurs, Lorenzo se trompait, puisque la clef était restée dans la serrure.

Binos en fit la remarque, en entrant après son ami, qui n'avait pas pris garde à ce fait assez singulier.

– C'est drôle, dit-il, je l'aurais crue plus soigneuse. Elle laisse sa chambre à la disposition du premier venu. Encore si elle était allée faire une course dans le voisinage, ça s'expliquerait… mais elle est partie en voiture, ce qui semble indiquer qu'elle restera un certain temps dehors.

» Il est vrai que chez elle il n'y a pas grand'chose à voler.

Freneuse se taisait, mais, en voyant cette chambrette vide, il avait éprouvé comme un serrement de cœur, et il se surprenait à chercher des yeux une lettre à son adresse.

Un pressentiment l'avertissait que Pia s'était envolée pour toujours, et il lui paraissait impossible qu'elle fût partie sans lui écrire, quand ce n'eût été que pour lui dire adieu.

Il se demandait aussi ce qu'était cette femme qui venait de l'emmener et que Lorenzo avait déjà vue un soir cherchant à se renseigner sur Bianca Astrodi.

Et de vagues soupçons commençaient à germer dans son esprit.

– Nous y voilà, c'est le principal, reprit Binos, qui arpentait la mansarde en comptant ses pas, comme s'il avait eu envie de la mesurer. Il ne te manque plus, pour te remettre à la besogne, que le modèle. Mais je serais curieux de savoir aussi comment tu vas t'arranger. La boîte est si petite, que c'est tout au plus s'il y a de la place pour ton chevalet.

» Pourvu que ce coquin de Lorenzo ne nous fasse pas attendre… Ah ! on frappe… C'est lui… Il est si chargé qu'il ne peut pas ouvrir… Ne te dérange pas, j'y vais.

Il y alla, en effet, pendant que Freneuse s'accoudait à la fenêtre pour voir s'il n'apercevrait pas Pia dans la rue, et ce ne fut pas le père Lorenzo qu'il trouva sur le palier.

En ouvrant brusquement la porte, Binos faillit renverser la personne qui frappait.

Cette personne était un monsieur fort bien tenu et de l'aspect le plus respectable, un monsieur comme on n'en voyait pas souvent dans la maison du père Lorenzo.

Il eut à peine le temps de se reculer pour éviter le choc, et il parut très surpris et même assez contrarié lorsqu'il vit apparaître sur le seuil la figure barbue du rapin.

– Pardon, balbutia-t-il, je me trompe sans doute…

– Qui demandez-vous ? lui cria Binos d'une voix de tonnerre.

– Je cherche une jeune fille…

– Comment ! à votre âge ?

– Une Italienne qui exerce la profession de modèle…

– Allons donc ! vous n'allez pas me faire accroire que vous êtes artiste, avec une *binette* comme la vôtre !…

– Monsieur !

– Oh ! ne vous fâchez pas. C'est un compliment. Vous êtes trop comme il faut pour être peintre. Vous avez l'air d'un conseiller à la cour de cassation.

» Comment s'appelle-t-elle, votre Italienne ?

– Pia Astrodi.

– Ah bah !

– L'homme qui tient cette maison m'a dit qu'elle habitait au dernier étage, et je…

– Il n'a pas blagué. C'est ici ; qu'est-ce que vous lui voulez, à Pia Astrodi ?

– J'ai à lui parler d'une affaire qui l'intéresse personnellement.

– Ça veut dire que vous n'avez pas besoin de moi. Je comprends ça, mais je n'y peux rien. La petite est sortie.

– Alors, je reviendrai.

– Attendez donc ! attendez donc ! s'écria tout à coup Binos, en dévisageant le visiteur. J'ai comme une vague idée que je vous ai déjà vu quelque part.

– C'est bien possible, Monsieur, car il me semble aussi vous avoir rencontré… seulement, je ne me rappelle pas dans quelle circonstance.

– J'y suis maintenant ! c'est vous qui êtes venu place Pigalle… à l'atelier… demander papa Paulet.

– En effet, Monsieur… et je me souviens maintenant que, là-bas aussi, vous m'avez ouvert la porte.

– C'est exact, j'exècre les portiers, mais je les remplace au besoin. Entrez donc, Monsieur.

– Pardon, mais…

– Pia est sortie, mais elle va revenir… et en attendant, vous pourrez causer avec deux de ses amis.

» Hé ! Freneuse ! cria Binos.

Freneuse n'était pas loin. Il avait entendu ce dialogue, et il s'était approché sans bruit.

Dès qu'il se montra, le visiteur ôta son chapeau et prit un autre air. Évidemment, il trouvait que Freneuse n'avait rien de commun avec le camarade mal appris qui s'était présenté d'abord, et qu'on pouvait s'expliquer avec lui.

– Monsieur, dit-il poliment, j'ai déjà eu l'honneur de vous voir, et je suis très heureux de vous rencontrer ici, car je viens précisément de chez vous.

– Si je ne me trompe, Monsieur, vous êtes le notaire de M. Paulet, demanda Freneuse, qui se rappelait parfaitement la première visite de ce personnage.

– Son notaire, non… J'étais le notaire de son frère, M. Francis Boyer, décédé tout récemment à Amélie-les-Bains.

– Ah ! très bien. M. Paulet m'avait parlé de la perte qu'il venait de faire… mais… je ne l'ai pas revu depuis le jour où vous êtes venu le chercher à mon atelier, et…

– Et vous vous demandez pour quel motif je désirais vous voir. Voici ce dont il s'agit…

– Non, non, pas ici, s'écria Binos en attirant le visiteur dans la chambre. Je vous recevais sur le palier, parce que je ne savais pas à qui j'avais affaire… la première fois, je vous avais pris pour un commissaire de police… mais du moment que vous êtes notaire, c'est différent.

L'officier ministériel entra, sans se faire prier. La présence de Freneuse le rassurait.

– Monsieur, lui dit-il, je me nomme Drugeon ; vous savez sans doute que je suis venu à Paris pour entretenir M. Paulet du testament de son frère, mais vous ignorez, je suppose, que ce testament l'a déshérité.

– En effet, j'ignorais cela, murmura Freneuse, très surpris de ce début.

– M. Francis Boyer a laissé toute sa fortune à deux filles naturelles qu'il a eues en Italie et qui, n'ayant jamais été reconnues par lui, portent le nom de leur mère… Bianca et Pia Astrodi.

– Quoi ! s'écria Freneuse, Pia est la fille de ce M. Boyer !… la nièce de M. Paulet !

– Légalement, non, répondit Me Drugeon. Son père ne l'a pas reconnue. S'il l'avait reconnue, il n'aurait pas pu lui laisser tout son bien, puisque la loi française interdit de léguer à un enfant naturel ce qu'elle permet de léguer à un étranger.

– Il vaut mieux hériter que d'avoir des parentés bourgeoises, dit sentencieusement Binos ; surtout si l'héritage est gros.

– Plus de cinq cent mille francs.

– Un demi-million qui tombe dans le tablier de Pia !… Ah ! elle est forte, celle-là !… plus forte que nature ! Et cette petite bécasse qui va se promener en fiacre, juste au moment où on lui apporte une fortune : quelle tête elle va faire, quand elle va rentrer !

» Dis donc, Paul, j'ai dans l'idée que tu ne finiras jamais ton tableau. C'est pour le coup maintenant qu'elle ne voudra plus poser…

Et afin d'exprimer la joie que lui causait cette nouvelle, Binos exécuta au milieu de la chambre un pas de caractère, à la grande stupéfaction de Me Drugeon, qui le prit pour un fou.

– Monsieur, dit Freneuse, moins démonstratif que son ami, mais plus sérieusement ému, je suis bien heureux d'apprendre que cette enfant va être riche, car elle est digne de tous les

bonheurs… et celui-là arrive à propos pour compenser le malheur qui vient de la frapper… Sa sœur est morte subitement.

– Bianca Astrodi, cohéritière de Pia. Le testament de M. Boyer instituait héritières par portions égales les deux filles de Bartolomea Astrodi, domiciliée à Subiaco dans les États romains. Et, par suite du décès de l'aînée, la totalité du legs revient à la cadette.

– Pia ne s'en doute pas.

– Elle aurait pu ignorer toujours la bonne chance qui lui est échue, car personne ne les connaissait ; M. Boyer ne s'était jamais préoccupé de ses filles, et quand il s'est souvenu d'elles, au dernier moment de sa vie, il n'a pu dire où elles étaient.

» C'est tout à fait par hasard que j'ai eu avant-hier des nouvelles de celle qui survit. Encore ces nouvelles étaient-elles fort incomplètes.

» Vous vous souvenez, Monsieur, que je me suis présenté à votre atelier pour parler à M. Paulet, qui s'y trouvait.

– Parfaitement. Et vous avez failli y rencontrer Pia. Elle venait d'apprendre la mort de sa sœur.

– Et de sortir de la maison lorsque j'y suis arrivé. M. Paulet m'a dit cela… il m'a dit qu'il venait de voir chez vous la légataire universelle de son frère…

– Qui le déshéritait au profit de sa fille naturelle. C'est très généreux de sa part, car faute du renseignement qu'il vous a donné, peut-être n'aurait-on jamais découvert la filiation de Pia.

– Jamais, très probablement, Monsieur. Mais il fallait aussi trouver la personne de l'héritière, et… ce n'est pas à M. Paulet que je dois d'y avoir réussi.

– Comment cela ? Rien ne lui était cependant plus facile que de vous dire où elle demeurait. Il n'avait qu'à me le demander.

– C'est ce que je l'ai prié de faire, mais il m'a répondu qu'il n'était pas chargé d'assurer l'exécution d'un testament qui le dépouille au profit d'une étrangère.

– Voilà qui est singulier… Vous venez de nous dire tout à l'heure que sans lui vous n'auriez pas su que Pia posait chez moi.

– Oui, le premier mouvement est toujours le bon. Mais bientôt la mauvaise humeur a pris le dessus. M. Paulet n'a vraiment pas sujet d'être content, et l'on ne peut pas exiger qu'il prenne à cœur les intérêts de cette jeune fille, qui hérite à son détriment.

– Alors il a refusé de vous indiquer le moyen de vous procurer l'adresse de Pia ?

– Absolument. Il m'a déclaré qu'il ne voulait plus entendre parler de l'héritière. Mlle Paulet, qui est survenue, pendant notre entretien, a fort approuvé la résolution de son père, et m'a engagé à ne plus me mêler de cette affaire, qui, a-t-elle dit, ne me regarde pas. Elle a même ajouté que cette Pia était une vagabonde comme sa sœur, qu'elle avait sans doute quitté Paris et que je la chercherais inutilement.

– Tiens ! tiens ! dit entre ses dents Binos, elle n'est pas fille de bourgeois pour rien. Un Rubens ! qui est-ce qui aurait cru ça ?

– Heureusement, Monsieur, vous n'avez pas suivi ce conseil, reprit Freneuse très ému.

– Non, répondit le notaire, j'aurais cru manquer à mon devoir d'honnête homme, si je n'avais fait ce qui dépendait de moi pour que Pia Astrodi eût connaissance du testament de son père naturel.

» J'ai retardé mon départ tout exprès, et je suis allé, dès hier, me renseigner à la préfecture de police.

– À la préfecture ! s'écria Binos. Ah ! ils n'ont pas dû vous en dire long ! La sœur de Pia est morte d'une drôle de façon, et ils n'y ont vu que du feu.

– Pardon, Monsieur, reprit le notaire, c'est précisément la mort de cette sœur qui m'a mis sur la voie. Ils m'ont dit que Bianca Astrodi, décédée tout récemment, logeait à Montmartre dans un hôtel garni. Je m'y suis transporté ce matin, et la personne qui tient cette maison m'a appris que Pia demeurait rue des Fossés-Saint-Bernard.

– C'est fort heureux, murmura Freneuse ; hier matin, avant d'aller au cimetière, elle ne le savait pas.

– Elle n'a pu me donner le numéro de la maison, mais j'ai rencontré au coin du quai une Italienne en costume… je me suis informé…

– Et elle vous a indiqué la baraque du père Lorenzo, interrompit Binos. Ce qui m'étonne, c'est que ce vieux brigand vous ait laissé monter, car il venait de voir sortir Pia.

– Il a paru assez étonné quand je lui ai demandé à quel étage elle habitait, et il a hésité à me répondre… mais il a fini

par m'indiquer le sixième, sans ajouter que la personne n'y était pas. Je m'imagine qu'il m'a pris pour un agent de police.

– Ça ne m'étonnerait pas, grommela Binos. Il a vécu dans la crainte des sbires. C'est un ci-devant bandit.

– Monsieur, dit Freneuse en faisant signe au rapin de se taire, je vous remercie de votre généreuse intervention. Elle vient d'autant plus à propos que j'ai des raisons de m'inquiéter de l'absence de cette jeune fille. Je venais terminer ici un tableau pour lequel Pia m'a servi de modèle. Elle m'avait promis de m'attendre, et le logeur vient de nous raconter qu'elle était partie en fiacre avec une femme élégamment vêtue… partie à l'improviste… sans dire quand elle rentrerait, ni même si elle rentrerait… C'est fort étrange, et je commence à craindre qu'on ne l'ait enlevée.

– Ce ne serait pas un malheur irréparable, répliqua en souriant Me Drugeon. Les filles qu'on enlève se retrouvent toujours.

– Oh ! il ne s'agit pas d'un enlèvement comme vous l'entendez. Pia n'a pas d'amoureux. Mais elle est riche maintenant… et l'on convoite peut-être sa fortune.

– Elle est riche, mais bien peu de gens le savent… et si vous supposiez qu'on en veut à sa vie, je vous ferais observer que sa mort ne profiterait qu'à M. Paulet.

– Et assurément M. Paulet est incapable de commettre un crime pour hériter… c'est vrai… Cependant, il s'est passé des faits que vous ignorez et qui pourraient bien se rattacher à cette histoire de succession… On ne vous a pas dit comment Bianca Astrodi est morte.

– Subitement, je crois… et la veille du jour où M. Francis Boyer est décédé à Amélie-les-Bains… de sorte qu'en ce qui concerne Bianca, le testament était caduc. M. Paulet se réjouissait déjà d'un événement qui lui rendait la fortune de son frère… c'est moi qui lui ai appris qu'il y avait une autre légataire, laquelle est très vivante. Il n'en peut pas douter, puisqu'il l'a vue.

– Bianca a été assassinée, s'écria Binos, et ceux qui l'ont tuée tueront Pia ; c'est clair comme le jour. S'ils ne l'ont pas tuée plus tôt, c'est qu'ils ignoraient qu'elle héritait.

– Assassinée ! répéta le notaire abasourdi ; mais, Monsieur, vous n'y pensez pas. La police a fait une enquête, et il a été reconnu que cette jeune fille avait succombé à la rupture d'un anévrisme.

– Ah ! oui, parlons-en, de la police ! Elle n'y entend rien. Mais je suis là, moi. J'ai des preuves, et avec l'aide d'un camarade que je connais, je pincerai les gredins qui ont fait le coup. La question est de savoir si je les pincerai avant qu'ils aient expédié la cadette comme ils ont expédié l'aînée.

– Assez ! laisse-moi parler, dit Freneuse impatienté.

Et il reprit en s'adressant à Me Drugeon, que les discours de Binos avaient fort troublé :

– Monsieur, voici ce qui s'est passé. Bianca Astrodi est morte, un soir, dans un omnibus où je me trouvais, morte de la façon la plus étrange, sans pousser un cri, sans faire un mouvement. On ne s'est aperçu qu'elle était morte qu'au moment où la voiture arrivait à la station, et j'ai ramassé dans la voiture une longue épingle qu'une femme, assise à côté de Bianca, avait perdue ou jetée après s'en être servie.

» Le lendemain, j'ai constaté par hasard que cette épingle était empoisonnée. Un chat qui s'y est piqué est tombé foudroyé.

– Ah ! mon Dieu ! mais alors… si cette femme a tué la sœur…

– Elle peut aussi tuer Pia. Et je suis à peu près sûr maintenant que c'est cette femme qui vient d'emmener la malheureuse enfant que vous cherchez.

– Mais, Monsieur, s'écria le notaire, si vous ne vous trompez pas, votre devoir est de signaler immédiatement à la justice tous les faits qui sont à votre connaissance. Je m'étonne même que vous ayez tant tardé.

– J'ai eu tort, je le vois maintenant, dit Freneuse. Mais je ne croyais pas à un crime. Je ne savais pas alors que la morte était Bianca Astrodi, et que Bianca Astrodi devait hériter d'une fortune considérable. Le meurtre d'une jeune fille pauvre et inconnue me paraissait inexplicable, parce que je n'apercevais pas l'intérêt qu'on avait à la tuer.

» La nouvelle que vous venez de m'apprendre éclaire cette lugubre histoire. Évidemment, c'est aux héritières de M. Francis Boyer qu'on en veut.

– Moi, je l'avais deviné, s'écria Binos. Aussi j'ai confisqué l'épingle meurtrière.

– Qu'en as-tu fait ? lui demanda brusquement Freneuse.

– Ah ! ah ! tu ne me défends plus, à ce qu'il paraît, de te parler de mes opérations. Tu reconnais que j'étais dans le vrai, et puisque tu fais amende honorable, je ne te tiendrai pas rigueur.

» Apprends donc que j'ai remis cette épingle à un homme qui s'est chargé de la faire examiner par un chimiste de premier ordre, à seule fin de déterminer la nature du poison dont la pointe a été enduite.

» L'expérience, à l'heure qu'il est, doit être faite et parfaite. Il ne nous reste plus qu'à dénicher la femme qui a piqué Bianca, et mon ami Piédouche s'en est chargé. C'est comme si nous la tenions, car il est de première force sur les recherches. Il ne lui a fallu qu'une demi-heure pour découvrir le garni où logeait Bianca.

– Ah ! c'est lui qui t'y a mené ?

– Tu le saurais depuis longtemps si tu avais pris la peine de me le demander. Mais dès que j'ouvrais la bouche pour prononcer le nom de ce digne Piédouche, tu m'imposais silence.

– Eh bien ! parle maintenant. Où en est-il, cet habile homme ? J'espère qu'il ne s'en est pas tenu à la découverte du logement de Bianca.

– Je l'espère aussi ; mais voilà le diable !... je ne l'ai pas revu depuis le jour où il m'a mené rue des Abbesses.

– Et tu n'es pas allé chez lui pour savoir où il en est ?

– Non, par une excellente raison. Il a oublié de me donner son adresse.

– Comment ! tu as confié l'épingle à un individu dont tu ne connais pas le domicile !

– Oh ! je connais son café. Il n'y est pas venu hier, mais il y reviendra. C'est un habitué du *Grand-Bock*.

– Et tu comptes sur ce drôle pour trouver les coupables ! N'en parlons plus et tiens-toi en repos. Je les trouverai, moi… J'ai revu, un soir au théâtre, la femme de l'omnibus, et elle était avec son complice, l'homme qui était monté sur l'impériale pour lui céder sa place… et cet homme est un agent d'affaires que M. Paulet a employé…

– Un agent d'affaires ? attendez donc, dit M. Drugeon. M. Paulet m'a dit, en effet, qu'avant la mort de son frère, en prévision du testament qu'il redoutait, il s'était servi d'un agent pour prendre des informations en Italie sur Bartolomea Astrodi et sur ses deux filles.

– Vous l'a-t-il nommé ?

– Non, mais il me le nommerait, je n'en doute pas.

– Et moi, je l'espère. Voulez-vous, Monsieur, que nous allions immédiatement chez M. Paulet ?

– Très volontiers, si vous pensez qu'il puisse nous fournir un renseignement utile… excusez cette restriction… les histoires d'omnibus et d'épingle empoisonnée sont si nouvelles pour moi que je m'y perds.

– Je vous les expliquerai en route. Mais nous n'avons pas une minute à perdre.

– Et moi ? demanda Binos.

– Toi ! je te conseille de courir à ton café pour voir si ton ami Piédouche y est, répliqua Freneuse, qui ne voulait plus de la coopération du rapin.

En ouvrant la porte, il se trouva nez à nez avec Lorenzo pliant sous le poids de la toile et du chevalet.

– La femme qui est venue chercher Pia n'avait-elle pas des rougeurs sur la figure ? lui demanda-t-il brusquement.

– Oui, et des yeux noirs comme du charbon, avec un grand nez, un nez romain, dit le vieux. Si elle voulait poser les Médées, je lui trouverais de l'ouvrage.

– C'est bien elle, murmura Freneuse. Écoute, mon bonhomme. Tu vas déposer ici ce que tu portes, fermer la chambre et retirer la clef. Si Pia rentrait, tu l'empêcherais de sortir et tu m'enverrais chercher à l'instant même. Et si la femme qui l'a emmenée osait revenir, c'est le commissaire de police qu'il faudrait chercher. As-tu compris ?

– Si, signor, dit Lorenzo, qui ne s'étonnait jamais de rien.

Freneuse était déjà dans l'escalier. Le notaire suivit. Il avait pris l'affaire à cœur, et il voulait la tirer au clair.

– Allez, mes enfants, grommelait Binos resté en arrière, allez consulter votre bourgeois. Il n'y a encore que le camarade Piédouche pour vous débrouiller ça… quand j'aurai remis la main sur lui…

Chapitre X

Binos avait suivi le conseil à lui donné par Freneuse, au moment où ils s'étaient séparés à la porte de la maison du père Lorenzo.

Pendant que son ami et le notaire Drugeon se mettaient en chasse de leur côté, il était allé tout droit à l'estaminet du *Grand-Bock,* où il espérait rencontrer enfin Piédouche, et il comptait bien, grâce à cet habile auxiliaire, arriver bon premier dans la course aux renseignements organisée par les défenseurs de Pia.

Il s'agissait avant tout de la retrouver et de la délivrer, si, comme tout l'indiquait, elle était tombée aux mains de l'ennemi. La poursuite des meurtriers de sa sœur ne venait plus qu'en seconde ligne.

Mais Binos avait une très haute idée des talents de Piédouche ; il le croyait propre à tout, et il lui tardait de le lancer sur la piste de Pia disparue.

Piédouche, qui en moins d'une heure avait su découvrir le domicile de Bianca, saurait bien découvrir l'endroit où l'on retenait sa sœur.

Binos, d'ailleurs, avait une foule de choses à demander à ce précieux camarade, car il ne l'avait pas revu depuis leur excursion à la rue des Abbesses, et il ne savait même pas si le chimiste qui devait examiner l'épingle avait terminé ses expériences.

Il arriva donc tout courant et plein d'illusions au *Grand-Bock* où il ne trouva que le patron mélancoliquement assis dans son comptoir.

Il l'interrogea, et il apprit que Piédouche ne se montrait plus dans l'établissement.

Le père Poivreau, qui était, comme toujours, entre deux absinthes, ne demandait qu'à épancher ses chagrins, et il raconta au rapin ébahi que, depuis quelques jours, sa clientèle s'était évanouie.

Le billard chômait, le café restait vide. Le droguiste retiré, Pigache, le plus fidèle de ses habitués, ne venait plus.

Et Poivreau attribuait cette désertion à certains bruits qui s'étaient répandus parmi les consommateurs.

On disait tout bas qu'un agent de la Sûreté fréquentait l'estaminet, et ces messieurs, qui n'aimaient pas la police, étaient allés boire et jouer ailleurs.

Cet agent, personne n'aurait pu le signaler, mais on affirmait qu'il venait tous les jours, et qu'il s'arrangeait de façon à ne pas être pris pour ce qu'il était.

D'où il était résulté qu'on soupçonnait tout le monde, et particulièrement les bourgeois paisibles qui ne frayaient point avec les don Juan de barrière auxquels le *Grand-Bock* servait de lieu de rendez-vous.

On soupçonnait le marbrier, on soupçonnait le droguiste, on soupçonnait Piédouche, et le patron pensait que ces braves gens, ayant eu vent des propos qui couraient, restaient chez eux de peur d'être insultés par les inventeurs de cette calomnie.

De sorte que l'infortuné Poivreau, abandonné par toutes ses pratiques, n'avait plus que la ruine en perspective.

– Quand je pense qu'on vous a accusé, vous aussi ! s'écriait-il en frappant du poing. Ah ! si je connaissais le gredin qui a inventé ces histoires-là pour me faire du tort, j'aurais du plaisir à l'assommer.

Binos ne s'était pas beaucoup ému des confidences du cabaretier. Les propos qu'on avait pu tenir sur lui le touchaient peu, et les malheurs de Poivreau le touchaient moins encore. Mais il pensait que les habitués ne se trompaient pas, car il avait toujours été convaincu que Piédouche appartenait ou avait appartenu jadis à la police. Et le côté fâcheux de l'affaire, c'était que probablement Piédouche, averti de ce qu'on disait, ne reviendrait plus.

Où le trouver maintenant ? Binos regrettait amèrement de ne pas avoir insisté pour savoir où il demeurait, et ne voyait plus d'autre moyen de se procurer son adresse que d'aller la demander à la préfecture. Encore doutait-il qu'on voulût bien la lui donner.

Comme il n'y avait plus rien à tirer du patron de l'estaminet, il s'en alla, après l'avoir prié de dire à Piédouche, si par hasard il se présentait, que son ami Binos désirait le voir le plus tôt possible, et l'attendrait tous les matins, rue Myrrha, au cinquième au-dessus de l'entresol.

À vrai dire, il ne comptait pas trop sur sa visite, et il pensa que, pour le moment, le mieux serait d'aller tout bonnement chez Sophie Cornu, de lui raconter la disparition de Pia et de tâcher d'obtenir d'elle quelques indications utiles.

Il suivait tout pensif le boulevard Rochechouart, et il avait déjà dépassé l'Élysée-Montmartre, lorsqu'il aperçut, assis sur un

banc et causant avec deux individus d'assez mauvaise mine, l'ancien droguiste Pigache, dont le pauvre Poivreau déplorait l'absence.

L'idée lui vint aussitôt de l'aborder pour lui demander s'il ne pourrait pas lui donner des nouvelles de Piédouche.

Pigache tournait le dos à Binos et ne le voyait pas venir, mais Binos l'avait reconnu de loin, à sa tournure et surtout à un grand chapeau tromblon que le bonhomme était seul à porter dans ce quartier où la coiffure la plus répandue est la casquette de soie.

« Avec qui, diable ! cause-t-il là ? se demanda le rapin en examinant les deux hommes arrêtés devant le ci-devant droguiste. Pour un ancien négociant, il a de bien vilaines connaissances. »

Ces gens, en effet, étaient assez mal vêtus, et ils avaient sans doute conscience de leur infériorité sociale, car ils se tenaient debout, et Pigache, assis sur le banc municipal, avait l'air de leur donner des ordres.

Binos, qui ne s'intimidait pas pour si peu, s'avança sans s'inquiéter de savoir s'il n'allait pas déranger le bonhomme en interrompant la conversation.

Et il ne tarda guère à remarquer que les deux individus qui lui faisaient face observaient ses mouvements.

Ils avertirent sans doute le père Pigache qu'un monsieur s'approchait, car ce respectable vieillard tourna la tête et reconnut aussitôt Binos qu'il favorisa d'un sourire engageant.

Immédiatement, les deux causeurs saluèrent et s'acheminèrent à pas lents vers la place Pigalle.

« Bon ! pensa le rapin, maintenant que le vieux est seul, je vais lui demander s'il n'a pas vu Piédouche. Il faudra crier à tue-tête, mais ça m'est égal. Il ne passe personne sur le boulevard, et d'ailleurs je n'ai pas de secrets à lui confier. »

– Bonjour, cher M. Binos, lui dit le droguiste en retraite.

» Il y a un siècle que je ne vous ai vu. Et je suis bien content de vous rencontrer.

– Moi aussi, papa, je suis content, car vous ne venez plus au *Grand-Bock,* et justement j'ai à vous parler, riposta Binos en forçant sa voix tant qu'il put.

» Ah çà, dites donc, l'ancien, pourquoi avez-vous lâché le père Poivreau ? Je sors de son caboulot, et je l'ai trouvé en tête-à-tête avec une bouteille d'absinthe. Il est en train de la vider pour se consoler de vous avoir perdu.

– Mon Dieu ! je vais vous dire… Poivreau n'est pas un mauvais homme, mais il reçoit du vilain monde, et, entre nous, la société qu'on trouve chez lui ne me convient pas. J'y allais à cause de vous et à cause de M. Piédouche ; mais depuis quelques jours il a déserté l'établissement, et j'ai dans l'idée que vous ne tarderez pas à en faire autant.

– Moi, ça dépendra, et quant à l'ami Piédouche, je le cherche partout pour l'y ramener… et je ne peux pas remettre la main sur lui.

– Vraiment ? vous ne savez donc pas où il demeure ?

– Non, et vous ?

– Pas davantage… et ça n’est pas étonnant. Je ne l’ai jamais fréquenté qu’à l’estaminet, et encore… il ne causait pas souvent avec moi, parce que… vous comprenez… ce n’est pas amusant de causer avec un sourd…

– À qui le dis-tu, animal ! grommela Binos.

– Il paraît que vous êtes du même avis que lui, dit Pigache avec un bon gros rire.

– Vous voyez bien que non, puisque je m’arrête tout exprès pour vous faire la conversation, cria le rapin.

– C’est bien aimable à vous, mais ça ne vous amuse pas, puisque vous m’appelez animal.

– Comment ! vous avez entendu ?

– Oui, ça vous surprend, parce que vous n’avez jamais vécu avec des sourds.

– Non, Dieu merci !

– Si vous aviez vécu avec eux, vous sauriez qu’en plein air, ils n’ont pas l’oreille si dure qu’entre quatre murs… et qu’en voiture, ils entendent tout.

– Bon ! la première fois que j’aurai quelque chose à vous dire, j’amènerai un fiacre, et nous nous promènerons dedans… seulement, vous payerez les heures.

– Oh ! très volontiers ; mais en attendant, nous pouvons toujours parler un peu ici… je suis dans un de mes bons jours, parce que le temps est sec… et vous n’aurez pas besoin de vous égosiller.

– Ça me va, car je ne tiens pas à ameuter les passants. Je vous demandais si vous ne pourriez pas me donner des nouvelles de Piédouche. Vous ne connaissez pas son adresse, mais vous l'avez peut-être rencontré.

– Non, malheureusement, car je l'aime beaucoup, ce garçon-là, quoiqu'il ne me recherche guère… et si je l'avais aperçu dans la rue, je vous jure que je l'aurais arrêté. Mais j'ai dans l'idée qu'il n'habite pas ce quartier-ci.

– Bah ! il était toujours fourré au *Grand-Bock*. Il ne doit pas percher loin, et pour savoir où, je donnerais ma pipe la mieux culottée.

– Vous avez donc bien besoin de lui ? Parions que je devine pourquoi !

– Ah ! je vous en défie, papa.

– Parbleu ! ce n'est pas malin. Vous voulez qu'il vous rende l'épingle dorée que vous lui avez prêtée l'autre jour chez le père Poivreau ?

– L'épingle ! Comment ! vous avez remarqué…

– Les sourds remarquent tout. Dame ! ça se comprend. Ils n'ont pas de distractions, puisqu'ils n'entendent rien.

– Alors, vous n'avez pas entendu ce que je lui disais ?

– Ah ! pour ça, non. La salle où nous étions est très basse de plafond, et vous savez… il nous faut le plein vent, à nous autres, pour que nos oreilles s'ouvrent. Mais quelquefois nous devinons à peu près… aux gestes, au mouvement des lèvres, à l'expression de la physionomie.

– Et avez-vous deviné, l'autre jour, de quoi il était question entre Piédouche et moi ? Vous étiez bien placé pour nous examiner, puisque nous étions assis à votre table.

– Oh ! je ne réponds pas que j'aie deviné. Je me suis fait une idée, mais j'ai bien pu me tromper. Je me suis figuré que vous lui racontiez qu'on avait tué ou blessé quelqu'un avec l'épingle, et qu'il vous promettait de la faire examiner pour savoir si elle n'était pas empoisonnée.

– Vous avez trouvé ça ? Ah ! par exemple, c'est fort !

– Mais non, c'est tout simple, au contraire. J'ai voulu y toucher, et vous m'avez arrêté le bras. J'ai pensé tout de suite que vous craigniez un accident. Tenez ! c'est comme la lettre déchirée que vous lui avez montrée… eh bien, j'ai supposé que vous l'aviez trouvée en même temps que l'épingle.

– Ma parole d'honneur, père Pigache, je commence à croire que vous êtes sorcier. Et moi qui vous prenais pour un naïf !

– Bah ! dites donc pour un imbécile. Ça rendra mieux votre pensée.

– Ma foi ! c'est possible, répliqua cyniquement Binos, mais je proclame que j'avais tort. Un homme qui comprend sans entendre est capable de tout.

– Vous êtes bien bon. Alors, c'était donc vrai. On s'est servi de l'épingle pour commettre un crime pommé.

– On a assassiné une jeune fille dans un omnibus.

– Dans l'omnibus de la place Pigalle, peut-être. J'ai lu quelque chose comme ça sur le *Petit Journal*.

– Justement, mon vieux. Et depuis ce jour-là, mon ami Freneuse et moi, nous cherchons la coquine qui a fait le coup et le brigand qui l'a aidée. Freneuse était dans la voiture. Il les a vus. Malheureusement, il a cru à un accident… et il ne s'est plus occupé d'eux ; moi qui m'en occupais, je m'en suis rapporté à Piédouche, si bien que nous en sommes toujours au même point. Et pendant ce temps-là les scélérats continuent leurs opérations. Ils viennent d'enlever la sœur de la pauvre fille qu'ils ont tuée, et si l'on ne réussit pas à les empoigner, ils vont lui faire un mauvais parti.

– Pourquoi ? qu'est-ce qu'ils ont donc contre ces enfants-là ?

– Ce serait trop long à vous expliquer, et ça ne vous intéresserait pas. Il y a une histoire d'héritage. Un bourgeois qui était le père naturel des deux petites et qui leur a laissé sa fortune en mourant.

– Et, alors les parents de ce bourgeois ont payé des chenapans pour les en débarrasser ?

– C'est possible, quoique… non… le défunt n'a qu'un frère, un M. Paulet, qui est très riche et qui ne se serait pas fourré dans une affaire pareille.

– On ne sait pas. L'argent fait faire tant de choses ! Vous dites qu'il s'appelle Paulet… à votre place, moi, je chercherais de ce côté-là… vous devez avoir son adresse ?

– Non, mais Freneuse l'a. Freneuse le connaît beaucoup. Et vous me rappelez une chose qu'il a dite ce matin devant moi. Il paraît que M. Paulet a employé autrefois un agent d'affaires qui pourrait bien être le complice de la femme à l'épingle. Freneuse a vu cet homme dans un théâtre, le lendemain ou le

surlendemain du crime… et il l'a reconnu pour avoir voyagé avec lui dans l'omnibus… seulement, il ne sait pas son nom.

– Il n'a qu'à le demander à M. Paulet.

– C'est ce qu'il doit faire aujourd'hui, et tout à l'heure, quand je vous ai aperçu, je m'en allais rue des Abbesses, voir une femme qui a logé la morte… et je comptais pousser ensuite jusque chez Freneuse pour savoir où nous en sommes.

– Voulez-vous que nous y allions ensemble ?

– Comment, père Pigache, vous pensez à vous mêler de ça ! Voilà du nouveau, par exemple ! Je conçois que ça vous amuse, mais je me demande à quoi vous pourriez nous servir.

– Vous venez de dire que j'étais capable de tout, répondit le bonhomme en souriant. Eh bien ! essayez. Mettez-moi à l'épreuve. Vous verrez que les sourds ont du bon. D'abord, on ne se défie pas d'eux. Et puis, que risquez-vous ? Il ne s'agit que de m'indiquer le domicile de cet agent d'affaires. J'irai lui pousser une visite, et, quand j'aurai causé avec lui, je vous apprendrai peut-être quelque chose de nouveau.

– Ma foi ! s'écria Binos, je ne vois pas pourquoi je ne me servirais pas de vous… quand ce ne serait que pour la singularité du fait. Freneuse va encore se moquer de moi, mais ça m'est égal.

» D'ailleurs, j'ai bien le droit de chercher de mon côté, pendant qu'il cherche du sien, et vous serez toujours aussi malin que le notaire qui cherche avec lui.

– Ah ! il y a un notaire ?

– Oui, un notaire de province qui a reçu le testament du père des deux petites. Ah ! celui-là, c'est un brave homme. Sans lui, nous n'aurions jamais su que la dernière héritait, et depuis qu'il sait qu'elle a disparu, il ne pense qu'à la retrouver. Tenez ! il est peut-être en ce moment chez M. Paulet pour lui demander l'adresse de cet agent d'affaires.

– Très bien, mais M. Paulet voudra-t-il la lui donner ?

– Et vous croyez que s'il la lui refuse, il vous la donnera à vous ?

– Peut-être. Dans tous les cas, il n'en coûte rien d'essayer.

– Non, et je suis curieux de voir comment vous vous y prendrez. Je ne sais pas au juste où demeure le bourgeois, mais Freneuse nous le dira. La place Pigalle n'est pas loin. Allons-y, papa.

Pigache était déjà debout. Il s'était levé avec une vivacité juvénile, et Binos n'en revenait pas du changement qui s'était opéré en un clin d'œil dans les allures du droguiste retraité et même dans sa personne. Sa taille voûtée s'était redressée tout à coup, sa figure avait pris une expression intelligente, ses petits yeux brillaient. Ce n'était plus le même homme.

– Pigache, mon ami, vous êtes méconnaissable, s'écria Binos. Si ce cher Piédouche vous rencontrait, il vous prendrait pour un autre. Et moi je n'aurais jamais cru, si je ne le voyais pas, que le grand air changeait les sourds à ce point-là.

– Vous en verrez bien d'autres, dit le bonhomme en souriant doucement. Mais ne perdons pas de temps. M. Paulet demeure peut-être très loin, et qui sait où il nous enverra pour trouver son agent d'affaires ? Il faudra que nous prenions une voiture, car…

– Tiens ! vos amis nous suivent, interrompit le rapin en montrant du doigt les deux individus que son arrivée avait mis en fuite.

– Ne vous inquiétez pas d'eux, mon cher. Les pauvres gens ont travaillé chez moi, du temps que j'étais établi, et, quand ils me rencontrent, ils viennent toujours me demander des nouvelles de ma santé.

– Pourquoi se sont-ils sauvés quand ils m'ont vu ?

– Parce qu'ils ne sont pas bien habillés. Ça les rend timides.

– Avec ça que je suis à la mode, moi ! Enfin, il paraît qu'ils me trouvent l'air cossu. Ça me flatte.

Ces propos et quelques autres non moins insignifiants égayèrent le trajet jusqu'à la place Pigalle.

Le père Pigache, de plus en plus ingambe, marchait si vite que Binos avait de la peine à le suivre.

Au moment où ils arrivèrent devant la maison du peintre, un fiacre s'arrêtait à la porte, et deux messieurs descendirent.

– Bon ! s'écria Binos, voilà justement Freneuse et le notaire. Diable ! ils ont des figures à l'envers. Qu'est-ce qu'il leur est donc arrivé ? Pourvu qu'ils n'aient pas appris que Pia est déjà expédiée comme sa sœur !

– Demandez à votre ami ce qui se passe, dit Pigache. Pendant que vous causerez avec lui, moi, je vais causer avec le notaire.

Ainsi fut fait. Binos tira Freneuse à l'écart, et le bonhomme aborda, le chapeau à la main, M[e] Drugeon, qui ne parut pas trop surpris de le voir. On eût dit qu'il le connaissait.

– Eh bien, commença le rapin, as-tu l'adresse ?

– Non, répondit Freneuse avec humeur. M. Paulet prétend qu'il ne se la rappelle pas. Nous n'avons plus qu'un moyen : c'est d'aller trouver cette logeuse de la rue des Abbesses. Elle connaît la femme de l'omnibus, puisqu'elle lui a parlé au cimetière. Il faudra bien qu'elle nous dise où elle demeure. Qu'as-tu fait de ton côté ? Rien, n'est-ce pas ? Ton homme de l'estaminet s'est moqué de toi.

– Je ne l'ai pas vu. Mais j'ai recruté un auxiliaire intelligent.

– Ce petit vieux qui parle à M. Drugeon ?

– Oui, il n'a pas l'air malin, mais je crois qu'il l'est tout de même.

Freneuse allait se récrier, mais ses yeux tombèrent sur une grosse femme qui venait à lui en se balançant sur ses hanches comme un navire ballotté par les vagues.

– Il me semble que je ne me trompe pas, murmura-t-il. C'est la marchande d'oranges… celle qui était dans l'omnibus et que j'ai rencontrée l'autre soir devant la Porte-Saint-Martin.

– Vous ne me remettez pas, à ce qu'il paraît, dit la commère. Dame ! ça se comprend : aujourd'hui, je ne vends pas d'oranges. Moi, je vous ai reconnu tout de suite, et si je me permets de vous parler, c'est que maintenant je sais où demeurait la petite de l'omnibus.

– Moi aussi, je le sais.

– Rue des Abbesses, hein ? chez Sophie Cornu. Alors, je vous apprends rien, mais ce n'est pas tout : figurez-vous que j'ai retrouvé la femme qui était dans la voiture à côté de la petite… vous savez, celle qui est sortie du théâtre en même temps que vous, et qui donnait le bras à l'homme de l'impériale. Et vous ne devineriez jamais ce qu'elle fait, cette gaillarde-là ?

– Non, mais si vous pouviez me renseigner sur elle, vous me rendriez un grand service.

– Elle dit la bonne aventure… elle tire les cartes… Mme Stella, rue de la Sourdière, 79… La Cornu est une ses pratiques… hier, je les ai rencontrées qui causaient semble sur le boulevard Rochechouart… et comme je connais depuis longtemps cette brave Sophie, je l'ai abordée… l'autre, qui ne se rappelait pas ma figure, m'a proposé de me faire le *grand jeu*… je lui ai demandé son adresse, et elle me l'a donnée…

– Vous ne lui avez pas parlé de l'affaire de l'omnibus ?

– Ma foi ! non. Il aurait fallu des explications à n'en plus finir. Mais je lui ai promis d'aller la consulter.

– Voulez-vous que nous y allions ensemble ? demanda vivement Freneuse.

– Si ça peut vous faire plaisir… moi, je ne crois pas beaucoup à ces bêtises-là, mais ça m'amusera tout de même… Seulement vous savez, je ne suis pas riche…

– Oh ! je payerai la consultation.

– Alors, ça me va. Donnez-moi votre jour et votre heure.

– Maintenant. Et je vais vous y mener en voiture.

– Ça me va encore mieux. Justement, je n'ai rien à faire jusqu'à ce soir. Je ne vends ma marchandise qu'à la porte des théâtres.

– Eh bien ! attendez-moi cinq minutes ; le temps de dire un mot à ce monsieur là-bas.

– Celui qui a une cravate blanche ? Il a une bonne figure. Il ressemble au juge de paix de mon pays. Mais l'autre marque mal.

– Toi, cause un peu avec Madame, pendant que je vais m'entendre avec M. Drugeon, dit Freneuse en faisant signe à Binos qui avait déjà saisi son intention.

– Comme ça, la mère, commença le rapin, pendant que son ami allait rejoindre le notaire qui avait entamé avec le père Pigache un colloque très animé, comme ça, vous connaissez cette bonne Sophie ?

– Ce n'est pas malin. Tout le monde la connaît dans le quartier. Faut vous dire que je *reste* au coin de la rue Muller.

– Et moi, rue Myrrha ; nous sommes voisins. Et quand vous aurez envie de faire tirer votre portrait…

– Vous êtes donc photographe ?

– Jamais de la vie. Je suis peintre… pas en bâtiments…

– Artiste alors ? J'aime mieux ça. Votre ami aussi est artiste, hein ?

– Artiste, premier numéro. Il gagne de l'argent gros comme vous. Et, ce n'est pas pour vous faire un compliment, mais vous vous portez rudement bien.

– Mais oui… pas mal, et vous ?… dites donc, sans vous commander, pourquoi donc *qu'il* tient tant à consulter la sorcière, votre ami ?

– Pour savoir de quelle maladie la petite de l'omnibus est morte.

– Tiens, c'est une drôle d'idée. Moi, je lui demanderai un remède : pour guérir les douleurs de mon homme, qu'est dans son lit depuis un mois. Ah ! v'là votre camarade qui a fini de parler avec les deux vieux.

– Il vient vous chercher, la mère.

Freneuse arriva, les yeux brillants, le visage animé. Binos était tout ébahi de cette transfiguration subite.

« Il a l'air aussi content que s'il avait retrouvé Pia, » pensait-il.

– Ma bonne dame, dit Freneuse, ces messieurs là-bas vous demandent.

– Ils sont bien honnêtes. *Quoi* qu'ils me veulent donc ?

– Une information dont ils ont besoin. Ils vont vous expliquer leur affaire.

– On y va, s'écria la grosse femme.

Et pendant qu'elle se mettait en marche, Binos disait entre ses dents :

– Si je comprends ce que tout ça signifie, je veux bien qu'on me pique le nez avec l'épingle que j'ai confiée à Piédouche.

– Tu comprendras plus tard. Fais-moi la grâce d'aller me chercher un fiacre.

– Eh bien ! et celui que tu as gardé ? Tiens ! le père Pigache et le notaire font monter la grosse femme dedans, et ils y montent après elle. Il n'y aurait pas de place pour nous. Fichtre, non ! il n'y en aurait pas. Voilà maintenant les deux amis de Pigache qui partent par le même train… l'un dans l'intérieur et l'autre sur le siège. Où diable vont-ils ?

– Tu le verras tout à l'heure, car nous allons les suivre.

Chapitre XI

Ce jour-là, les habitants de la rue de la Sourdière qui flânaient sur le pas de leurs portes eurent un spectacle auquel ils n'étaient pas accoutumés.

Deux fiacres qui se suivaient de près s'arrêtèrent au coin de la rue Gomboust, où ils étaient arrivés par la rue Saint-Roch, et se rangèrent à la file contre les maisons.

Du premier, descendirent quatre hommes et une grosse femme qui se séparèrent aussitôt en trois groupes.

Au même moment, deux autres hommes sortirent de la seconde voiture, et se dirigèrent à petits pas vers le marché Saint-Honoré.

La femme entra dans la rue de la Sourdière. À dix pas derrière elle, marchait un petit vieillard coiffé d'un chapeau tromblon.

Un peu plus en arrière, venaient deux grands diables d'assez mauvaise mine qui s'avançaient à la file et à pas comptés.

Le cinquième voyageur du premier convoi prit le même chemin que les deux qui avaient tourné du côté du marché. Celui-là était habillé de noir et cravaté de blanc, comme un ordonnateur des pompes funèbres.

Tous ces gens, qui n'avaient pas l'air de se connaître entre eux, faisaient cependant partie de la même expédition ; un observateur l'aurait deviné tout de suite.

Mais les petits marchands qui les virent passer n'y entendirent pas malice, et personne ne se mit aux fenêtres pour les regarder.

La femme entra dans une cour qui précédait une assez belle maison et s'aboucha avec le concierge.

Le petit vieillard qui la suivait arriva avant que le colloque fût fini, et, comme ils demandaient tous les deux la même personne, le portier leur fit à tous les deux la même réponse :

– Au premier, la porte à gauche. Mais je ne sais pas si Madame reçoit, et elle va partir en voyage.

Ils montèrent l'escalier ensemble, sans échanger une parole.

Quand ils arrivèrent sur le palier, ce fut autre chose.

– Vous avez bien compris ce que vous avez à dire, n'est-ce pas ? demanda le vieillard en baissant la voix. Vous êtes la sœur de ma femme de ménage. Je suis sourd, et j'ai tout fait pour me guérir de ma surdité. Vous m'avez parlé de Mme Stella qui donne des consultations sur toutes les maladies, et vous m'amenez chez elle pour qu'elle me prescrive un traitement.

– Connu ! connu ! répondit la grosse femme.

– Et quand vous m'aurez annoncé, vous me laisserez parler.

– Ça me va, car je ne saurais quoi dire.

– Voici la porte, reprit le bonhomme en montrant la plaque où brillait le nom de l'élève de Mlle Lenormand. Sonnez, ma bonne.

Et pendant que sa commère tirait le bouton de cuivre, il aperçut une autre inscription qui faisait vis-à-vis à celle-là.

– Bon ! murmura-t-il, il y a un agent d'affaires en face. C'est l'associé, je le parierais. Et j'ai dans l'idée que je ferai coup double.

– On n'ouvre pas, dit la femme.

– Sonnez plus fort.

Elle recommença, mais sans plus de succès.

– Les habitués doivent avoir une manière de se faire reconnaître, dit tout bas le vieux. Il s'agirait de la trouver, et ce n'est pas facile. Carillonnez toujours. Nous allons voir.

Le carillon ne produisit aucun effet. Rien ne bougea dans l'appartement de la devineresse, mais le bonhomme qui n'était sourd qu'en chambre crut entendre qu'on marchait dans l'appartement de l'agent d'affaires, et s'en rapprocha tout doucement pour mieux écouter.

Il allait coller son oreille contre la porte, quand cette porte s'entrouvrit.

– Tiens ! s'écria-t-il, M. Piédouche !

En même temps, il avançait la tête et le bras par l'entrebâillement.

– Comment ! c'est vous, père Pigache ! dit l'homme qui avait ouvert.

– Ah ! je suis joliment content de vous voir, car j'ai un tas de choses à vous conter. Il s'en passe de drôles au *Grand-Bock* depuis que vous n'y venez plus. Et je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici. J'étais monté avec ma bonne pour consulter Mme Stella.

– Elle n'y est pas, cria Piédouche en se faisant un porte-voix de ses deux mains.

– Ah ! j'en suis bien fâché. On m'a dit qu'elle me donnerait un remède qui me débarrasserait de mon infirmité. Je reviendrai une autre fois ; mais, puisque vous voilà, je voudrais bien causer avec vous.

– Je n'ai pas le temps.

– Oh ! ça ne sera pas long. Vous pouvez bien me donner cinq minutes.

– Qu'est-ce que vous avez à me dire ?

– Des choses qui vous intéresseront. Figurez-vous que depuis deux jours l'établissement du père Poivreau est plein de mouchards.

Piédouche tenait toujours la porte entrebâillée et ne paraissait pas disposé à livrer passage au père Pigache.

Il le regardait d'un air soupçonneux, et il regardait aussi la grosse marchande d'oranges qui assistait de loin à leur colloque.

Mais au mot de « mouchards », il changea d'attitude.

– Qu'est-ce qui se passe donc au *Grand-Bock,* demanda-t-il, en criant à tue-tête pour ne pas être obligé de répéter la question.

– Il paraît qu'on cherche un individu qui se trouve mêlé à une affaire d'assassinat, et qui fréquente l'estaminet sous un faux nom. Je peux vous donner tous les détails. Mais ça vous gêne peut-être de me recevoir parce que vous n'êtes pas chez vous, dit Pigache en montrant la plaque où était inscrit le nom de Blanchelaine.

– Je suis chez un de mes amis qui est en courses, et qui m'a prié de le remplacer pour une heure.

– Alors, je ne vous dérange pas, et nous avons le temps de causer. Je vais dire à ma bonne d'aller m'attendre dans la rue.

Cette dernière proposition décida Piédouche. Il ne se souciait pas d'introduire dans son domicile une femme qu'il ne connaissait pas, mais le sourd ne lui inspirait aucune défiance, et il jugeait utile de l'interroger à fond sur les agissements de la police au café du père Poivreau.

– Nous ne pouvons pas parler ici, reprit Pigache. Mon infirmité vous oblige à hurler, et nous finirions par attirer les voisins.

» Va-t'en, Virginie. Si ça t'ennuie de rester en bas, tu peux aller t'asseoir aux Tuileries, devant le grand bassin : je t'y rejoindrai tout à l'heure.

Il savait bien que Virginie comprenait à demi-mot et qu'elle n'irait pas si loin.

La brave marchande d'oranges lui obéissait aveuglément depuis qu'elle savait à qui elle avait affaire. Elle ne demanda pas

d'autre explication, et elle descendit l'escalier plus vite qu'elle ne l'avait monté.

– Entrez, mon vieux, dit Piédouche en s'effaçant.

Pigache passa. Piédouche ferma la porte au verrou et le conduisit dans son cabinet où se promenait une femme que Freneuse aurait reconnue sans peine, s'il eût été là, car elle était vêtue exactement comme le soir de la représentation des *Chevaliers du brouillard*.

Elle fronça le sourcil en voyant le bonhomme que son complice amenait, et ses yeux demandèrent qui c'était.

– Ne t'inquiète pas, lui dit Piédouche à demi-voix. J'ai besoin de tirer les vers du nez à cet imbécile, et si je m'aperçois que c'est un espion, il ne sortira pas d'ici vivant.

En parlant ainsi, Piédouche regardait à la dérobée le bon Pigache, qui ne broncha point. La physionomie du vieillard resta souriante et niaise, comme d'habitude.

– Bon ! je suis fixé, reprit le soi-disant Blanchelaine. J'avais peur qu'il ne fît semblant d'être sourd. Maintenant, je suis sûr qu'il l'est. Nous pouvons causer comme s'il n'était pas là.

– Mais enfin qu'est-ce que c'est que cet homme-là, et que vient-il faire ici ?

– C'est un crétin qui fréquente le *Grand-Bock* et ce n'est pas chez moi qu'il venait. Sa bonne l'avait amené pour te consulter sur sa surdité.

– Alors, c'est lui qui sonnait ?

– Non, c'était sa bonne, et quand j'ai entrebâillé ma porte, je me suis trouvé bec à bec avec lui.

– Bon ! mais pourquoi l'as-tu fait entrer ?

– Parce qu'il m'a dit qu'on a vu des agents de la Sûreté dans l'estaminet du père Poivreau, et que je veux savoir de quoi il retourne.

– Expédie-le vite alors, parce que je ne veux pas laisser la petite seule. Elle parle de partir ce soir, et, pour la calmer, j'ai été obligée de lui promettre que nous irions chercher la malle de sa sœur chez Sophie Cornu.

Pendant cet échange d'explications, Pigache était resté en contemplation devant la dame et se préparait à la saluer.

– Madame est la femme de l'ami qui m'a prié de garder son bureau, lui cria Piédouche.

– Tous mes compliments à Monsieur votre ami, dit le bonhomme en s'inclinant jusqu'à terre.

– C'est bon ! c'est bon ! asseyez-vous et contez-moi votre histoire.

» Alors, la police cherche un assassin chez Poivreau ?

– Oui, et j'ai dans l'idée qu'elle ne le pincera pas, car il n'y vient plus personne. Il se méfie, voyez-vous, et il ne remettra plus les pieds au *Grand-Bock*.

– Enfin, qui a-t-il assassiné ? Il y a huit jours que les journaux n'ont parlé d'un crime.

– On dit que c'est une vieille affaire. Une jeune fille qu'on aurait tuée dans un omnibus.

Cette réponse, faite du ton le plus naturel et le plus indifférent, troubla considérablement la devineresse et son acolyte.

Ils ne s'attendaient guère à entendre ce vieil ahuri leur parler de la mort de Bianca Astrodi et leur en parler comme si tout le monde savait que Bianca était morte assassinée.

Et il n'en fallait pas tant pour les mettre en défiance.

Ils échangèrent un regard, et la femme fit mine de s'en aller.

– Comment savez-vous ça ? dit Piédouche à l'ancien droguiste, sans forcer le diapason de sa voix.

– Vous me demandez le nom de l'assassin qu'on cherche, répondit Pigache en se faisant un cornet acoustique avec sa main. Malheureusement, je ne le connais pas plus que vous. Les pratiques du père Poivreau ne valent pas cher, et les soupçons se portent un peu sur tout le monde, surtout sur ceux qu'on ne voit plus à l'estaminet. Mais je puis vous nommer l'animal qui est cause de tout ça. C'est ce méchant rapin qui faisait votre partie de piquet… le nommé Binos. Il paraît qu'il est allé déposer une plainte à la préfecture de police.

– Ça ne m'étonne pas, grommela Piédouche en s'adressant à sa compagne. Le vieux dit probablement la vérité, et je suis de plus en plus certain qu'il est sourd, car il n'a pas répondu à ma question, ou du moins il a répondu tout de travers. Il n'a pas entendu et il n'entend pas un mot de ce que nous disons.

– Je le crois, murmura la femme ; mais ça n'empêche pas que c'est très grave, ce qu'il vient de nous apprendre. J'ai dans l'idée que ce Binos a dû te dénoncer. Tu as eu joliment tort de causer avec lui de l'affaire.

– Il le fallait bien pour ravoir l'épingle et la lettre. Mais je ne serais pas étonné que, ne me voyant plus venir à l'estaminet, il ait fini par me soupçonner, sans compter que son ami Freneuse a dû le pousser. Il nous a vus, ce Freneuse, et si par malheur le Paulet lui donnait l'adresse de M. Blanchelaine, agent d'affaires, nous serions dans de bien mauvais draps.

– C'est-à-dire que nous irions coucher en prison le jour même. Si tu m'en crois, nous n'en courrons pas la chance. J'ai bien envie de partir ce soir avec Pia.

– Mais tu viens de me dire qu'elle veut absolument la malle de sa sœur.

– Si ce n'était que ça, j'irais la chercher sans elle, cette malle. Mais elle veut aussi aller encore une fois au cimetière de Saint-Ouen.

– Et après, elle consentira à partir ?

– Elle ne demande que ça.

– Eh bien ! conduis-la chez Sophie Cornu, conduis-la à Saint-Ouen. Il ne faut pas trois heures pour faire le voyage. Tu auras encore tout le temps de te préparer à prendre l'express de huit heures. Moins tu resteras à Paris avec elle, et mieux ça vaudra, car les peintres sauront que la petite n'est plus chez Lorenzo, et ils sont capables de se mettre en campagne pour la retrouver. Nous sommes à la merci d'un hasard… le hasard d'une rencontre.

– Oh ! j'aurai soin de baisser les stores du fiacre… et d'ailleurs on ne la cherche pas encore.

– Non, mais on la cherchera peut-être demain. Donc, file ce soir sur Marseille. J'irai vous y rejoindre après-demain.

– Je crois que tu as raison, et, pour ne pas perdre de temps, je vais envoyer la petite négresse me chercher une voiture.

– Très bien. Attends seulement que je me sois débarrassé de cette vieille bête qui vient de nous rendre un fameux service.

Et, se tournant vers le bonhomme qui était resté debout, il lui cria, le plus haut qu'il put :

– Excusez-moi, père Pigache. Madame me racontait qu'on lui avait justement parlé de cette histoire de l'omnibus. Moi, je crois qu'il n'y a pas dans tout ça de quoi fouetter un chat, et je tiens à rassurer ce pauvre diable de Poivreau. Voulez-vous aller m'attendre au *Grand-Bock ?* J'y serai dans une heure.

– Avec grand plaisir, répondit le sourd. Vous êtes comme moi, vous n'abandonnez pas vos connaissances, parce qu'elles sont dans la peine. Mais je ne veux pas vous déranger plus longtemps, et je vous présente mes salutations ainsi que mes très humbles hommages à Madame.

» Je reviendrai demain consulter votre voisine, Mme Stella, ajouta Pigache en se retirant à reculons.

Piédouche le reconduisit jusque sur le palier, le congédia avec une vigoureuse poignée de main, et se barricada dans son appartement.

Dès qu'il eut refermé sa porte, Pigache se redressa, descendit quatre à quatre les marches de l'escalier, traversa

vivement la cour et se mit à courir à toutes jambes vers la rue Gomboust, où les deux fiacres attendaient.

Chapitre XII

En sa qualité de sorcière, Stella était toujours bien servie. Elle n'attendit pas dix minutes le retour de la noire messagère qu'elle avait envoyée chercher un fiacre.

La station la plus voisine n'était pourtant pas tout près, mais la petite négresse avait eu la chance de rencontrer une voiture de la compagnie qui s'en revenait à vide et qui suivait au pas la paisible rue de la Sourdière.

Pia était toujours prête à sortir. N'ayant qu'un seul et unique costume, elle ne perdait pas de temps à s'habiller, et quand la dame lui avait proposé d'aller ce jour-là rue des Abbesses et au cimetière de Saint-Ouen, afin de pouvoir prendre le train du soir, elle ne s'était pas fait prier, car elle ne demandait pas autre chose.

Peu lui importait de partir seule ou en compagnie, pourvu qu'elle quittât Paris le plus tôt possible.

Ce qu'elle craignait, c'était de rencontrer Paul Freneuse, parce qu'elle avait peur de se laisser toucher s'il la priait de rester.

Stella, qui avait bien d'autres craintes, eut soin de passer devant quand elles arrivèrent à la porte cochère et de donner un coup d'œil rapide des deux côtés de la rue.

Elle n'y vit rien de suspect. Le fiacre était rangé contre le trottoir, et le cocher avait quitté son siège pour causer avec un homme qui devait être un de ses camarades, en congé

temporaire, car il portait un chapeau de toile ciré et un gilet rouge sous sa blouse.

– C'est vous qui avez ramené ma servante, demanda-t-elle ; une négrillonne d'une douzaine d'années ?

– Oui, Madame… et si Madame veut monter…, répondit le cocher en ouvrant la portière.

– Je vous prends à l'heure, et si vous marchez bien, vous aurez un bon pourboire.

– Oh ! Madame sera contente… Nous allons… ?

– Rue des Abbesses, à Montmartre… vous tournerez à gauche en haut de la rue des Martyrs… je vous arrêterai quand nous serons devant la maison.

– Bien, Madame… seulement, si Madame me le permettait, je prendrais à côté de moi mon ami que voilà et qui reste justement place de la Mairie, à deux pas de l'endroit où va Madame.

– Faites comme vous voudrez, répondit la soi-disant élève de Mlle Lenormand.

Elle était pressée, et elle ne pensa qu'à faire monter Pia, à monter après elle et à baisser les stores.

– Vous ne tenez pas à être vue, n'est-ce pas, ma chère enfant ? lui demanda-t-elle.

– Vous savez bien que non, murmura la petite.

– La précaution que je prends est indispensable, car nous allons être forcées de passer dans le quartier des peintres. Il n'y a pas d'autre chemin pour aller chez Sophie.

– Qu'importe ? Je suis bien cachée… et d'ailleurs personne ne pense plus à moi, là-haut.

Stella avait de fortes raisons pour croire le contraire, mais elle les garda pour elle, et le voyage fut silencieux.

Pia était morne et abattue. Elle se laissait mener comme un condamné qu'on voiture vers le lieu du supplice.

Sa conductrice n'avait garde d'essayer de la tirer de cette torpeur qui la dispensait de répondre à des questions embarrassantes.

Elle se disait :

« Tout va bien. La Cornu est prévenue de notre visite : elle a dû descendre dans l'allée, et chez elle nous n'en aurons pas pour cinq minutes. Au cimetière, nous aurions bien du malheur si nous rencontrions des gens de connaissance. Ce soir, à huit heures, nous roulerons vers Marseille. »

Le fiacre allait comme le vent, et la devineresse se félicitait d'être si bien tombée. Il monta au trot la côte pavée qui aboutit au boulevard extérieur, et, quand il l'eut franchie, il se mit à filer d'un train inusité.

Stella s'était si bien abritée contre les regards des passants qu'elle ne s'aperçut pas, tout d'abord, de la direction que suivait le cocher. Mais elle n'eut qu'à soulever le coin d'un store pour reconnaître qu'il se trompait, et qu'au lieu de grimper tout droit vers la rue des Abbesses, il avait tourné à gauche.

Elle frappa aux glaces de devant pour l'avertir de son erreur ; elle sonna. Rien n'y fit.

Ce cocher devait être sourd comme le père Pigache, car il ne s'arrêta que sur la place Pigalle.

Stella, stupéfaite et furieuse, perdit toute mesure et abaissa brusquement une des glaces afin de saisir par le pan de sa redingote le cocher qui lui jouait ce mauvais tour.

Mais, sur le trottoir en hémicycle contre lequel ce fiacre indocile s'était arrêté, elle vit des gens groupés qui avaient l'air de l'attendre, et elle comprit, car elle reconnut Freneuse et Binos.

Alors, elle ne songea plus qu'à fuir, et naturellement elle chercha à se sauver du côté de la place. Elle ouvrit la portière, elle sauta et elle tomba dans les bras de l'homme en blouse qui était descendu de son siège tout exprès pour la recevoir.

Elle essaya de lui échapper, mais il l'enleva comme une plume ; il l'emporta sous le vestibule de la grande maison des peintres, et il la déposa dans la loge du portier, qui était occupée par deux sergents de ville.

Ce fut si vite fait qu'elle eut à peine le temps de crier, et que les gens qui passaient crurent qu'il s'agissait d'une femme tombée en syncope.

Pia, absorbée dans de tristes rêveries, n'avait, pour ainsi dire, rien vu ; mais, presque au même instant, l'autre portière s'ouvrit, et Paul Freneuse se montra.

– Ah ! murmura-t-elle, en se rejetant en arrière, cette femme m'a trompée… c'était donc chez vous qu'elle m'amenait… laissez-moi !…

– Cette femme ! s'écria Freneuse, c'est elle qui a assassiné ta sœur… et elle t'aurait tuée comme elle a tué Bianca, si nous n'avions pas réussi à te tirer de ses griffes. Je ne peux t'expliquer ça ici. Binos va te conduire à l'atelier, et je t'y rejoindrai dans un instant. Il faut d'abord que je confonde cette coquine.

– À l'atelier ! jamais ! dit Pia d'une voix étouffée.

– Pourquoi ? Que t'ai-je donc fait ?

– Bon ! je devine ! s'écria Binos qui s'était approché. Elle a peur de rencontrer là-haut Mlle Paulet. Eh bien ! petite, je te jure que cette blonde n'y remettra plus les pieds… et que si son respectable père s'avisait de s'y présenter, je me chargerais de le mettre à la porte. Demande plutôt à Freneuse.

– Moi aussi, je te le jure ! reprit Freneuse.

Et ses yeux disaient si bien qu'il ne mentait pas que Pia, pâle et tremblante, prit la main que Binos lui offrait pour descendre et se laissa entraîner dans la maison.

– À nous deux, maintenant, Mme Piédouche, dit entre ses dents Freneuse.

– Ah ! la gueuse ! s'écria la marchande d'oranges, qu'elle essaye donc un peu de soutenir devant moi qu'elle n'était pas dans l'omnibus.

– Oh ! elle n'osera plus nier, dit le notaire Drugeon. Mais prendra-t-on son complice ?

– Il doit être déjà coffré, cria l'homme perché sur le siège. Le patron qui s'est chargé de le faire emballer sera ici dans dix minutes. Comment trouvez-vous qu'il a mené ça ?

– Merveilleusement. L'idée de vous déguiser en cochers, vous et votre camarade, est impayable.

– Les vrais faisaient une drôle de tête quand il leur a commandé de changer de pelure avec nous. Mais la sorcière a bien coupé dans le pont.

Freneuse et Virginie Pilon laissèrent Me Drugeon chanter les louanges du faux Pigache, qui n'était qu'un agent supérieur de la police de Sûreté, et coururent à la loge où Stella était gardée à vue.

Elle avait l'air d'une bête fauve prise au piège, et quand elle vit paraître les deux témoins qu'elle ne pouvait pas récuser, un éclair de colère passa dans ses yeux, mais elle ne bougea pas, et elle dédaigna de répondre aux questions de Freneuse, qui se lassa bientôt de l'interroger.

Il venait d'aller retrouver Pia, quand Pigache arriva. L'habile homme avait terminé sa besogne rue de la Sourdière. Auguste Blanchelaine, arrêté à domicile par un commissaire assisté de quatre agents, était en route pour le dépôt de la préfecture.

L'entrée de Pigache dans la loge amena un coup de théâtre. Stella comprit qu'elle était perdue. Le faux sourd avait entendu sa conversation avec son associé, et il savait à quoi s'en tenir sur leur culpabilité à tous les deux.

– Où est l'épingle qui vous a servi à tuer Bianca Astrodi ? lui demanda-t-il, sans préambule. Vous devez l'avoir sur vous,

et si vous ne me la remettez pas, Madame qui était à côté de vous dans l'omnibus va vous fouiller.

– C'est inutile, dit d'une voix rauque l'affreuse créature, je vais vous la donner. La voici.

Elle la tenait cachée dans son gant depuis qu'on l'avait traînée dans la loge du concierge : elle ferma vivement la main, et elle tomba foudroyée. La pointe meurtrière avait pénétré dans les chairs du poignet.

Bianca était vengée.

– Elle épargne de la besogne à la cour d'assises, dit philosophiquement Pigache, pendant que les sergents de ville se précipitaient pour relever la morte. Je parierais que cette canaille de Piédouche n'aura pas le courage de faire comme elle. Il est vrai qu'il a des chances de s'en tirer. Maintenant que sa douce compagne a passé l'arme à gauche, la complicité sera difficile à prouver.

» Je vais toujours serrer l'épingle. Faute de cette pièce à conviction, jamais les jurés ne le condamneraient.

Il la ramassa sur le plancher de la loge, et il l'enveloppa soigneusement dans un journal.

La marchande d'oranges s'était sauvée en voyant tomber la sorcière ; à l'entrée du corridor, elle se heurta à Me Drugeon, qui causait à un personnage qu'on n'attendait guère.

D'un fiacre conduit, celui-là, par un vrai cocher, étaient descendus M. et Mlle Paulet, et le notaire, qui se promenait sur le trottoir, n'avait pas été peu surpris de les voir, car une heure auparavant, M. Paulet avait refusé de lui donner l'adresse de l'agent d'affaires, et ils s'étaient quittés très froidement.

Or, Paulet savait que Freneuse agissait de concert avec Me Drugeon. Que venait-il donc faire dans l'atelier du peintre ?

– Je sais le nom, cria-t-il en descendant de voiture. Il s'appelle Blanchelaine, et il demeure…

– Rue de la Sourdière. Vous ne m'apprenez rien, interrompit le notaire. Il est arrêté.

– Arrêté ! Ah ! mon Dieu ! c'était donc vrai… il a trempé dans un crime ! Vous êtes témoin que j'ai apporté son adresse à M. Freneuse dès que je l'ai eue… Vous n'étiez pas parti depuis dix minutes que je l'ai retrouvée dans mes papiers.

M. Paulet n'était pas rassuré du tout, car il pensait aux lettres et à l'engagement signés de lui, qu'on avait dû saisir chez Blanchelaine. Il s'était ravisé, et il prenait ses précautions, pour qu'on ne le soupçonnât point d'avoir commandé le meurtre à ce coquin. Et, en venant voir Freneuse, il avait eu soin d'amener sa fille, pour donner un prétexte à sa visite.

– Montons, mon père, dit Mlle Marguerite plus belle et plus hautaine que jamais. M. Freneuse nous expliquera ce qui se passe.

– Je vous préviens qu'il n'est pas seul, murmura Me Drugeon.

– Ah !… eh bien, raison de plus, répliqua-t-elle. Nous serons complètement renseignés.

Elle avait deviné que l'Italienne était là, et elle n'était pas fille à reculer. Elle entra dans la maison, et M. Paulet la suivit.

– Ne regardez pas dans la loge du portier, leur cria Virginie Pilon.

Ils n'avaient garde. Le père était aussi pressé que la fille d'arriver à l'atelier du peintre.

Ils n'eurent pas besoin de sonner. La porte était ouverte, et ils purent contempler un tableau tout à fait imprévu. Pia était assise à la place où Mlle Paulet l'avait vue le jour où elle l'avait chassée, mais Pia ne pleurait plus.

Pia écoutait, avec ravissement, les serments de Paul Freneuse, agenouillé devant elle ; Pia abandonnait ses mains à l'artiste, qui les couvrait de baisers.

Et Binos, toujours facétieux, faisait le geste de les bénir. Il fut le premier qui aperçut M. Paulet et sa fille arrêtés sur le seuil, et il eut l'impudence de leur crier :

– N'est-ce pas que c'est touchant ? Daphnis et Chloé, quoi !

Freneuse fut debout en un instant et vint droit à eux.

Pia attendait, pâle et anxieuse. C'était son sort qui allait se décider.

– Venez, mon père, dit sèchement l'orgueilleuse Marguerite. Ma place n'est pas ici, puisque Monsieur y reçoit une créature qui vous a volé l'héritage de votre frère.

– Vous insultez une enfant qui vaut mieux que vous, répliqua Freneuse, emporté par la colère. Sortez !

» Et vous, Monsieur, reprit-il en s'adressant à M. Paulet, apprenez que Mlle Astrodi renonce à l'héritage que vous convoitez. Elle ne veut pas de la fortune d'un homme qui a

abandonné sa mère. Je souhaite que la justice ne vous demande pas compte de vos honteuses accointances avec un scélérat, et j'espère bien ne jamais vous revoir.

Le père et la fille courbaient la tête. Pia aussi était vengée.

*
* *

Trois mois se sont écoulés. Blanchelaine, dit Piédouche, va passer aux prochaines assises. Il espère obtenir les circonstances atténuantes. Pigache a eu de l'avancement ; cette affaire l'a tiré de pair. Il sera peut-être un jour chef de la Sûreté.

Me Drugeon est retourné à son notariat, comblé de bénédictions par Freneuse et Pia qui sont partis pour l'Italie. Ils se marieront à Subiaco, et ils n'auront pas besoin de la fortune de M. Francis Boyer pour être heureux. Freneuse a manqué son exposition cette année, mais le bonheur qui l'attend valait bien ce sacrifice.

Binos se console, en buvant des bocks, de l'absence de ses amis. M. Paulet n'a pas été inquiété, et sa fille aura un demi-million de plus. Mais elle ne trouve pas d'épouseurs.

Tout se sait à Paris, et le crime de l'omnibus lui a fait du tort.

FIN